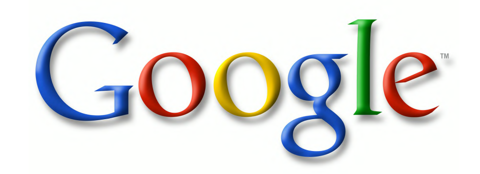


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

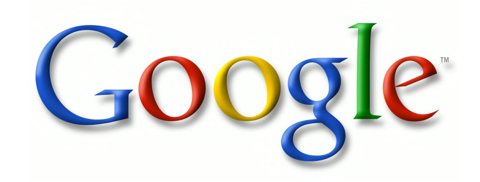
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

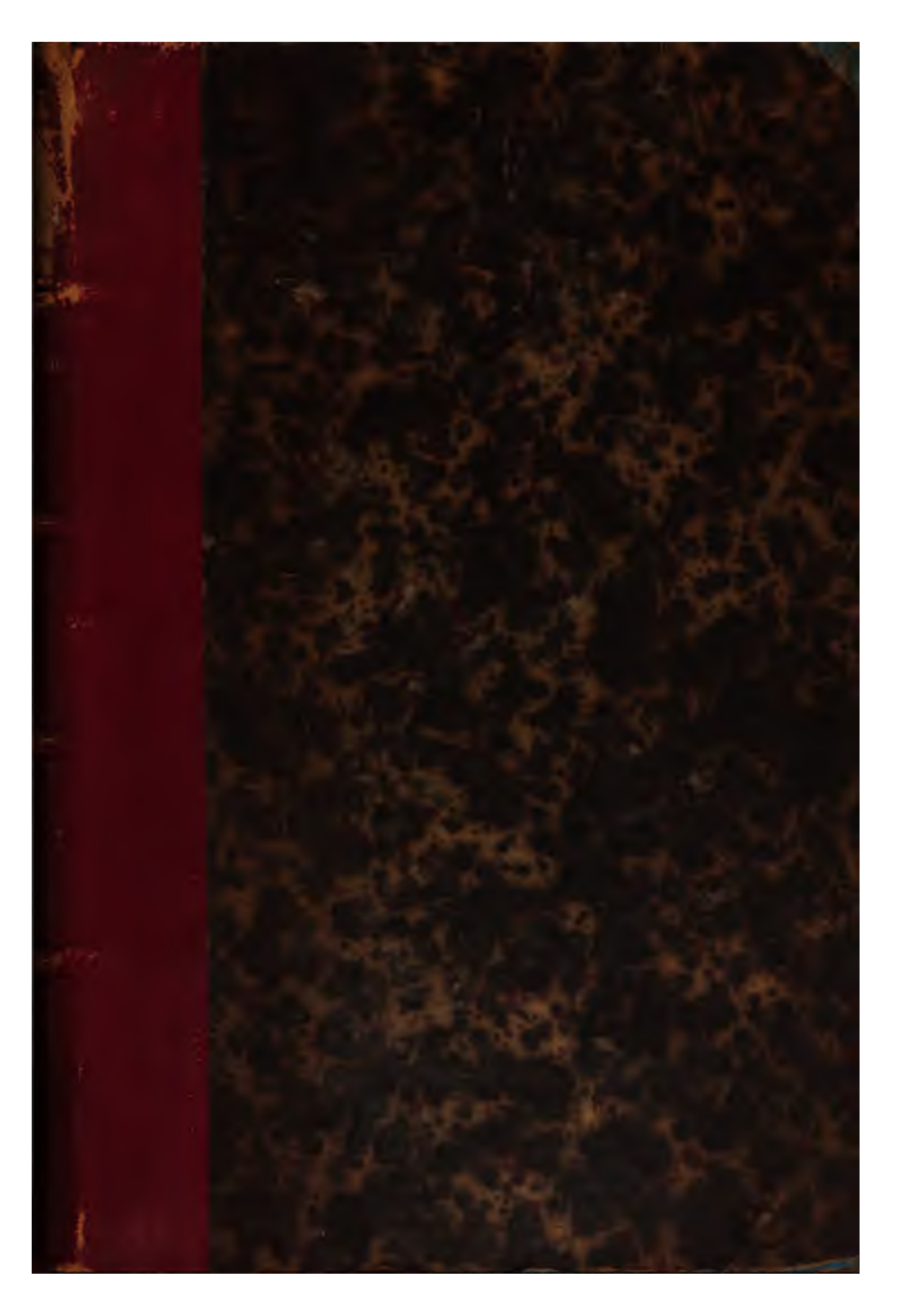
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

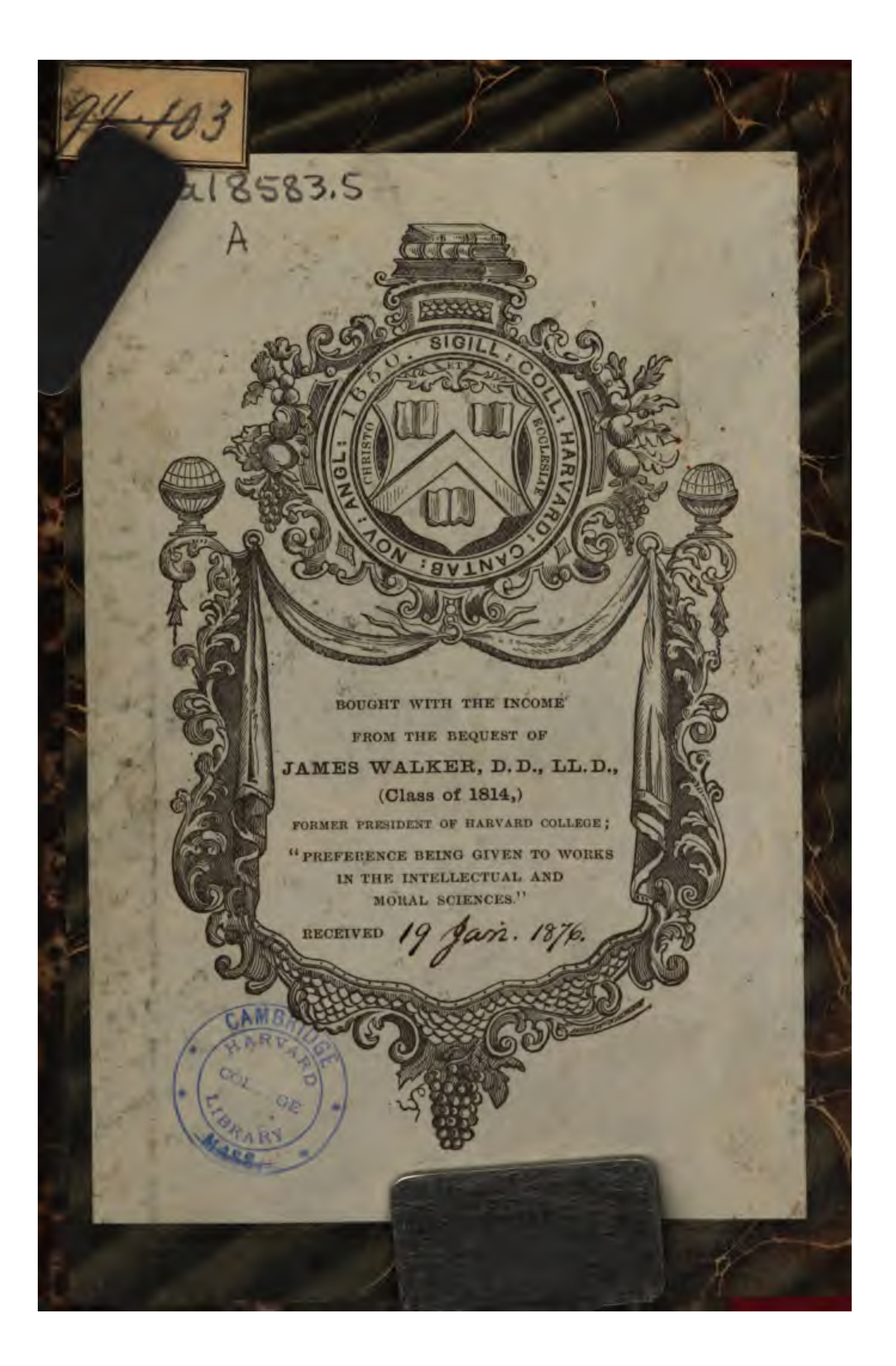
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com




94-103
a18583.5
A
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH THE INCOME
FROM THE BEQUEST OF
JAMES WALKER, D. D., LL. D.,
(Class of 1814,)
FORMER PRESIDENT OF HARVARD COLLEGE;
"PREFERENCE BEING GIVEN TO WORKS
IN THE INTELLECTUAL AND
MORAL SCIENCES."
RECEIVED 19 Jan. 1876.
CAMBRIDGE
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
MASS.



GIACOMO LEOPARDI

SA VIE ET SES ŒUVRES

DU MÊME AUTEUR :

LES PONTIFES DE L'ANCIENNE ROME. — 1 vol. gr. in-8°. Paris, 1871.

PLACITA GRÆCORUM DE ORIGINE GENERIS HUMANI. — In-8°. Paris, 1871.

AUGURES, AUSPICIA.... etc. (*Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de MM. Daremberg et Saglio.)

DE LA DIGNITÉ DES LETTRES ANCIENNES. — In-8°. Montpellier, 1873.

(Sous presse :)

HISTOIRE GRECQUE, traduite de l'allemand de E. Curtius. Paris, A. Lacroix.

Montpellier, imprimerie JEAN MARTEL aîné.

GIACOMO LEOPARDI

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Quai des Augustins, 35

1874

Tous droits réservés.

Ital 8583.5
✓ A

1876, Jan. 19.
Walker Fund.

BIBLIOGRAPHIE

G. Montanari. — *Biografia del conte Leopardi.* Roma, 1838.

L. de Sinner. — *Encycl. des gens du monde, art.* Leopardi.

F. Becchi. — *Elogio di G. Leopardi* (Acc. della Crusca), 1839.

Schulz. — G. Leopardi, sein Leben und seine Schriften. (*Italia*, Rome, 1840.)

Blessig. — *Gazette d'Augsbourg*, Sept. 1840.

Parisot. — *Biographie universelle* (Michaud) *art.* Leopardi. 1842.

Borel d'Hauterive. — *Giacomo Leopardi.* 1844.

Sainte-Beuve. — *Leopardi.* (Portraits contemporains. IV, p. 363-422.) 1844.

Ranieri. — *Notizia intorno agli scritti, alla vita ed ai costumi di G. Leopardi* (Préf. du 1er vol. des *Opere di G. Leopardi*).

Giordani. — *Proemio al terzo volume delle Opere di G. Leopardi.)*

Pellegrini. — *Discorso sulle annotazioni all' Eusebio, scritte da G. Leopardi.* (Opere, III, 317-344). — *Indice delle scritture di G. Leopardi edite ed inedite, disposto per ordine di tempi.*

Viani. — *Di un singolare autografo di G. Leopardi.* (Opere, III, 345-358).

H. Leeves. — *Quarterly Rewiew* (mars 1850).

E. Bégin. — *Nouvelle Biographie universelle* (Didot), *art.* Leopardi.

Marc-Monnier. — *L'Italie est-elle la terre des morts?* 1860.

Ch. de Mazade. — *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1861.

Bourbon del Monte. — *Correspondant*, 1er juillet 1863.

Valery Vernier. — *Leopardi* (Traduction des poésies et préface, 1867). — *Les œuvres en prose de Leopardi.* (*Constitutionnel*, 9 février 1870.)

G. Brandes. — *Leopardi's Dichtungen* (Traduction des poésies et préface). Hanovre, 1869.

L. Baunard. — *Le doute et ses victimes dans le siècle présent.* 1870.

A. Roux. — *Histoire de la littérature italienne contemporaine*, p. 172-185. 1870.

Adolf Tobler. — *Ungedruckte Briefe des Grafen G. Leopardi.* (Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur, märz 1874.)

AVANT-PROPOS.

La critique dogmatique s'en va. Nous ne sommes plus aux temps où, après avoir formulé rigoureusement les règles de chaque genre littéraire, on mesurait avec cette échelle graduée les ouvrages d'un auteur, en faisant à celui-ci un crime égal de ne pas atteindre la limite fixée ou de la dépasser. Nous ne verrons plus de sitôt à l'œuvre ces géomètres savants qui, prenant comme centre le Beau, réduit par l'abstraction à n'être plus qu'un point lumineux, groupent autour de ce phare toutes les œuvres de la pensée et peuvent dire au juste avec quelle intensité chacune d'elles reflète l'éclat du foyer éternel. Le compas forgé par les critiques alexandrins pour mesurer un nombre restreint d'œuvres déclarées canoniques s'est faussé chaque fois qu'on a voulu en agrandir l'ouverture. On a vu sa pointe impitoyable tracer des lignes de démarcation au milieu

des plus belles œuvres et laisser en dehors du cercle fatidique les larges échappées où le génie s'était complu dans un libre essor. Ce qui restait ainsi dans l'ombre, signalé aux gens de goût comme des erreurs ou des défaillances, c'était souvent ce qui constitue plus particulièrement l'originalité et la saveur native, ce qui fait que Shakspeare est autre chose que Ducis.

On finit cependant par s'apercevoir que cette méthode étroite ne tendait à rien moins qu'à mutiler l'esprit humain. Une réaction se fit, réaction brusque d'abord, extrême, agressive, mais, en somme, salutaire. En même temps qu'elle ranimait la verve créatrice, elle ouvrit à la critique transformée des horizons nouveaux. Sans doute on abusa des droits récemment conquis. On vit des hommes d'esprit faire des questions de goût un prétexte à digressions sans fin, dans lesquelles ils n'oubliaient que le sujet à étudier. Mais, en général, les juges littéraires surent élargir les débats sans en sortir. Plus jaloux d'instruire des causes que de rendre des arrêts, ils prirent le goût des enquêtes minutieuses, ils eurent l'idée d'expliquer le livre par l'auteur, de saisir à leur source même les nuances les plus délicates de la pensée et d'assister en quelque sorte à la génération des idées.

Je dois dire pourtant que la transformation dont je viens de parler ne s'est pas produite partout au même degré. De l'autre côté des Alpes, la méthode classique tient bon. On y disserte encore sur les genres consacrés et sur leur valeur absolue. Les questions de langue, de style, de prosodie, y priment toutes les autres. On ne s'y lasse pas de supputer ce que chaque siècle comparé

au précédent a perdu ou gagné de richesses grammaticales, et de tout rapporter à des types invariables. Je ne sais si cette critique, absorbée dans la contemplation de la forme, tient le sens artistique en éveil; mais elle trompe l'attente de ceux qui, à tort ou à raison, lui demandent davantage. J'ai cru que Leopardi, après avoir été placé par elle au rang des plus grands ouvriers de style qu'ait produits l'Italie, gagnerait encore à être étudié à un autre point de vue. Les poètes lyriques, qui puisent plus largement que les autres dans leurs inspirations personnelles, et dont l'imagination mobile s'ébranle au choc des mille incidents de la vie, ne sauraient être bien compris sans un commentaire biographique. Ils habitent dans leur œuvre et il y a un grand charme à les y chercher.

On n'a pas besoin d'être un grand observateur pour retrouver dans les vers de Leopardi les étapes de sa triste vie. Il n'a jamais prétendu peindre autre chose que son propre cœur et il l'a fait avec une sincérité sans égale. Il ne s'est pas composé, comme tant d'autres (et des plus désolés), une figure d'emprunt sous laquelle la vraie rit souvent d'un public crédule. De quelque côté qu'on l'examine, c'est toujours le même homme, immobilisé dans une attitude qu'on n'oublie plus. Cette raideur austère du modèle simplifie d'autant le travail du peintre, et j'aurais peut-être supposé la tâche facile si ceux qui s'y sont déjà essayés[1] avaient rendu cette étude superflue.

Ajouterai-je que j'ai cherché avant tout à être impar-

[1] *V.* la BIBLIOGRAPHIE.

tial et que, pour l'être, j'ai eu à me défendre, non pas contre des préventions, mais contre les entraînements d'une sympathie profonde, qui s'adresse moitié au poète et moitié à l'Italie? Je crois n'avoir fait qu'user d'un droit reconnu en cherchant dans la correspondance de Leopardi autre chose que les éléments d'un panégyrique. Niebuhr, je le sais, protestait contre les indiscrétions qui permettent à un biographe de fouiller jusqu'au plus profond de l'âme de son héros: « L'âme a ses vêtements, dit-il, qu'on ne doit pas plus enlever que ceux du corps... il n'est pas bon, il n'est pas juste de montrer une âme en particulier à nu, tandis que la plupart des autres restent voilées. ». Vieusseux était de l'avis de Niebuhr, et il blâma à ce point de vue la publication de l'*Epistolario*. Sa sollicitude pour la mémoire du poète qui avait été son ami était un peu trop prompte aux alarmes. Si tout n'est pas grand dans les grands hommes, Leopardi est de ceux qui perdent le moins à revivre tout entiers.

LEOPARDI

SA VIE ET SES ŒUVRES

I.

Enfance de Leopardi. — Son éducation. — Développement précoce de son intelligence. — Ses premiers travaux d'érudition. — L'*Essai sur les erreurs populaires des anciens.* — Enthousiasme et scepticisme.

Giacomo Leopardi naquit le 29 juin 1798 à Recanati, petite ville de la province de Macerata, assise à quelques lieues de l'Adriatique sur les dernières pentes de l'Apennin. Son père, le comte Monaldo Leopardi, et sa mère, la marquise Adélaïde Antici, appartenaient à la plus ancienne noblesse des Marches. Menant une vie fort retirée et peu soucieux d'aventurer son repos dans la tourmente que la Révolution

française avait déchaînée sur l'Italie, le comte avait cherché des consolations dans l'étude. Sa bibliothèque qu'il enrichissait au fur et à mesure, autant que le lui permettaient ses minces épargnes, et qu'il ouvrait volontiers à ses concitoyens[1], était un asile où il abritait sa foi de catholique et son attachement aux vieux principes. Il y conduisit de bonne heure le jeune Giacomo. L'enfant grandit au milieu des livres et y contracta cette passion de l'étude qui devait faire son malheur et sa gloire.

Le soin de la première éducation de Giacomo fut confié à des précepteurs. L'enfant avait neuf ans lorsque l'abbé Sanchini, succédant à l'abbé Torres, lui enseigna la littérature et la philosophie. A quatorze ans, il n'avait plus rien à apprendre de ses maîtres qui, ne connaissant d'autres langues que l'italien et le latin, avaient pu éveiller sa curiosité mais non la satisfaire. Libre d'entraves et déjà impatient du joug, l'enfant, ne consultant que son ardeur et encouragé sans doute par l'admiration des siens, s'élança avec furie dans le champ illimité des

[1] En 1812, il fit placer au-dessus de la porte de la bibliothèque l'inscription suivante: FILIIS. AMICIS. CIVIBUS. | MONALDUS DE LEOPARDIS | BIBLIOTHECAM | A. M DCCC XII.

études les plus diverses. Il attaquait les difficultés comme Michel-Ange le marbre. Retranché, ainsi qu'il le dit lui-même, derrière un rempart de grammaires et de dictionnaires [1], il apprit seul le grec, le français, l'espagnol, l'anglais, l'allemand et l'hébreu. Le grec resta sa langue de prédilection. Armé de ces instruments de travail, il s'adonna, en attendant le moment où il pourrait produire par lui-même, à l'érudition classique, et un jour, le 31 août 1814, il remit à son père étonné et charmé [2] le manuscrit d'une nouvelle édition gréco-latine de la *Vie de Plotin* par Porphyre, manuscrit que Creuzer consulta plus tard avec fruit pour son édition des *Ennéades*.

Ce développement prématuré de l'intelligence n'est pas rare en Italie, et on pourrait dire, en enchérissant sur le mot de Virgile [3], que la patrie de Pic de la Mirandole, du Tasse, de Chiabrera, de Zappi, de Métastase, de E. Q. Visconti, n'est

[1] *Epistolario*, I, pag. 38.

[2] Le comte écrivit de sa main en tête du manuscrit :

Oggi 31 agosto 1814, questo suo lavoro mi donò Giacomo mio primogenito figlio, che non ha avuto maestro di lingua greca, ed in età d'anni 16, mesi due, giorni due.

MONALDO LEOPARDI

[3] Virg. *Géorgiques*, II, 174.

pas seulement « féconde en hommes », mais fertile en génies précoces. Sous cet heureux climat, qui ne connaît ni le poids énervant des chaleurs torrides, ni les brumes mélancoliques du nord, au sein d'une société que le souvenir toujours vivant de l'antiquité a garantie au moyen-âge contre l'invasion de la barbarie universelle, de longs siècles de culture ininterrompue et de discipline intellectuelle ont perfectionné la race et ont développé virtuellement, non pas les forces indomptées de l'imagination, mais l'aptitude à tout saisir et à tout comprendre. Il faut malheureusement ajouter que cette poussée hâtive n'est pas sans danger, et que la nature fit cruellement expier à Leopardi ses premières faveurs.

Cependant, insoucieux de périls qu'il ne connaissait point, le jeune Leopardi poursuivait le cours de ses doctes élucubrations. Il traduisait Hesychius de Milet, commentait les écrits et esquissait la biographie des rhéteurs du second siècle de l'ère chrétienne, Ælius Aristide, Hermogène, Fronton, Dion Chrysostome, etc.; il rassemblait les fragments épars des Pères grecs du même siècle et des premiers historiens de l'Église, et ne reculait pas devant le fatras en-

cyclopédique de Julius Africanus[1]. Enfin, cette première période de sa vie, la plus heureuse sans doute, ou du moins celle dans laquelle il s'imaginait plus tard avoir été heureux, se clôt par une œuvre que n'eût point désavouée un érudit à barbe grise, l'*Essai sur les erreurs populaires des anciens* (1815).

A l'aide de textes soigneusement rapprochés, le jeune érudit dresse le catalogue des superstitions de l'antiquité. Ce monde gréco-romain qu'il aime par instinct, il le juge par devoir. Ce n'est plus seulement le savant, c'est le chrétien qui dépouille de leur dignité usurpée les dieux du paganisme, qui fait envoler des bois et des grottes tout un peuple de génies, qui chasse les Pygmées de l'histoire[2], et jette au panier tout le merveilleux antique, oracles, magie, songes, apparitions, enfin toutes les fictions gracieuses ou terribles créées par l'ignorance des vieux âges. Sur les débris de cette théologie légendaire et de cette physique naïve, Leopardi, sans s'attarder dans des explications symboliques ou des réfutations inutiles, élève d'une main ferme le flam-

[1] Tous ces premiers essais sont restés inédits.

[2] Le chapitre sur les Pygmées a été inséré par Berger de Xivrey dans ses *Traditions tératologiques* (pag. 102).

beau de la foi. Fier de dominer du haut de la révélation étayée par la science ce monde de fantômes et d'erreurs, il reporte tout l'honneur de sa supériorité à la religion, et le livre se termine par une action de grâces empreinte d'un enthousiasme mystique. Nous citerons après Sainte-Beuve cette page qui est pour nous un précieux document psychologique. Après avoir déploré l'antagonisme qu'un malentendu regrettable introduit entre la philosophie et la religion, Leopardi s'écrie : « Religion tout aimable, il est » doux pourtant de pouvoir terminer en parlant » de toi un travail qui a été entrepris en vue de » faire quelque bien à ceux que tu combles » chaque jour de tes bienfaits ; il est doux de » pouvoir, d'une âme ferme et assurée, conclure » qu'il n'est point vraiment philosophe celui qui » ne te suit ni ne te respecte, et qu'on ne saurait » te respecter et te suivre sans être par là » même philosophe. J'ose dire aussi qu'il n'a » point un cœur, qu'il ne sent point les doux » frémissements d'un amour tendre, fait pour » rassasier et ravir l'âme, qu'il ne connaît point » les extases dans lesquelles jette une suave et » touchante méditation, celui qui ne t'aime point » avec transport, qui ne se sent point entraîner

» vers l'objet ineffable du culte que tu nous en-
» seignes. »

Cette œuvre, publiée en 1845 par P. Viani, nous est parvenue telle qu'elle a été écrite en 1815, car le manuscrit, envoyé l'année suivante au libraire A. F. Stella, de Milan, resta enfoui dans les cartons de l'éditeur, d'où Leopardi lui-même ne put jamais le retirer. L'*Essai sur les erreurs populaires des anciens* a donc échappé aux remaniements que n'eût pas manqué de lui faire subir l'auteur. Il reflète fidèlement les idées et les préoccupations du jeune savant, sa foi sincère, sa philanthropie un peu railleuse et aiguisée d'une petite pointe de pédanterie naïve qui ne déplaît pas à cet âge. Rien en apparence ne fait pressentir la douloureuse révolution physique et morale qui devait sitôt transformer Leopardi dans tout son être et le jeter, seul avec son désespoir, sur le chemin alors peu fréquenté de la libre pensée.

Pourtant, si l'on veut bien y regarder de près, on surprend çà et là des traces du travail souterrain qui se fait dans cette intelligence déjà si ferme. Soit nécessité du sujet, soit habitude de savant et de patricien, Leopardi aime à constater que le vulgaire est essentiellement

crédule et que sa crédulité est aussi incurable que son ignorance. Cette observation diminue singulièrement l'autorité du témoignage des hommes et du consentement universel, preuves morales auxquelles les esprits timides ont fait une si belle place dans la philosophie classique. En outre, Leopardi fait remarquer, comme Descartes, le pouvoir que gardent sur l'intelligence les impressions d'enfance, les préjugés sucés avec le lait : « Il est déplorable, dit-» il, que l'homme, dont la vie est si courte, » doive en consacrer à se défaire de ses erreurs » une part plus grande que celle qui lui reste » pour aller à la recherche du vrai. » Ailleurs, rencontrant jusque dans Képler des restes de superstitions astrologiques, il s'écrie : « Terrible » exemple ! Il nous ferait croire que les erreurs, » comme les comètes, ont une orbite, et qu'au » bout de quelques siècles, quand on a cessé de » déclamer contre elles, elles reparaissent sur » la scène sous un nouvel aspect.... Cette ré-» flexion nous amènerait à penser que l'esprit » humain ne parcourt pas une ligne droite, » étendue à l'infini, mais un cercle limité, et » revient nécessairement de temps en temps au » même point.... Elle nous ferait considérer

» l'idée des progrès quotidiens de l'esprit hu-
» main comme illusoire, mettrait dans tout son
» jour le mot si souvent répété du plus sage des
» rois « *Nihil sub sole novum* », nous ferait
» regarder l'accroissement réel de la masse des
» connaissances humaines comme impossible, et
» mènerait les philosophes tout droit au déses-
» poir. » Ce n'est pas que Leopardi veuille humilier la raison et l'immoler imprudemment, comme l'avait fait Pascal, aux pieds de la religion; son cerveau, surchargé de science mal assimilée, n'est pas encore capable d'une logique serrée, et le philosophe de dix-sept ans, ne voulant faire le procès ni à la raison ni à la foi, trouve moyen de vanter dans le même ouvrage le libre examen opposé à la méthode du moyen-âge, le génie de Voltaire[1], « ce porte-drapeau
» des esprits forts, cet homme si raisonnable et
» si ennemi des préjugés », et la soumission à l'Église, seul refuge contre l'erreur.

[1] Leopardi le connaissait sans doute autrement que par ouï-dire. Deux ans après, converti au patriotisme exclusif par Giordani, il s'accuse d'avoir été subjugué tout d'abord par l'influence française : « Dans le principe, dit-il, j'avais la tête pleine des
» maximes modernes, je méprisais, ou plutôt, je foulais aux
» pieds l'étude de notre langue : toutes mes écrivasseries origi-
» nales étaient des traductions du français. » (*Epist.* I, p. 36.)

Mais, sans s'en rendre compte, à force de considérer l'erreur comme le lot de l'humanité, de trouver l'ignorance en honneur et la science elle-même en défaut, Leopardi s'initie aux âcres jouissances du scepticisme : viennent les orages, et ses croyances, faiblement enracinées par l'habitude et l'exemple, seront emportées par le premier coup de vent. Ces orages ne se firent pas attendre, car tout se presse dans la vie de Leopardi, et la nature, qui abrège pour lui l'enfance et la jeunesse, se hâte de le traîner du berceau à la tombe.

II

Premiers symptômes d'une caducité prématurée. — Vie solitaire et premières tristesses de Leopardi. — Opuscules critiques et philologiques. — Collaboration de Leopardi à la *Biblioteca Italiana* et au *Spettatore*. — Sa liaison avec Giordani l'initie aux passions politiques. — Les querelles grammaticales en Italie. — Romantiques et classiques.

Jusqu'ici nous avons vu Leopardi absorbé dans ses interminables études, butinant avec une ardeur infatigable dans le vaste champ de l'érudition et entassant sur ses premiers essais les matériaux de ses travaux futurs. Le bruit des secousses qui agitaient l'Europe ne pénétrait guère dans son asile studieux, et l'achat d'un nouveau livre était pour lui un plus grand événement que la chute de Napoléon. A dix-sept ans, il avait écrit sept volumes inédits de travaux critiques et philologiques, et quand il levait les yeux sur l'avenir, il voyait la gloire au bout de ses efforts.

Mais déjà son corps surmené, épuisé par l'excès du travail et l'oubli de toute hygiène, se refusait à de nouvelles fatigues; la crise de la puberté le laissait plus débile que jamais, et à l'âge où la vie animale surabonde, où tout l'être se dilate sous l'irrésistible pression d'un sang généreux, le pauvre savant, chétif, souffreteux, voûté, les épaules difformes, offrait l'image d'une vieillesse précoce. Il pressentait vaguement sa lugubre destinée, et dans son œil bleu se lisait déjà une incurable mélancolie. Toute la force vitale s'était concentrée dans la tête, et le cerveau, continuellement mis en jeu par les excitations de la pensée, troublait l'équilibre de l'crganisme. Tout enfant, Leopardi était en proie à des terreurs nocturnes qui le tenaient éveillé jusqu'au matin, et il nous parle lui-même de ces heures sinistres où le son d'une horloge, en le rappelant au sentiment de la réalité, l'aidait à chasser des fantômes évoqués peut-être par des contes de nourrice [1]. Au lieu de chercher à calmer cet éréthisme nerveux, Leopardi donnait au travail ses nuits d'insomnie. Cette tyrannie de l'intelligence tarit en lui les sources de la vie

[1] *Le Ricordanze* (v. infrà, ch. XVIII.)

physique : le reste de sa triste existence appartient à la pathologie.

Aux premiers aiguillons de la douleur physique se joignit une torture morale alors bien autrement poignante, et qui, il faut le dire pour être juste, tenait autant à l'irritabilité maladive de Leopardi qu'aux circonstances. Leopardi s'était formé seul ; enfermé avec ses livres chéris, il avait pris l'habitude de s'abstraire du monde réel et sa pensée errait toujours parmi ces sociétés antiques qui, à distance, ne nous laissent voir que leurs grandes figures. Quand il jetait un coup-d'œil hors de sa retraite, tout ce que rencontrait son regard lui paraissait vulgaire et méprisable. Il avait bien pu se faire tour à tour Athénien et Romain, il ne put jamais se résigner à être Recanatais. Sa bile s'échauffe quand il parle de Recanati, et il n'a pas d'expressions assez vives pour stigmatiser l'ignorance de ses compatriotes, qui n'ouvrent jamais un livre, méprisent les savants et ne connaissent pas de passe-temps plus agréable que la galanterie.

Dans sa famille même, l'adolescent éprouvait une sorte de contrainte ; le respect filial prenait chez lui une forme austère qui bannissait l'expansion. Le comte Monaldo était un esprit

cultivé et capable d'apprécier les talents de son fils [1], mais il était de la race de ces pères majestueux qui craignent toujours de laisser péricliter entre leurs mains le principe de l'autorité; qui, souvent en dépit de leur cœur, tiennent leurs enfants à une distance calculée et corrigent par un sermon l'effet d'un acte de condescendance. Ce système, dont il crut bon d'user surtout à l'égard de son fils aîné, porta de si heureux fruits, que le pauvre Giacomo, amoureux comme il l'était des livres, n'osait plus, pour s'en procurer, livrer bataille à la parcimonie grondeuse de son père. Si, du moins, il avait eu, pour le consoler, les caresses de sa mère ! Mais quatre enfants étaient venus après lui prendre place au foyer paternel, et le dernier, plus jeune que lui de quinze ans, était encore au berceau. La comtesse, bornant sa mission au rôle de la femme antique, n'exerça aucune influence appréciable sur son fils, et ne paraît pas avoir cherché

[1] Le comte Monaldo a publié divers opuscules :

Serie dei vescovi di Recanati, con alcune notizie della città e della chiesa di Recanati. 1828.

Dialoghetti sulle materie correnti nell' anno 1831. (V. ch. XIX.)

Vita di Nicolò Bonafede, vescovo di Chiusi e officiale nella corte romana dai tempi di Alessandro VI ai tempi di Clemente VII, tratta da scritti contemporanei. 1832.

à élargir la place qu'il lui conservait dans son cœur. La nature avait pourtant donné à Giacomo un ami dans son frère Carlo, caractère vif et impressionnable, prompt à l'enthousiasme et au découragement. Mais Carlo subissait l'influence de son aîné, et au lieu de se consoler mutuellement, ils faisaient de la mélancolie à deux.

Telle était la vie solitaire de Leopardi dans la maison paternelle, lorsque se leva, pâle et décolorée, l'aurore de la triste jeunesse qui allait le conduire à travers les angoisses de l'amour muet, de l'ambition déçue, de l'orgueil humilié sous toutes ses formes, enfin, à travers les lentes menaces d'une mort toujours prochaine, au calme dédaigneux du nihilisme.

Dès 1815, la philologie classique amène peu à peu Leopardi sur le terrain de la littérature proprement dite. Il traduit et commente Moschus. La traduction, en hendécasyllabes non rimés *(versi sciolti)*, n'est pas aussi mauvaise qu'elle le parut plus tard à son auteur, mais elle ne vaut pas le *Discours sur Moschus ;* on voit qu'à cette époque le jeune savant manie plus facilement le microscope de l'érudit que la langue des grâces. Nous en dirons autant de sa traduction en sixains rimés de la *Batracho-*

myomachie, qu'il publia deux ans après, en 1817, avec un discours préliminaire. Le discours dans lequel Leopardi établit, à grand renfort de textes, l'origine relativement récente du poëme burlesque attribué à Homère, fut inséré plus tard par Bothe dans le troisième volume de son *Odyssée*, et par Berger de Xivrey dans la seconde édition de sa *Batrachomyomachie*. Quant à la traduction, Leopardi, qui avait une véritable prédilection pour la *Batrachomyomachie*, la refit dix ans plus tard sans parvenir à se satisfaire lui-même.

Il s'était également attaqué à l'*Odyssée;* mais l'accueil fait au premier livre, publié dans le *Spettatore* de Milan (1816), l'engagea à suspendre ce travail. Il était réservé à Ipp. Pindemonte de donner à l'Italie une *Odyssée* digne de l'*Iliade* de V. Monti. Les philologues qui savent le mieux pénétrer les obscurités d'un texte ne sont pas toujours les meilleurs traducteurs, et on avait déjà vu Monti, qui traduisait Homère sur une explication littérale faite par Andréa Mustoxidi, l'emporter sur Foscolo, qui était un helléniste consommé[1]. L'insuccès

[1] On pourrait faire la même réflexion à propos des traductions anglaises de Virgile et d'Homère, par Dryden et Pope.

d'une traduction du second livre de l'*Énéide*, sur laquelle il fondait de grandes espérances, arrêta Leopardi dans une voie qui n'était pas la sienne : il ne traduisit plus en vers qu'un fragment de la *Théogonie* d'Hésiode, le *Moretum* de Virgile, et les *Inscriptions triopiennes* (1816). Désormais, il ne prendra la lyre du poète que pour chanter ses propres émotions. Divers articles de critique et d'histoire [1], écrits à cette époque, attestent avec quelle facilité il abordait les sujets les plus divers.

Tant d'efforts avaient cependant agrandi son horizon. Le nom du jeune Recanatais était déjà connu du monde savant. L'abbé F. Cancellieri, dans une dissertation imprimée à Rome, en mars 1815, parlait avec admiration des premiers travaux de Leopardi, et le philologue suédois Akerblad lui prédisait le plus brillant avenir. Le célèbre Angelo Mai, alors bibliothécaire à Milan, l'encourageait de ses éloges; les directeurs des Revues milanaises, la *Biblioteca ita-*

[1] *Notizie istoriche e geografiche sulla città e chiesa arcivescovile di Damiata.*

Della fama avuta da Orazio presso gli antichi. (Ces deux premiers articles ont été reproduits au 3e vol. des *Opere.*)

Discorso sopra la vita e le opere di M. Cornelio Frontone.

Lettere di M. Aurelio Frontone a M. Aurelio, tradotte.

liana et le *Spettatore,* lui demandaient des articles. Ses opuscules allaient frapper à la porte des arbitres de la renommée et lui attiraient des lettres flatteuses ou même des amitiés solides. C'est ainsi que la traduction du second livre de l'*Énéide* le mit en relation avec Pietro Giordani (1817).

Peu d'hommes ont exercé sur Leopardi une influence aussi considérable que P. Giordani. Cette influence multiple, difficile à analyser, fut telle, qu'à tout prendre, on ne sait s'il faut la regarder comme heureuse ou comme funeste.. Ce fut sans doute une bonne fortune pour le jeune savant enfermé dans Recanati, de trouver pour guide et pour appui dans le monde littéraire un homme de goût et de talent, artiste consommé en fait de style, dont la parole faisait autorité, un ami dévoué qui ne lui permettait pas de s'endormir sur ses premiers succès, ni de se laisser décourager par les malveillances de la critique. Mais la mélancolie de Leopardi devait trouver un funeste aliment dans le commerce de cet ancien fonctionnaire de l'empire, qui, tour à tour moine, vice-préfet, professeur, avait ressenti dans son existence tourmentée le contre-coup de toutes les révolutions, et arrivait à l'âge

mûr dégoûté des hommes et des gouvernements, désespérant du salut de l'Italie, suspect à tous les partis, et n'ayant gagné à tant de vicissitudes qu'une hypocondrie communicative.

Du reste, il faut le dire, Giordani, comme tous les patriotes italiens de cette génération trompée et résignée, souffrait moins encore de ses mécomptes personnels que des douleurs de la patrie. Les temps étaient durs pour l'Italie. Napoléon l'avait traînée brutalement à la remorque de la France; mais, du moins, il l'avait délivrée de cette multiplicité d'institutions incohérentes qui la tyrannisaient avant lui : sous son sceptre, les Italiens voyaient approcher la réalisation de l'unité nationale, le rêve de tous leurs penseurs depuis Dante, et ils étaient tentés de bénir la main de fer dont l'étreinte puissante allait rapprocher pour toujours les membres dispersés de la patrie. Ce dur noviciat, au bout duquel ils entrevoyaient obscurément une ère d'indépendance et de grandeur, réservait même quelques consolations à leur amour-propre. Bonaparte n'était pas pour eux un étranger; il était de sang italien, et son génie attestait les puissantes facultés de la race à laquelle il appartenait, de cette race qui, toujours opprimée, avait produit pourtant

les plus grands généraux du monde, Jules César, A. Farnèse, Piccolomini, Montecuculli et le César du XIXe siècle. Enfin, ceux même que rien ne consolait de la servitude se disaient que, s'ils étaient esclaves, ils l'étaient avec la moitié de l'Europe. Mais lorsque l'Empire, deux fois abattu par la coalition, se fut écroulé, la désillusion des Italiens fut amère. Le congrès de Vienne découpa l'Italie en morceaux et les distribua aux princes déchus qui attendaient dans l'exil le moment de remonter sur leurs trônes. Victor-Emmanuel Ier rentra à Turin, Ferdinand IV à Naples, Pie VII à Rome; des princes autrichiens régnèrent à Florence et à Modène; enfin, les deux tiers de la vallée du Pô furent annexés, sous le nom de royaume Lombard-Vénitien, à la monarchie autrichienne. L'Italie, comme le disait dédaigneusement M. de Metternich, n'était plus qu'une « expression géographique. »

Et pourtant, cette idée, cette passion de l'unité italienne, que le vieux diplomate se flattait d'avoir extirpée ou convaincue d'impuissance, elle faisait palpiter encore les plus nobles cœurs de la péninsule. Les uns, espérant contre toute espérance, organisaient sur toute

la surface du territoire un vaste réseau de sociétés secrètes, instrument de libération ou tout au moins de vengeance ; les autres, plus timides ou plus scrupuleux, courbaient la tête et relisaient, les larmes aux yeux, les pages brûlantes inspirées à Alfieri et à Foscolo par la « rage de la patrie ». Ceux-là voulaient qu'au moins une littérature virile, épurée par le malheur, empêchât les âmes de tomber dans un engourdissement funeste ; ils exhumaient la *Divine Comédie*, la commentaient avec amour, et écrasaient du poids de cette vieille gloire la renommée malsaine des Bernesques, des Arcadiens, des Marinistes, tous amoureux transis, poètes de cour, rimeurs doublés de laquais, qui pendant trois siècles avaient rabaissé le caractère et énervé la langue de l'Italie. La satire du temps présent se cachait sous l'éloge des fortes passions et des mâles vertus ; une œuvre purement littéraire, sans arrière-pensée politique, était alors chose inconnue.

Mais les gouvernements étaient armés en guerre contre la pensée : la censure veillait, et ceux qui n'avaient pas, comme Foscolo, cherché un asile à l'étranger, risquaient fort, à la moindre incartade de leur plume, d'être traités en *carbonari*.

L'Autriche avait même inventé ou plutôt retrouvé un moyen plus sûr encore d'arrêter ce courant intellectuel qui, immobilisé à la surface par les rigueurs de la répression, continuait de couler à une profondeur où ne pénétrait pas l'œil de la police. Ce moyen, jadis employé par Cosme de Médicis avec un plein succès, consistait à distraire les Italiens de leur idée fixe, en lâchant dans l'arène littéraire l'hydre, si vivace en ce pays, des questions grammaticales. Il faut avoir étudié l'histoire de la grande querelle philologique du XVIe siècle, alors que les combattants, enrégimentés dans plus de quarante académies, se lançaient à la tête des dissertations bourrées d'arguments et des libelles bourrés d'injures, pour se faire une idée de l'acharnement avec lequel les lettrés italiens défendent ce qui fut longtemps le seul patrimoine de la nation, la langue de Dante, de l'Arioste et du Tasse. La bataille livrée jadis sous les yeux et pour la plus grande tranquillité des Médicis était restée indécise: la Crusca, grâce à l'intervention décisive de Lionardo Salviati, avait bien pu imposer son dictionnaire et ses textes de langue, mais elle n'avait pas réussi à donner à la langue italienne le nom de « florentine ». C'est cette dernière question que le poète Monti,

courtisan empressé de tous les pouvoirs, ramassa dans la poussière où elle gisait oubliée, pour opérer dans le monde lettré une diversion conforme aux vues de l'Autriche.

L'occasion était favorable : la réaction contre les gallicismes du XVIIIe siècle, les grâces frelatées du XVIIe et l'emphase pompeuse du XVIe, avait produit une école de puristes qui poussaient jusqu'au fétichisme l'admiration pour les *trécentistes*. Le plus convaincu de ces pédagogues était le P. Antonio Cesari qui dressait la généalogie de tous les mots du dictionnaire de la Crusca, étouffait les beautés de la *Divine Comédie* sous trois volumes de gloses, proclamait bien haut que tout ce qui s'était écrit au XIVe siècle, fût-ce sur les comptoirs des marchands, était de l'or pur[1], et enseignait la recette pour transmuter en or la langue contemporaine. Cette recette n'était autre que l'imitation servile. Monti, soutenu par son gendre, le comte Giulio Perticari, réfuta Cesari ; il prouva que

[1] P.-L. Courier en disait autant du français du XVIIe siècle : « Gardez-vous bien de croire », écrivait-il en 1812 à Boissonade, « que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV ; » la moindre femmelette de ce temps-là vaut mieux pour le langage que les Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, contemporains » et postérieurs. »

la langue nationale n'était pas la création exclusive de la pléiade toscane du XIVe siècle, mais l'œuvre collective de tous les écrivains de l'Italie, et proposa des corrections au vocabulaire de la Crusca (1817). Les Toscans relevèrent le gant : une nuée de grammairiens se mêlèrent à la querelle, et l'on vit recommencer, à la grande joie des despotes, ces luttes stériles qu'un historien de la littérature italienne a flétries du nom d'« eunucomachie ». Le romantisme naissant vint accroître la confusion. Ce fléau redouté des classiques pénétrait en Italie à la suite des littératures du Nord. Cesarotti lui avait frayé la voie en traduisant Ossian (1762). Encouragés par son exemple, d'autres travaillaient à importer en Italie les plus belles fleurs exotiques : Foscolo traduisait le *Voyage sentimental* de Sterne (1805) ; Leoni, le poème de Milton (1817) ; Pompeo Ferrario, les œuvres de Schiller ; l'âpre génie de Byron avait pour interprète le doux Silvio Pellico ; Borsieri débitait les romans de Walter Scott, et Berchet faisait lire au public étonné les ballades échevelées de W. Bürger.

Au milieu de ce conflit d'opinions et de théories littéraires, les esprits les plus solides étaient

entraînés malgré eux par le courant; ils ne pouvaient plus écrire sans avoir élaboré un système d'esthétique, et la plupart, noyant leurs aspirations politiques dans le flot débordé de la littérature, ne rêvaient plus pour l'Italie un libérateur, mais un écrivain de génie. Pietro Giordani était de ceux-là. A l'époque où commencent ses relations avec Leopardi, il était à la recherche du parfait écrivain qui devait rendre à l'Italie l'hégémonie intellectuelle de l'Europe. Il le voulait noble, pour qu'il fût au-dessus des dédains de la noblesse; riche, pour qu'il eût le loisir et les moyens de tout apprendre; amoureux de l'antiquité et des trécentistes, afin qu'il pût ajouter à la langue austère des vieux maîtres italiens les grâces de l'atticisme. Quand il eut rencontré Leopardi, il s'écria: « *Inveni hominem!* ». Leopardi avait toutes les qualités que demandait Giordani: il avait même quelque chose de plus, une sensibilité exquise et une verve originale qui l'empêchèrent de devenir ce qu'était déjà son Mentor, un parfait rhéteur.

III

Le premier amour. — Élégie de *La Mort*. — Période d'exaltation mélancolique. — Aversion de Leopardi pour Recanati. — Traduction des *Fragments de Denys d'Halicarnasse*. — Pastiches littéraires : l'*Hymne à Neptune : Odes* anacréontiques. — Sonnets contre Manzi. — Éveil des passions politiques.

Leopardi a écrit quelque part qu'il n'a jamais fait de vers sans une véritable inspiration. « Si » l'inspiration ne me vient pas d'elle-même, dit-il, » on ferait plus facilement sortir de l'eau d'un » tronc d'arbre, qu'un seul vers de ma cervelle. » Sous l'influence de cette émotion intérieure, il dessinait en quelques minutes le cadre dans lequel sa muse industrieuse rangeait ensuite ses vers patiemment ciselés[1]. Du reste, on sent assez, en lisant ses poésies, qu'elles ont jailli toutes frémissantes de son cœur. Elles n'ont point ce

[1] *Epistolario*, I, p. 332.

caractère étroitement personnel, cet arrière-goût de réalisme autobiographique que les humoristes aiment à laisser à leurs œuvres; on ne pourrait pas dire au juste quel jour, à quelle heure le poète a pris la plume; mais si, par scrupule d'artiste, il écarte tous les détails vulgaires, on est assuré pourtant que c'est bien l'histoire de son âme qu'il raconte. Le malheureux Leopardi n'est pas de ceux qui vont toujours mourant par métaphore.

C'est donc un sentiment bien poignant, un désespoir sincère qui lui dicta sa première œuvre poétique, une longue élégie intitulée : « *La Mort.* » Ce mot lugubre, qui retentit comme un glas funèbre dans toutes les poésies de Leopardi, est la seule dédicace qu'il grave sur le monument élevé à la mémoire de son premier amour. Car l'amour venait d'effleurer de son aile cette âme délicate pour laquelle tout contact avec le monde réel devait être une souffrance. Souvent, pendant les longues heures consacrées au travail, le jeune savant avait levé les yeux vers un frais visage de jeune fille qui lui souriait de sa fenêtre. Il l'aima d'instinct, comme la plante aime le soleil; et il lui sembla que la vie l'abandonnait, le jour où la jeune fille s'envola

de Recanati, le laissant seul et désolé dans ce tombeau.

Il crut sa jeunesse à jamais ensevelie avec ce premier rêve. A dix-huit ans, le pauvre poëte, malade, myope, contrefait, et prompt à rejeter toute espérance, comprit que le royaume de l'amour lui était fermé. Il pouvait monter plus haut, il pouvait planer au-dessus du paradis terrestre, mais il lui était défendu de s'y reposer. Alors succombant sous le poids de ses déceptions, il appela la mort et souvent, assis pendant de longues heures au bord d'une citerne, il se demandait, en regardant les eaux profondes, s'il n'irait pas à sa rencontre.

Giordani, en recevant au mois d'avril 1817 le chant de mort que lui envoyait son jeune ami, fut effrayé : il conjura Leopardi de s'arracher à cette funeste contemplation, de retremper dans des exercices indiqués par l'hygiène son corps débilité. « Il est d'un philosophe, lui écrivait-il, » de ne pas aimer la vie et de ne pas craindre » la mort plus que de raison : mais s'absorber » dans la pensée continuelle de la mort, autant » de temps qu'il en faut pour composer cette » cantilène, ne me paraît pas naturel chez un » jeune homme de 18 ans...... Pensez donc,

» je vous en supplie, à vous égayer et à vous
» fortifier, et au lieu de chercher les pensées
» mélancoliques, fuyez-les. Le caractère mélan-
» colique mis en gaîté est le tempérament d'es-
» prit qui peut produire les belles choses, mais
» la mélancolie actuelle est un poison qui détruit
» plus ou moins l'énergie intellectuelle. » Vaines recommandations ! La santé de Leopardi était à jamais ruinée ; et sa mélancolie, qui devait plus tard s'immobiliser dans une résignation stoïque, était alors dans une période d'exaltation fiévreuse. Il ne retrouvait un peu de calme qu'au milieu de ses livres. Ainsi il avait à choisir entre deux maux, l'étude qui le tuait lentement et l'ennui qui le livrait à ce qu'il appelle énergiquement le « martyre de la pensée ». Que dis-je? il n'était même pas toujours en son pouvoir de choisir. Au commencement de 1817, après avoir terminé une traduction des fragments de Denys d'Halicarnasse retrouvés par Mai, il dut, pour ménager sa vue fatiguée, interrompre ses études pendant sept mois. « Hélas! mon cher Giordani,
» écrit-il, que croyez-vous que je fasse mainte-
» nant ? Me lever le matin, et tard, parce que
» maintenant, voilà le diable ! j'aime mieux dor-
» mir que veiller. Puis me mettre immédiatement

» à me promener, et me promener sans jamais » ouvrir la bouche ni voir un livre jusqu'au » dîner. Le dîner fait, recommencer la même » promenade jusqu'au souper, si ce n'est que je » fais à grand effort, en la suspendant souvent » et quelquefois en l'abandonnant, une lecture » d'une heure. »

A quoi rêvait-il dans ces longues promenades solitaires? A tout ce qui lui manquait; à l'amour, à la gloire; il se disait, dans son inexpérience de la vie, qu'ailleurs, dans les grandes villes que son imagination peuplait de grands hommes et de femmes sensibles, ses jours auraient coulé plus heureux, et il prenait en horreur Recanati qui lui paraissait en dehors du monde civilisé. En vain Giordani lui représentait qu'Alfieri n'avait point méprisé Asti et que Plutarque aimait Chéronée: Leopardi répondait que ces grands hommes aimaient en effet leur ville natale, mais se gardaient bien d'y rester. Ce serait trop de complaisance de la part d'un biographe que d'excuser ces impatiences juvéniles: quand il serait vrai que bien des classiques manquaient à la bibliothèque paternelle, que les communications avec le dehors étaient difficiles et la poste négligente, il est évident aussi que Leopardi

s'isolait un peu trop dans sa grandeur future et que des allures moins dédaigneuses lui auraient permis de trouver autour de lui quelque diversion à ses maux. Mais, dans ce corps malade, le développement exagéré de la sensibilité nerveuse altérait la santé de l'âme et transformait en chagrins profonds les moindres contrariétés. Leopardi bien portant eût peut-être écrit sur les gens de province quelque morceau satirique comme l'*Histoire des Abdèritains* de Wieland, ou les *Kleinstædter*[1] de Kotzebue : Leopardi aigri par la souffrance se mit à démontrer philosophiquement l'influence désastreuse du séjour des petites villes sur le génie et revint à diverses reprises sur ce thème favori. Aussi disait-il plus tard, avec une pointe de malice, à l'occasion d'une nouvelle édition de ses œuvres, que les souscripteurs de Recanati recevraient son livre gratis, « parce que les Recanatais, *pour* » *plus d'une raison*, ne doivent pas le payer ».

En attendant l'occasion toujours espérée de réaliser ses rêves, Leopardi s'amusait à mystifier les gourmets littéraires, comme jadis Michel-Ange avait mystifié ses envieux avec un Cupidon déterré à propos. Au mois de mai 1817,

[1] Les *Gens de petite ville*, les *Provinciaux*, comédie.

il inséra dans le *Spettatore* de Milan une traduction en hendécasyllabes d'un hymne à Neptune dont le texte grec, récemment découvert à Rome, disait le traducteur, dans un vieux manuscrit mutilé, par un certain chambellan anonyme, serait bientôt publié par son heureux possesseur.

A défaut du texte original, l'article contenait une dédicace au chambellan, un avertissement au lecteur, et un long commentaire rempli de citations et de rapprochements. Enfin, le précieux manuscrit avait encore conservé à l'admiration des hellénistes deux charmantes odes anacréontiques à l'Amour et à la Lune dont le texte même était mis sous les yeux des amateurs avec leçons fautives et corrections proposées. L'illusion fut complète. A Rome, le conservateur de la Bibliothèque Vaticane se promettait bien de découvrir l'audacieux chambellan qui lui avait soustrait, sans souffler mot, un pareil trésor.

Un autre bibliothécaire, G. Manzi, préposé à la Barberine, ne se doutait guère qu'au même moment Leopardi exerçait à ses dépens sa verve sarcastique. Manzi, piqué dans son amour-propre de grammairien par quelques critiques de P. Giordani, avait répondu aux critiques par des injures.

Leopardi prit fait et cause pour son ami, et à travers cinq sonnets d'un réalisme assez cru, il traîna à l'abattoir l'irrévérencieux Manzi, transformé en bœuf furibond (*manzo*), dont on se rend maître et qu'on saigne d'importance. L'allégorie est bien froide, et le cliquetis des mêmes rimes partout répétées bien fatigant. Disons de suite que ces sonnets, publiés seulement en 1826, après la mort de Manzi, n'ont rien ajouté à la gloire de Leopardi, et faisons honneur au poète de n'avoir pas eu le talent de l'injure.

Mais nous touchons au moment où Leopardi, transfiguré par l'amour de la patrie, va monter du premier coup au rang des plus grands poètes lyriques de l'Italie. Jusqu'au jour où il se lia avec P. Giordani, Leopardi n'avait guère jeté sur l'histoire contemporaine de son pays qu'un coup-d'œil distrait. Absorbé par ses travaux d'érudition, il était resté étranger aux espérances et aux déceptions des patriotes. La voix émue de Giordani, qui l'exhortait à travailler à la régénération de l'Italie, éveilla en lui tout un monde de sentiments nouveaux.

Il se prit à aimer l'Italie avec la véhémence qu'il portait alors en toutes choses et à gourmander l'égoïsme de ceux qui supportaient sans

indignation la servitude. Élu membre correspondant de l'Académie de Viterbe, il répondait en ces termes aux académiciens, le 25 juillet 1817: «....Je vous en remercie très-sincèrement,
» et je me réjouis de votre sollicitude avec ma
» nation, à qui il reste si peu de véritable
» amour, je ne dirai pas pour les patries parti-
» culières, mais pour notre glorieuse et souve-
» raine patrie commune, l'Italie. J'ai vu avec
» un plaisir infini dans vos statuts que le premier
» devoir de la classe dans laquelle vous avez
» bien voulu m'inscrire est de maintenir notre
» langue dans sa beauté et sa pureté. C'est une
» tâche bien digne de vos efforts que de con-
» server à l'Italie ce trésor en dépit des étrangers
» et surtout malgré la paresse et l'incurie des
» Italiens, incurie qui, après nous avoir tant
» coûté, voudrait nous ravir encore ce trésor de la
» langue reine de toutes les langues vivantes. »
Triste époque que celle où on ne pouvait haïr les oppresseurs sans mépriser les opprimés!

La comparaison du présent avec le passé, ce passé glorieux dont le souvenir fut toujours invoqué au-delà des monts et par ceux qui espèrent et par ceux qui déplorent, rendait la servitude plus amère. Alfieri s'était nourri de la lecture de

Plutarque ; le héros du roman de Foscolo, *Jacopo Ortis*, le Werther italien, puise dans Plutarque, Tacite et Marc-Aurèle la haine de la tyrannie et le courage de mettre fin à son désespoir. C'est aussi en tournant ses regards vers l'antiquité que Leopardi laisse tomber de sa plume cette phrase significative : « Aujourd'hui, si par » malheur quelque tyran n'arrive pas à la » vieillesse, ce n'est certes pas notre faute. » Telle était l'exaltation secrète de son âme lorsqu'il écrivit son ode « *à l'Italie* ».

IV

Ode *à l'Italie*. — Simonide, le chantre des guerres médiques. — Ode *sur le Monument de Dante*. — Dédicace à V. Monti.

La littérature italienne abonde en odes ou *canzoni* patriotiques ; mais, même en éliminant celles qui n'ont été que des exercices de rhétorique et en mettant à part les meilleures, on ne retrouverait dans aucune la mâle énergie et l'originalité puissante de Leopardi. Notre prose timide ne peut rendre les hardiesses et la concision de ce magnifique langage, et pourtant il vaut mieux citer qu'analyser.

« O ma patrie, je vois les murailles et les arcs et les
» colonnes et les statues et les tours désertes de nos
» aïeux, mais la gloire, je ne la vois point, je ne vois
» point le laurier et le fer dont étaient chargés nos
» pères d'autrefois. Aujourd'hui, désarmée, tu montres
» ton front nu et ta poitrine nue. Hélas ! que de bles-

» sures ! quelle pâleur livide ! que de sang ! en quel
» état te vois-je, reine de beauté ! Je le demande au
» ciel et au monde : dites, dites, qui l'a réduite à une
» telle affliction ? Et pour comble de malheur, elle a les
» deux bras chargés de chaînes, de sorte que, les
» cheveux épars et sans voile, elle est assise à terre,
» abandonnée et inconsolée, se cachant la face entre
» les genoux, et elle pleure. Pleure, tu as bien de quoi,
» ô mon Italie, née pour dépasser les autres nations
» et dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

» Quand même tes yeux seraient deux sources vives,
» jamais tes pleurs ne pourraient égaler ta misère et
» ta honte : toi qui fus maîtresse, tu es aujourd'hui
» pauvre servante. Qui parle ou écrit sur toi sans dire,
» en rappelant ta gloire passée : Jadis elle fut grande,
» aujourd'hui elle ne l'est plus. Pourquoi ? pourquoi ?
» Où est la force antique ? où les armes et la valeur et
» la constance ? Qui t'a arraché l'épée ? Qui t'a trahie ?
» Quel art, quel effort, quelle puissance si grande a pu
» te dépouiller du manteau et du diadème d'or ? Com-
» ment ou quand es-tu tombée de si haut si bas ?
» Personne ne combat donc pour toi ? personne parmi
» les tiens ne te défend ? Des armes, ici, des armes !
» moi seul je combattrai, je succomberai seul ! Accorde-
» moi, ô ciel, que mon sang soit un feu pour les cœurs
» italiens.

» Où sont tes fils ? J'entends un bruit d'armes et de
» chars et de voix et de timbales ; ils combattent, tes fils,
» dans des contrées étrangères. Écoute, Italie, écoute !
» Je vois, ou il me semble voir ondoyer fantassins et

» chevaux, et la fumée et la poussière, et scintiller les » épées, comme des éclairs à travers la nue. Tu ne » reprends pas courage? et tu ne daignes pas tourner » tes regards noyés vers cette lutte incertaine? Pour quoi » combat dans ces champs la jeunesse italienne? O dieux! » ô dieux! c'est pour une autre terre que combattent » les glaives italiens. Ah! malheureux celui qui suc- » combe en guerre, non pas pour les rivages de sa patrie, » ni pour sa tendre épouse et ses chers enfants, mais » frappé par les ennemis d'autrui, pour une autre nation, » et qui ne peut dire en mourant : Douce terre natale, » la vie que tu m'as donnée, voici que je te la rends!

» Oh! bienheureux et chers et bénis les âges anti- » ques, alors que les peuples couraient en rangs pressés » à la mort pour la patrie; et vous, soyez toujours » honorés et glorieux, défilés de Thessalie, où la Perse » et les destins furent moins forts que quelques âmes » vaillantes et généreuses! Je crois que les plantes et » les rochers et l'onde et vos montagnes racontent au » passant, d'une voix confuse, comment les invincibles » bataillons couvrirent toute cette grève de corps dévoués » à la Grèce. Alors, le vil et le cruel Xerxès s'enfuyait » par l'Hellespont, objet de risée pour nos derniers » neveux; et sur la colline d'Anthela, où la sainte bande » conquit en mourant l'immortalité, Simonide montait, » regardant le ciel et la plage et le sol.

» Et les joues baignées de larmes, et la poitrine hale- » tante, et le pied chancelant, il prenait en main la » lyre : Mille fois heureux, ô vous qui offrîtes vos poi- » trines aux lances ennemies pour l'amour de celle qui

» vous mit au jour, vous que la Grèce révère et que le
» monde admire! Quel amour si puissant sur vos jeunes
» âmes, quel amour vous a entraînés à travers les armes
» et les périls à une fin prématurée ? Comment l'heure
» suprême vous parut-elle si attrayante, ô fils (de l'Hel-
» lade), que vous courûtes en souriant au triste et
» cruel trépas ? On eût dit que chacun de vous allait à
» la danse ou à un splendide festin et non pas à la mort;
» mais ce qui vous attendait, c'était le sombre Tartare
» et l'onde morte, et ni vos épouses ni vos fils ne furent
» à vos côtés quand sur l'âpre rivage vous mourûtes
» sans baisers et sans pleurs,

» Mais non sans infliger aux Perses une horrible dou-
» leur et une immortelle angoisse. Comme un lion, au
» milieu d'un troupeau de taureaux, tantôt bondit sur
» le dos de l'un et lui laboure l'échine avec ses dents,
» tantôt mord à l'autre le flanc ou la cuisse, telle se déchaî-
» nait sur les escadrons des Perses la valeur indignée
» des Grecs. Voyez chevaux et cavaliers à la renverse ;
» voyez les chars et les tentes abattues barrer la fuite
» aux vaincus ; voyez courir avec les plus alertes le
» tyran lui-même, pâle et échevelé : voyez comment,
» trempés et teints du sang barbare, les héros grecs,
» après avoir causé aux Perses des maux infinis, peu à
» peu vaincus par leurs blessures, tombent l'un sur
» l'autre. Honneur aux braves ! On vous proclamera
» mille fois heureux tant que le monde saura parler ou
» écrire.

» On verra les étoiles, arrachées du ciel, se précipiter
» dans la mer et s'éteindre en sifflant dans ses profon-

» deurs avant que s'efface votre mémoire et que s'affai-
» blisse la ferveur de votre culte. Votre tombeau est
» un autel : les mères y viendront, montrant aux petits
» enfants les nobles traces de votre sang. Et moi, je
» me prosterne, héros bénis, sur ce sol, et je baise ces
» rochers et ces glèbes qui seront éternellement vantés
» et glorieux de l'un à l'autre pôle. Ah! plût au ciel que
» je fusse avec vous, moi aussi, dans les entrailles de
» cette terre bénie et que le sol fût trempé de mon sang!
» Enfin, si pour moi le destin est différent et ne veut pas
» que, frappé en combattant pour la Grèce, je ferme mes
» yeux mourants sur un champ de bataille; les dieux
» veuillent que l'humble renommée de votre chantre
» dure auprès des générations futures, aussi longtemps
» que durera la vôtre. »

On reconnaît dans cette *canzone* le patriote de l'école d'Alfieri et le nourrisson des muses grecques. Alfieri, appliquant peut-être à son insu une idée chrétienne, pensait que pour régénérer les peuples il faut les retremper dans le sang des martyrs de la liberté; il croyait que les dévouements éclatants sont capables d'allumer subitement dans une nation le feu sacré de l'enthousiasme et de lui rendre en un moment le sentiment de sa dignité, tandis que la froide raison de Machiavel demandait, pour opérer de pareilles révolutions, le levier irrésistible des

masses populaires, lentement travaillées et poussées à l'action par une idée commune. C'est bien un disciple d'Alfieri qui s'écrie : « Je succomberai seul. Accorde-moi, ô ciel, que mon sang soit un feu pour les cœurs italiens. »

Le souvenir des guerres médiques se présente de lui-même à quiconque veut opposer le droit à la force brutale, la valeur au nombre. C'est ainsi que nous le retrouvons sous la plume de Dante, aux yeux duquel l'Hellespont « est encore un frein à tous les orgueils humains [1] », dans les odes patriotiques de Pétrarque [2] et dans les *Sepolcri* de Foscolo. Leopardi a rajeuni ce thème avec sa science philologique. L'hymne funèbre de Simonide est une restitution d'un chant fameux du poète de Ceos. D'autres ont remarqué déjà [3] la prédilection de Leopardi pour le grand lyrique grec dont la renommée, si ses œuvres n'avaient été à peu près anéanties par le temps, balancerait aujourd'hui comme autrefois celle de Pindare. Le secret de cette prédilection n'est pas difficile à pénétrer. Simonide était un patriote ardent, qui s'éleva un des premiers

[1] Dante, *Purgatoire*, ch. XXVIII, 74.
[2] Pétrarque, *Canzone II*.
[3] V. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, IV, p. 378.

à l'idée de la solidarité entre tous les peuples helléniques, un cœur accessible aux grandes émotions et parfois même aux tristesses intimes de la vie. Tandis que Pindare, le poète hiératique, chantait avec plus d'art que de spontanéité les exploits nationaux auxquels ni lui, alors dans toute la vigueur de l'âge, ni ses compatriotes les Thébains n'avaient pris part, ou se hâtait, suivant sa coutume, d'attribuer à l'intervention des dieux une bonne moitié du succès, le vieil ami de Thémistocle et de Pausanias, malgré ses soixante-dix ans, retrouvait toute la verve de sa jeunesse pour célébrer les héros des Thermopyles et de Marathon; à quatre-vingts ans il chantait Artemisium, Salamine, Platée, et expirait à quatre-vingt-dix ans en envoyant un souvenir attendri aux guerriers tombés à la bataille de l'Eurymédon. Leopardi était fait pour comprendre cet homme-là. Aussi a-t-il pieusement recueilli dans ses vers la substance des fragments de Simonide épars dans l'Anthologie et librement imité ce débris de l'hymne aux compagnons de Léonidas, conservé par Diodore de Sicile : « De ceux qui sont morts aux Thermopyles, glorieux est le sort, belle est la destinée. Leur tombe est un autel. Pour eux, point

de gémissements, mais un souvenir ! Un tel trépas est un panégyrique. Ni la poussière, ni le temps destructeur ne flétrira leur suaire, car il recouvre des braves. Ce tombeau où ils reposent renferme la gloire de l'Hellade, témoin Léonidas, le roi de Sparte, qui a laissé un immense renom de courage et une gloire éternelle[1]. »

Leopardi a soufflé sur cette poussière et l'a fait revivre. C'est ainsi que les fortes études de son adolescence, loin de stériliser son imagination, le conduisaient aux sources d'où avait jailli jadis et d'où pouvait jaillir encore l'inspiration poétique.

Cette ode à l'Italie était accompagnée d'une autre *canzone* sur le *Monument de Dante*, c'est-à-dire, sur le cénotaphe que Florence faisait élever dans l'église de Santa-Croce à la mémoire de l'Alighieri, avec l'intention, aujourd'hui réalisée, d'y rapporter les cendres de l'illustre exilé. On retrouve dans ce morceau lyrique le même élan patriotique, les mêmes accents désolés ; mais le ton est plus énergique encore et plus agressif ; l'indignation éclate en éloquentes in-

[1] Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XI, 11.



vectives. Voici comment il parlait de la domination française : nous pouvons écouter sans colère cette brûlante tirade, car l'auteur eut plus tard l'occasion de revenir sur ses premières impressions ; peut-être en effaçant, comme il le fit, le nom de la France, regretta-t-il de ne pouvoir le remplacer par celui de l'Autriche :

« ..... Je passe sous silence les autres ennemis et les » autres douleurs, mais non pas la noire et scélérate » France, par qui ta patrie faillit voir son dernier jour.

» Heureux, ô toi que le destin ne condamna point à » vivre parmi tant d'horreurs : qui n'as pas vu l'épouse » italienne au bras d'un soldat barbare, ni le bâton » ennemi et la fureur étrangère piller, dévaster cités et » campagnes ; ni les œuvres divines des génies italiens » traînées en esclavage au-delà des Alpes et la voie » douloureuse encombrée de chariots chargés ; ni les » ordres insolents et les dominations superbes ; tu n'as » pas entendu les outrages et la profanation du mot de » liberté qu'on nous jetait comme une insulte au bruit » des chaînes et des fouets. Qui ne gémit alors ? Que » n'avons-nous pas souffert ? Qu'ont laissé d'intact ces » méchants ? quel temple, quel autel ou quel forfait ? »

Après avoir décrit avec énergie la retraite de Russie et le trépas des Italiens mourant pour la France, le poète s'écrie :

« O glorieux esprit, dis-moi, est-il mort, l'amour de

» ton Italie? Dis: cette flamme qui t'embrasa, est-elle
» éteinte? Dis: il ne reverdira plus ce myrte qui pendant
» longtemps allégea notre souffrance? Nos couronnes
» seront toutes effeuillées sur le sol? Et jamais ne sur-
» gira quelqu'un qui te ressemble d'une manière quel-
» conque?

» Nous avons donc péri pour toujours? et notre honte
» n'a point de limite? Moi, tant que je vivrai, j'irai criant
» autour de moi: Retourne-toi vers tes aïeux, race
» dégénérée: regarde ces ruines et les papiers et les
» toiles et les marbres et les temples: songe quelle
» terre tu foules, et si l'éclat de tels exemples ne peut te
» réveiller, qu'attends-tu? Lève-toi et va-t-en. Cette
» terre, nourrice et école d'âmes sublimes, ne convient
» pas à des mœurs si corrompues: si elle abrite des
» lâches, il vaut mieux qu'elle reste veuve et solitaire.»

Telles étaient les viriles objurgations que, du fond de sa solitude, ce jeune patriote de vingt ans adressait à l'Italie. Mais la censure pouvait étouffer sa voix avant qu'elle fût parvenue aux oreilles de ses compatriotes. Leopardi évita d'abord par le silence la censure qu'il craignait le plus, celle de son père. Le comte Monaldo, en affectant toujours de traiter son fils en enfant, avait laissé échapper de ses mains le gouvernail de cette âme trop sensible pour ne pas souffrir de l'absence d'expansion au sein de

la famille, trop altière pour solliciter une marque de tendresse. Il avait reçu avec beaucoup de politesse, au mois de septembre 1818, P. Giordani, qui venait consoler son jeune ami; mais lorsqu'il entendit parler des projets élaborés à cette occasion, il renversa d'un coup, sans daigner s'expliquer, les châteaux de cartes bâtis par Giacomo et son frère Carlo. Il aurait pu dire, ce qui était l'exacte vérité, que l'état de sa fortune ne lui permettait pas d'entretenir ses deux fils à Rome, mais il laissa ignorer ses véritables raisons et sembla ne consulter que son bon plaisir. Leopardi resta convaincu toute sa vie que son père ne *voulait* pas lui donner les moyens de subsister hors de Recanati.

Dans la circonstance présente, le poète ne demanda à son père ni un conseil ni un écu. C'est sur ses maigres économies qu'il préleva les frais d'impression de ses deux odes. Elles parurent enfin au commencement de 1819, ornées de l'*Imprimatur* officiel et d'une dédicace à V. Monti.

V

Leopardi humilié par la sévérité paternelle. — Période de transition. — Lutte entre la foi et le doute. — Effacement soudain et complet de la foi. — Nihilisme dogmatique.

Il est rare que les belles œuvres aient été rangées du premier coup à leur véritable place. Peu de poètes ont pu dire, comme Byron : « Tel jour je me suis réveillé célèbre. » Les *Canzoni* de Leopardi firent peu de bruit. Elles se perdirent dans les paperasses des lettrés, comme un filet d'eau dans le sable, et ne parvinrent pas au vrai public. On les compara à d'autres poésies lyriques et ce fut tout. Et pourtant, si peu qu'on s'en occupât, on en parla trop encore pour le bonheur de Leopardi. Un professeur de Lodi, qui avait compris la portée politique de ces chants funèbres, M. Montani, crut entendre le

Tyrtée des *carbonari* et manda son appréciation au poète. Le comte Monaldo le sut, et la crainte de voir son nom imprudemment désigné à la défiance des gouvernements, l'engagea à surveiller plus étroitement que par le passé un fils qui avait besoin d'être protégé contre ses propres entraînements.

Ce redoublement de sévérité, coïncidant avec une recrudescence de douleurs physiques, exaspéra le malheureux Giacomo. Il eût mieux aimé être traité en homme dangereux qu'en enfant terrible. A tort ou à raison, il soupçonnait son père d'intercepter sa correspondance. C'en était trop; il songea un instant à fuir la maison paternelle et à aller rejoindre Giordani à Milan. Il renonça à ce projet, mais non à son idée fixe, celle qui résumait tout ce qu'il pouvait encore concevoir d'espérances: sortir de Recanati. L'état de sa santé lui interdisait le travail, le seul remède qui pût adoucir ses souffrances morales. La moindre application fatiguait ses yeux et son cerveau. Il errait silencieux dans les bois; souvent, assis dans un recoin solitaire, il passait de longues heures à regarder l'infini et à précipiter dans cet abîme sans fond tout ce qui pouvait encore le rattacher à la vie.

« Je suis tellement abasourdi du néant qui » m'entoure, écrit-il le 19 novembre 1819, que » je ne sais comment j'ai la force de prendre la » plume pour te répondre. Si en ce moment je » devenais fou, je crois que ma folie consisterait » à rester toujours assis, les yeux fixes, la » bouche ouverte, les mains entre les genoux, » sans rire, ni pleurer, ni changer de place. Je » n'ai plus la force de concevoir aucun désir, » pas même le désir de la mort; non pas que » je la craigne aucunement, mais je ne vois plus » de différence entre la mort et la vie que je » mène, cette vie qui n'a même plus pour con- » solation la douleur. Voici la première fois que » l'ennui non-seulement m'écrase et m'épuise, » mais me suffoque et me brise comme une forte » douleur; et je suis tellement épouvanté de » la vanité de toutes choses et de la condition » humaine, alors que toutes les passions sont » mortes comme elles le sont dans mon âme, » que j'en suis hors de moi-même, en considé- » rant que mon désespoir lui-même n'est que » néant [1] ».

Ce que Leopardi prenait pour le silence morne

[1] *Epistolario*, I, p. 172.

du désespoir était l'inertie passagère qui suit le choc intérieur des passions, lorsqu'elles sont toutes éveillées et trompées à la fois. L'espérance cherchait à rentrer dans son âme par une porte mal fermée et le réveillait parfois soudainement de cette léthargie. « L'autre soir, dit-il, » avant de me coucher, j'ouvris la fenêtre de » ma chambre, et voyant un ciel pur, un beau » rayon de lune, baigné par un air tiède, écoutant des chiens qui aboyaient au loin, je sentis » s'éveiller en moi certaines images d'autrefois » et mon cœur bondir sous le coup d'une émotion qui me fit crier comme un forcené, demandant grâce à la nature, dont il me semblait » entendre la voix depuis si longtemps[1]. »

C'est au milieu de ces angoisses intérieures que Leopardi rompit définitivement avec la foi de ses jeunes années. Les paroles que nous venons de citer ne sont plus d'un chrétien : peut-être même ne satisferaient-elles pas un déiste. Une évolution intellectuelle aussi complète que celle qui conduit une âme de la foi à l'athéisme est un phénomène d'un haut intérêt psychologique. Ce n'est pas que le chemin ne soit connu

[1] *Epistolario*, I, p. 181.

et n'ait été parcouru en sens contraire par bien des esprits, mais chacun de ces esprits a sa manière de poursuivre le vrai et de s'assimiler ce qu'il tient pour tel. On peut dire que chez Leopardi la foi n'avait jamais été que superficielle; c'était une habitude d'esprit contractée dès l'enfance et entretenue par les pratiques extérieures qui, en Italie plus qu'ailleurs peut-être, sont souvent un effet sans cause. La nature de ses études préférées, le goût qu'il y puisa pour l'antiquité, l'illusion persistante qui lui représentait le monde gréco-romain comme plus riant et plus heureux que le nôtre, tout contribua à lui faire envisager le christianisme comme un joug imposé à la vieillesse morose du genre humain. Cependant, le génie austère de la religion chrétienne attirait à lui ce cœur prématurément atteint par la mélancolie: convaincu que la vie humaine est une longue douleur, Leopardi devait goûter une doctrine qui la représente comme une expiation. Le christianisme lui semblait d'autant plus vrai qu'il lui apparaissait plus sombre. De là ce redoublement de ferveur provoqué chez Leopardi par les tristesses silencieuses de son adolescence. Dans une note manuscrite intitulée *Supplemento generale a*

tutte le mie carte, Sainte-Beuve a lu des projets d'hymnes chrétiennes qui ont dû être jetés sur le papier, non pas, comme le veut l'illustre critique, après 1819, mais vers 1817, lorsque Leopardi écrivait son élégie de *la Mort.* On y sent l'effort réfléchi d'une âme qui, tentée de s'indigner contre le triste sort fait par la Providence à l'espèce humaine, se rejette dans la prière et éclate en appels pressants à la miséricorde divine :

« *Pour l'hymne au Rédempteur :* — Tu savais déjà » tout de toute éternité, mais permets à l'imagination » humaine que nous te considérions comme un témoi- » gnage plus frappant de nos misères. Tu as fait l'expé- » rience de notre vie ici-bas, tu en as savouré le néant, » tu as senti la douleur et l'infortune de notre sort..... » Pitié de tant de chagrins, pitié de ta pauvre créature, » pitié de l'homme, de cet infortuné que tu as racheté, » pitié de ta race, puisque tu as voulu être de notre » famille et te faire homme..... etc. »

Bientôt le doute vint. Cette crise nécessaire, qui prépare et annonce la virilité de l'intelligence, ne fut pas chez Leopardi un travail lent et méthodique, parfois abandonné, toujours repris sans impatience, qui laisse à l'esprit le temps de réédifier sur de nouvelles bases ce qu'il renverse,

et ne disperse pas à l'étourdie les matériaux arrachés à l'ancien édifice ; ce fut une explosion soudaine qui emporta du même coup et les croyances passées et l'espoir de trouver une solution consolante au problème de la vie. Depuis lors, toute la philosophie de Leopardi put se résumer dans le vers terrible de Dante : « Laissez toute espérance..... »

En 1818, cette révolution morale était accomplie. L'idée de la Providence, celle de la vie future sont absentes des odes patriotiques dont nous avons parlé : « Chères âmes », dit le poète en s'adressant aux guerriers ensevelis sous les neiges de la Russie, « bien que votre malheur soit » infini, tranquillisez-vous, et consolez-vous en » pensant que vous n'aurez aucune consolation » ni dans le présent ni dans l'avenir. » Comment, à vingt ans, Leopardi en était-il venu à cette espèce d'affolement moral où, associant les excès des systèmes les plus contraires, il prétendait proscrire l'espérance à la fois au-delà et en-deçà du tombeau ? Il y a une explication que l'on devine, mais contre laquelle Leopardi protesta un jour avec une véritable indignation. « Ce n'a » été », écrit-il (en français) à M. de Sinner, « que par un effet de la lâcheté des hommes qui

» ont besoin d'être persuadés du mérite de » l'existence, que l'on a voulu considérer mes » opinions philosophiques comme le résultat de » mes souffrances particulières, et que l'on s'ob- » stine à attribuer à mes circonstances maté- » rielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. » Avant de mourir, je vais protester contre » cette invention de la faiblesse et de la vulgarité » et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire » mes observations et mes raisonnements plutôt » que d'accuser mes maladies [1]. » Leopardi, en parlant ainsi, était sincère ; mais il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps, surtout quand les unes et les autres coexistent et s'aggravent réciproquement : le patient n'est pas le mieux placé pour juger de son état. Si la raison, qui est la révélation primordiale et la seule indiscutable, est juge des doctrines fondées sur la tradition, — auxquelles elle peut seule donner cet « assentiment raisonnable » que demande l'Apôtre [2], — elle se doit à elle-même d'aller jusqu'au bout de ses forces : il ne lui est pas permis de se reposer après un premier effort et de s'endormir, avec le calme de la certitude

[1] *Epistolario*, II, p. 191 (24 mai 1832).
[2] S. Paul aux Romains, XII, 1 (*rationabile obsequium*).

absolue, au sein d'un matérialisme bâtard qui se nourrit d'abstractions et veut planer dédaigneusement, sans preuves et sans logique, au-dessus même de la science.

Nous reviendrons plus loin sur la philosophie de Leopardi, mais, dût son ombre irritée nous accuser de faiblesse et de vulgarité, nous tenons à dire dès à présent que si son scepticisme religieux est d'un philosophe, son nihilisme dogmatique est d'un hypocondriaque et d'un déshérité.

VI

Ode *à Angelo Mai*. — Lamartine et G. Pepe. — Ode *à un vainqueur au jeu de paume*. — Du mépris de la mort et du sacrifice de la vie. — Ode *pour les Noces de la sœur Pauline*. — Précautions contre la censure. — Abdication du patriote. — *Bruto Minore*.

En rompant définitivement avec la foi de tous ceux qui l'entouraient, Leopardi achevait de s'enfermer dans l'isolement le plus complet. La surveillance paternelle en devint plus rigoureuse ou du moins plus difficile à supporter. De là ces explosions de désespoir dont nous parlions plus haut. Mais la muse de Leopardi vit de désespoir ; elle s'enivre à cette coupe amère ; le néant l'attire ; elle s'éprend de tendresse pour la mort, et c'est pour célébrer l'éternelle vanité de toutes choses qu'elle trouve ses plus pathétiques accents.

Avant d'entrer dans ce monde livide où erre

l'imagination désolée de Leopardi, et où n'arrivent plus les bruits lointains de la vie réelle, il nous reste à citer les odes dans lesquelles l'amour de la patrie, bien que mêlé, lui aussi, de désespoir, arrache pourtant le poète à la contemplation de ses propres souffrances. Angelo Mai venait de retrouver dans des palimpsestes une partie considérable de la *République* de Cicéron (1819):

« Italien audacieux », s'écrie Leopardi[1], « pourquoi » ne cesses-tu jamais de réveiller nos pères dans leurs » tombes et les amènes-tu parler à ce siècle mort sur » lequel pèse comme un épais brouillard d'ennui? Comment viens-tu maintenant retentir si fort et si souvent » à nos oreilles, voix antique de nos aïeux restée muette » si longtemps? Et pourquoi tant de résurrections? En » un clin d'œil, les parchemins sont devenus féconds; » les cloîtres poudreux ont conservé à l'âge présent les » généreuses et saintes paroles des ancêtres........... »

Après avoir passé en revue les gloires de l'Italie, Dante, Christophe Colomb, le Tasse, Alfieri, héros dépaysé au milieu d'une génération de lâches, et montré les tristes étapes de la décadence, il termine ainsi cette longue satire:

« Aujourd'hui nous vivons satisfaits de repos, et

[1] *Canzone III:* à Angelo Mai.

» amoindris par la médiocrité : le sage est descendu et
» la foule est montée à un même niveau qui égalise le
» monde. O découvreur fameux, poursuis ; réveille les
» morts, puisque les vivants dorment : arme les langues
» disparues des héros d'autrefois, tant qu'à la fin ce
» siècle de fange ou aspire à la vie et se lève pour agir
» ou ait honte de lui-même. »

Michel-Ange était moins hardi : la Nuit que son ciseau magique endormit sur le tombeau des Médicis était heureuse de dormir « tant que dure le malheur et la honte », et priait ses admirateurs de respecter son sommeil.

Un Italien avait le droit de tenir à ses compatriotes ce langage sévère, car personne ne peut se méprendre sur ses intentions. Mais M. de Lamartine fut moins bien inspiré lorsque, quelques années après, il mettait dans la bouche de son Child-Harold disant adieu à l'Italie ces vers méprisants :

Je vais chercher ailleurs, pardonne, ombre romaine !
Des hommes et non pas de la poussière humaine.

Il y avait là une faute de goût et une injustice, qui valut du reste à son auteur un coup d'épée galamment reçu au champ d'honneur, de la main de Gabriele Pepe.

Le même souffle guerrier fait vibrer la lyre du poète dans la *canzone* intitulée « *A un vincitore nel pallone* ». Les jeux de paume ou de ballon, qui passionnaient les Florentins du dix-septième siècle, avaient déjà inspiré la muse pindarique de Chiabrera. Leopardi, tout bouillant de patriotisme, met en fuite du premier coup les lieux communs qui encombraient d'ordinaire ce sujet rebattu. Il s'agit bien de décrire les péripéties d'une lutte prosaïque et d'étouffer le vainqueur sous une pluie de louanges mythologiques ! C'est sur un autre champ de bataille que Leopardi pousse l'adolescent victorieux ; c'est à d'autres triomphes qu'il l'invite, et s'il ne lui désigne pas clairement quels ennemis il faut combattre, il l'avertit du moins de se tenir prêt à mourir pour la patrie :

« A quoi est bonne notre existence ? » ajouté-t-il, « à rien qu'à la mépriser. Heureuse alors qu'enveloppée » de périls et s'oubliant elle-même, elle ne mesure pas » la perte et n'écoute pas le flot des heures croupies et » lentes : heureuse alors que, après avoir mis un pied » dans la tombe, elle revient plus agréable ».

Exposer avec insouciance une vie dont l'ennui est le principal fléau, c'est ce que font partout

les héros de Byron et ce qu'il a fait lui-même après eux. Mais, que Leopardi ait puisé cette aspiration dans Byron ou dans sa propre mélancolie, il n'en est pas moins vrai que, exprimée sous cette forme, elle enlève à la générosité du dévouement patriotique ce qu'elle accorde aux calculs de l'intérêt personnel. Il y a plus de véritable grandeur d'âme à affronter la mort par devoir qu'à la chercher avec une curiosité intrépide. Le sort du soldat qui expire en regrettant le sol natal et les caresses de ceux qui lui sont chers nous touche vivement ; le mépris raisonné du danger peut tout au plus nous étonner. Comme le disait jadis Caton, « il est bien différent d'estimer beaucoup la vertu ou de faire peu de cas de la vie[1]. »

On ne trouve point cette préoccupation philosophique dans l'ode que Leopardi écrivit à l'occasion du mariage projeté de sa sœur Pauline « *Nelle nozze della sorella Paolina* ». C'est un singulier épithalame que cette sombre et ardente harangue ! Leopardi, évoquant tant de souvenirs funèbres autour du cortége nuptial, fait songer involontairement à ce personnage

[1] Plutarque, *Vie de Pélopidas*, 1.

d'un poème du moyen-âge, qui offre à un jeune couple, pour présent du lendemain, deux bières entr'ouvertes. Cependant, ce n'est point l'idée banale de la destruction prochaine et du néant des joies terrestres qui inspire le poète : il déroule les annales du courage féminin, et s'il montre la fiancée Spartiate couvrant de ses cheveux noirs le cadavre de son amant étendu sur le bouclier traditionnel, ou la belle Virginie bénissant le poignard paternel qui la soustrait au déshonneur, c'est pour engager les femmes à hâter de leur influence la régénération de l'Italie, pour apprendre aux jeunes filles à fermer leur cœur aux lâches et aux mères à n'élever que des fils vaillants.

....« Tes fils », dit-il à sa sœur, « seront ou malheu-
» reux ou lâches. Choisis-les malheureux.... Femmes,
» la patrie n'attend pas peu de vous : et ce n'est pas pour
» le malheur et la honte de l'espèce humaine qu'il vous
» a été donné de dompter le fer et le feu au doux rayon
» de vos yeux. A votre gré le sage et le fort agit et pense,
» et tout ce que le jour enserre dans la course de son
» char divin s'incline devant vous. C'est à vous que je
» demande raison de l'âge présent. Est-ce donc par
» votre main que s'éteint la sainte flamme de la jeu-
» nesse? par vous que notre nature est desséchée et
» affaiblie? Et les âmes endormies, et les désirs indi-

» gnes, et la valeur native privée de nerfs et de muscles,
» tout cela est-il votre faute?......................
» Ame généreuse », s'écrie-t-il en parlant de Virginie, « encore que de ton temps le soleil resplendît plus beau » qu'il n'est aujourd'hui, pourtant elle est consolée et » satisfaite cette tombe que la douce terre natale honore » de ses pleurs. Voici qu'autour de ta gracieuse dépouille » la race de Romulus s'enflamme d'une colère nouvelle: » voici que le tyran souille ses cheveux dans la pous» sière : la liberté embrase les cœurs oublieux et sur la » terre domptée le Mars latin campe irrésistible, du pôle » ténébreux aux régions torrides. Ainsi le sort d'une » femme ressuscite une fois encore l'éternelle Rome » ensevelie dans un douloureux repos. »

Pauline ne devait mettre au monde ni malheureux ni lâches; car elle n'épousa ni Peroli Saitelli, ni le chevalier Marini, ni aucun autre prétendant; mais le cri de guerre poussé à l'occasion de ces noces projetées resta. Heureusement pour la sécurité de Leopardi, les gouvernements ne prenaient pas au sérieux les odes belliqueuses. Cet appel vague mais continu, obstiné et puissant comme une idée fixe, aux nobles passions que les maîtres de l'Italie cherchaient à étouffer, se confondit, pour l'oreille blasée de la censure, avec le bruit stérile qui faisait retentir depuis si longtemps les échos sonores du Parnasse italien. Du reste, le peuple

ne lisait guère, et le plus grand poète paraissait bien moins redoutable que le plus chétif conspirateur. Ajoutons que Leopardi, publiant ses œuvres lyriques en 1824, trois ans après les exploits sanglants de la contre-révolution, au moment où Silvio Pellico entrait dans les cachots du Spielberg, crut bon de jeter un gâteau soporifique au Cerbère du despotisme. Seulement il y mêla un sel amer, une ironie profonde qui, pour les confidents de sa pensée, devait changer en satire cette apologie équivoque. Dans une courte préface au lecteur, Leopardi s'exprimait ainsi : « Dans ces *canzoni*, l'auteur se propose
» de raviver chez les Italiens cet amour de la
» patrie, duquel procèdent, non la désobéissance,
» mais la probité et la noblesse des pensées
» comme des actions. C'est au même but que
» tendent, plus ou moins directement, les in-
» stitutions de nos gouvernements, lesquels
» veillent au bonheur de leurs sujets, attendu
» qu'il n'y a pas de bonheur sans vertu, ni de
» vertu véritable et générale dans un peuple
» qui ne s'aime plus lui-même. Par conséquent,
» partout où les sujets n'ont nul souci de leur
» patrie, ils ne répondent point aux intentions
» de leurs princes. »

Au lendemain des déceptions de 1821, Leopardi écrivait à Brighenti : « Rions ensemble derrière » le dos de ces imbéciles qui possèdent le globe » terraqué. » Le galimatias ambigu derrière lequel Leopardi abritait son livre est un de ces rires étouffés, qui annoncent la lassitude et le découragement. En voyant l'Italie prosternée plus humble que jamais aux pieds de l'Autriche, et portant au front la flétrissure que lui avait imprimée la défaillance soudaine des Napolitains, l'athlète se retira de la lutte en lançant l'anathème, par la bouche de Brutus mourant, à la gloire, à la vertu, à toutes les illusions généreuses qui poussent les âmes d'élite aux dévouements inutiles.

L'ode intitulée *Brutus-le-Jeune (Bruto Minore)*, qui fait partie du recueil publié en 1824, est le testament politique de Leopardi. Il ne revint jamais sur cette abdication. Huit ans plus tard, il écrivait à M. de Sinner : « Mes sentiments envers la destinée ont été et » sont toujours ceux que j'ai exprimés dans » *Bruto Minore.* »

Or voici le superbe défi que le poète, caché sous la figure pensive de Brutus prêt à se jeter sur son épée, adresse au destin et à la postérité :

. . . .

« C'est une guerre à mort, éternelle, ô destin indigne, » que l'homme de cœur poursuit avec toi : il ne sait pas » ce que c'est que céder; et lorsque ton bras tyrannique » s'appesantit victorieux sur lui, loin de fléchir, il le » secoue, il te brave en plongeant dans son flanc le fer » homicide et souriant amèrement aux noires ombres. Il » déplaît aux dieux celui qui pénètre de force dans le » Tartare ! On ne trouverait pas tant de valeur dans les » lâches cœurs des Immortels !

. . . .

» Ce n'est pas moi qui, prêt à mourir, vais invoquer » les rois sourds de l'Olympe ou du Cocyte, ou la terre » méprisable, ou la nuit; je ne veux non plus rien de » toi, dernière clarté dans l'ombre de la mort, ô pensée » des âges futurs ! Vit-on jamais les sanglots, les paroles » et les offrandes d'une tourbe vile consoler et orner une » tombe où habite le dédain ? Les temps se précipitent » vers la décadence : c'est folie que de confier à des ne- » veux corrompus l'honneur des âmes d'élite et la ven- » geance suprême des malheureux. Qu'autour de moi, le » fauve oiseau de proie fasse tournoyer ses ailes; que la » bête féroce déchire, que l'orage emporte ma dépouille » ignorée, et que le vent accueille mon nom et ma » mémoire ! »

Ainsi Leopardi croit la patrie bien morte et, ce qui est plus triste, digne de son sort. Ni le laborieux enfantement de l'indépendance grecque, ni les insurrections qui éclatèrent au centre

de l'Italie en 1831, ni ce vague pressentiment de la délivrance qui soutenait les apôtres de la jeune Italie, ne purent lui arracher une nouvelle *Messénienne*. Il aima mieux se moquer des patriotes barbus qui n'avaient de virilité qu'au menton. Dans un poème satirique que Gioberti appelle quelque part « un livre terrible », et qui resta inédit du vivant de l'auteur, les *Paralipomènes de la Batrachomyomachie*, en huit chants, Leopardi épancha à loisir des flots d'ironie sur tous les acteurs de la scène politique, sur les esclaves et sur les tyrans, devenus les uns des bêtes inoffensives, les autres des bêtes brutales, mais composant tous ensemble le monde le plus mesquin que puisse contempler, des hauteurs sereines de la science, l'œil dédaigneux d'un philosophe.

Nous aurons occasion de revenir sur cette boutade humoristique de Leopardi. Il nous faut maintenant rentrer dans la voie douloureuse sur laquelle se traîne péniblement celui qui sera désormais, jusqu'au bout de sa triste carrière, le « sombre amant de la mort ».

VII

Leopardi aux prises avec la censure paternelle. — Il cherche à sortir de Recanati. — Son père se décide à l'envoyer à Rome. — Les *Elégies*. — Discrédit où est tombée la poésie élégiaque. — La maladie du XIXe siècle. — Importance de l'individu autrefois et aujourd'hui. — Caractère des Elégies de Leopardi.

La publication de l'ode à Angelo Mai (1820) avait été pour Leopardi l'occasion de chagrins amers. Il avait senti alors tout le poids de l'autorité paternelle et subi, sans pouvoir ni vouloir s'en défendre, l'immixtion d'un censeur timoré qui bornait l'horizon littéraire aux limites assignées par la prudence la plus méticuleuse. Le comte Monaldo, ayant appris que son fils avait envoyé un manuscrit à Bologne pour le faire imprimer, se hâta d'écrire à Brighenti, l'intermédiaire choisi par Leopardi, pour lui redemander le manuscrit. Il se plaignait des idées pernicieuses que Leopardi devait, selon lui, à

de fâcheuses influences : bref, il croyait de son devoir de père d'éclairer et de surveiller son fils. Leopardi, informé, répondit qu'il aimait mieux ne rien imprimer que de tolérer la moindre retouche de son père : « Quant aux doutes » de mon père, ajoute-t-il, je réponds que je » serai toujours ce qu'il me plaira d'être et que » je veux paraître à tous ce que je suis : et je » suis sûr de ne pas être contraint d'agir » autrement, j'en suis sûr pour la même raison, » à peu de chose près, pour laquelle Caton était » sûr de sa liberté à Utique. Mais j'ai la chance » de passer pour un niais aux yeux de ceux » qui ont journellement affaire à moi; ils croient » que du monde et des hommes je ne connais » que la couleur, que je ne sais ce que je fais, » mais que je me laisse conduire par les per» sonnes dont ils parlent, sans savoir où elles » me mènent. C'est pour cela qu'ils croient » devoir m'éclairer et me surveiller. Quant à la » *lumière*, je les en remercie cordialement : » pour ce qui est de la surveillance, je puis leur » certifier qu'ils puisent de l'eau avec un crible[1]. »

Ce pénible incident se termina d'une façon

[1] *Epistolario*, I, p. 188.

qui rappelle certaines scènes de comédie. Le père se contenta de voir le titre des odes, apposa son *veto* sur l'une, intitulée « *Nello strazio d'una giovane* », qui faisait allusion à une aventure trop connue dans la contrée, et donna un laissez-passer de confiance à celle qui portait en tête le nom protecteur d'Angelo Mai. « Le titre de » la seconde, dit malicieusement Leopardi, s'est » trouvé heureusement des plus innocents. Il » s'agit d'un Monseigneur. Mais mon père ne » s'imagine pas qu'il y ait quelqu'un qui sache » trouver dans n'importe quel sujet l'occasion de » parler de ce qui lui tient le plus au cœur, et il » ne soupçonne pas le moins du monde que » sous ce titre se cache une *canzone* pleine d'un » horrible fanatisme. » Le comte se mêlait trop ou trop peu des affaires de son fils. Après avoir assumé la responsabilité d'un censeur, il n'avait pas le droit de s'endormir sur sa tâche. Il se donnait les torts d'un juge qui, tout en se déclarant compétent, rendrait son verdict sans examiner les pièces du procès. S'il avait jamais eu quelque crédit sur son fils, il l'eût perdu ce jour-là.

Aussi, à mesure que les années rendaient plus pressant chez Leopardi le besoin de s'ap-

partenir et de ne plus subir d'autre tyrannie que celle de la nature, le jeune homme, qui avait toujours eu un sentiment très-vif de sa valeur personnelle, rêvait avec moins d'emportement, mais plus de sens pratique, aux moyens de s'envoler de la maison paternelle. Il ne se dissimulait pas, et le comte ne lui avait pas laissé ignorer que, une fois sorti de cet asile, il se trouverait dans la nécessité de pourvoir par lui-même à sa subsistance. Diverses propositions, venues de Milan et de Bologne, et relatives à de maigres emplois de professeur, n'aboutirent pas. Il ne lui arrivait du dehors que des honneurs stériles : Leopardi eût donné le brevet d'académicien que lui envoyait l'*Accademia Truentina* d'Ascoli, et le plaisir de voir ses *canzoni* traduites en latin par un naïf chanoine de Fermo, pour la moindre place rétribuée dans une grande ville. En attendant, son temps se passait à esquisser des plans d'ouvrages, à rêver, à souffrir. Un jour il vit passer les Autrichiens qui allaient restaurer à Naples le droit divin : il sourit tristement et se tut. Son âme, habituée à considérer l'espérance comme un leurre, ne connaissait plus les anxiétés de l'attente et les amertumes de la désillusion. Il ne faut pas trop

le croire sur parole quand il se donne pour un Héraclite converti en Démocrite et qu'il ajoute : « Mon désespoir se fait souriant » ; mais on constate pourtant dans le ton général de sa correspondance un apaisement relatif, un pas fait vers la résignation : « Patience tant que je » suis ici », écrit-il à Brighenti le 2 novembre 1821, « et j'y serai jusqu'à ce que le diable » apprenne la doctrine chrétienne pour se donner » l'envie de faire des œuvres de miséricorde : » alors peut-être me tirera-t-il de cette prison. »

L'œuvre de miséricorde s'accomplit enfin, et sans l'intervention du diable. Le comte Monaldo comprit qu'il devait songer à l'avenir de son fils aîné. Recanati n'était pas un lieu où Giacomo pût tirer parti de ses brillantes facultés : c'était dans la capitale, à Rome, que se distribuaient les emplois et les faveurs. Le jeune homme y rencontrerait des protecteurs, les uns admirateurs de sa renommée naissante, les autres amis ou parents de la famille. Enfin, pour tout dire, le comte espérait qu'à Rome, son fils, subissant l'entraînement de l'exemple ou cédant aux suggestions de l'intérêt, entrerait dans la carrière ecclésiastique et renoncerait ainsi au monde où il n'y avait pas de place pour lui. Bref, la

prison s'ouvrit, et, un jour du mois de novembre 1822, Leopardi, plus heureux qu'il ne voulût l'avouer, s'élança sur la route de Rome.

Les années qu'il venait de passer sous le toit paternel, ces années dont il avait porté si impatiemment le poids et qu'il devait sitôt regretter, n'avaient point été des années stériles. La gloire, pour laquelle il avait une passion si vive et qu'il espérait atteindre en entassant de gigantesques travaux, il l'avait rencontrée, sans s'en douter, peut-être, dans ces inspirations soudaines où il laissait parler, lui aussi, la rage de la patrie. Il l'avait trouvée encore dans ces moments d'orageuse tristesse où, arraché à ses études par la souffrance, retenu loin des réunions et des divertissements de son âge par sa misanthropie défiante, il s'enivrait de mélancolie et de rêve. Souvent alors, le flot contenu de ses émotions débordait et s'épanchait en strophes harmonieuses qui semblent écrites avec des larmes. Ses odes patriotiques ont le vol plus élevé et prennent rang parmi les plus belles œuvres lyriques de l'Italie, mais on peut encore les comparer à d'autres; tandis que, pour ses *Elégies*, il n'a ni modèles ni rivaux. Personne n'a été assez malheureux pour chanter, comme lui, ses

douleurs sans en émousser l'aiguillon et sans laisser faiblir l'accent de la plainte.

Le XIX[e] siècle, qui a tant vu couler de larmes poétiques, ne se laisse plus guère toucher par le lyrisme désolé. Blasé par le spectacle de tant de douleurs complaisamment étalées, peu s'en faut qu'il ne rie aujourd'hui de ce qu'on appelait sa maladie à lui, « la maladie du siècle ». Il a renvoyé dos à dos les graves docteurs qui dissertaient sur les causes multiples du mal et dénombraient tous les poisons dont il était infecté. Aussi bien, après avoir accepté toutes les explications, il commençait à ne plus comprendre comment les principes de 89, qui ont fait circuler dans tout le corps social la vie consciente jusque-là concentrée dans la tête, avaient pu déflorer le monde et enlever du prix à l'existence; comment l'affaiblissement des croyances traditionnelles, qui, en imprimant à l'intelligence un surcroît d'activité, lui donne les joies de l'initiative et des voyages aventureux dans le monde des idées, avait rempli de tant d'amertume une génération d'ailleurs plus croyante que les joyeux épicuriens du XVIII[e] siècle : il ne sentait pas, aussi vivement qu'on voulait le lui faire croire, ce vague pressentiment de décadence,

ce vif sentiment de l'instabilité des choses humaines, ce regret du passé et cette appréhension de l'inconnu, enfin toutes ces souffrances séniles qui étaient, disait-on, la conséquence des rudes secousses imprimées aux vieilles sociétés par la Révolution. Vérification faite, il se trouva que la « maladie du siècle » était vieille comme le monde, et que, si les symptômes en étaient alors plus apparents, c'est que, en diminuant la pression exercée par la société sur l'individu, la liberté avait favorisé le développement de l'originalité personnelle, ou, comme on dit aujourd'hui, de l'individualisme. Dans l'antiquité, où le citoyen dépensait dans la vie collective la plus grande part de son activité, il n'y a pas de place pour la poésie exclusivement personnelle : on chante les dieux et la patrie : ceux-mêmes qui chantent l'amour et le vin ne disent que ce que tout le monde eût pu penser à leur place. Les natures mélancoliques, comme Hésiode, Simonide d'Amorgos, Lucrèce, ne laissent percer que par mégarde leurs désillusions intérieures : ils ne pensent pas plus à nous conter leurs déboires qu'à sortir en laissant leurs vêtements chez eux. L'Evangile détacha l'homme de ce « monde » auquel il s'était senti jusque-là

rivé par une attraction instinctive. Au-dessus des liaisons passagères et accidentelles qui constituent la vie sociale, la nouvelle doctrine fit planer la grande préoccupation du salut et l'attente d'un jugement où il n'y a plus de responsabilités collectives. Le chrétien, occupé de scruter le fond de sa conscience, s'efforce de détourner ses regards de la figure changeante des choses pour les concentrer sur les deux acteurs du drame final, son âme et Dieu. Il se replie sur lui-même pour y trouver la pensée de l'infini. Ce goût de la méditation solitaire, ce développement de la vie intérieure tend à effacer, aux yeux de l'individu, tout ce qui limite au dehors sa personnalité, et à lui enlever la notion de son importance relative. Il sent qu'il n'est rien devant l'infini, mais aussi que les choses extérieures sont de purs accidents semés sur la route où il chemine l'œil fixé vers le but. C'est là l'idée que Bunyan a merveilleusement traduite dans son *Voyage du pèlerin*. Mais, pour empêcher l'homme de s'absorber dans la contemplation de sa propre destinée, le christianisme fait dépendre le salut de la charité pratique et manifestée par les œuvres. Ce précepte rend à l'âme toute la force d'expansion

dont l'idée exclusive de la responsabilité personnelle pourrait la priver, et tient en échec le *moi* que Pascal, au XVII[e] siècle, déclare encore « haïssable ».

C'est au contraire ce *moi* qui s'étale, démesurément agrandi par une contemplation intense de sa propre vie, dans la sensualité mystique du jeune Werther, dans la science blasée de Faust, dans la mélancolie errante de René, dans l'orgueil rugissant de Manfred et le désespoir attendri de Rolla. Tous ces héros de la psychologie moderne sont tristes; ils maudissent et quittent volontiers l'existence, parce qu'en s'isolant dans la solitude de leur cœur, en réduisant l'humanité à n'être plus qu'un fond terne et vulgaire sur lequel se détache en pleine lumière leur figure pensive, ils ont perdu le secret du bonheur. Ne vivant que pour eux-mêmes, ils ont raison de trouver que la vie ainsi conçue est sans but et sans joies.

Si funeste qu'il pût être à certains points de vue, l'épanouissement de l'individualisme avait ouvert une source abondante d'inspiration et renouvelé l'art. La mode s'en empara; la poésie fut surtout l'art de « faire une perle d'une larme »; toutes les lyres se firent plaintives, et

les poëtes en chœur se mirent à demander à la Providence pourquoi elle laissait tant de passions inassouvies et de souffrances inconsolées. A ce concert de lamentations souvent plus fleuries que sincères se mêle une voix alors peu entendue, voix suave et vibrante d'émotion, dont l'accent, monotone comme une douleur sans trêve, éveille au fond du cœur une irrésistible sympathie. Cette voix, c'est celle de Leopardi pleurant sa jeunesse étiolée, ses espérances déçues, sa caducité précoce, écoutant de loin les rires joyeux des jeunes filles et ne pouvant ni espérer d'être aimé ni se passer d'amour.

Celui-là est réellement malheureux : sa tristesse n'est point l'abattement fiévreux d'un lendemain d'orgie, ni le dégoût qui suit toujours et accompagne souvent les joies vulgaires, ni le délire passager d'une âme éprise de l'impossible, encore moins une minauderie littéraire : c'est une douleur méditée, faite de souffrances physiques, d'aspirations découragées, de solitude et d'ennui, une douleur grave et pudique qui, loin de se plaire aux cris de détresse, se tait dans ses moments d'exaspération et ne veut point se donner tout entière en spectacle. Leopardi aurait pu dire, avec non moins de vérité que Gœthe,

que toutes ses œuvres, et en particulier ses *Elégies*, ne sont que les fragments d'une grande confession.

Cet accent de sincérité n'est pas le moindre charme des œuvres lyriques de Leopardi. Ceux-mêmes qui ne sauraient apprécier le mérite de la forme, la concision discrète et l'élégante simplicité d'un style qui rappelle les formes gracieuses de l'art grec, la pureté de la langue et la mélodie des syllabes, s'intéressent à des sentiments qui font partie intégrante de la vie du poète. Cependant, il faut le dire, précisément parce qu'elle ne réside pas dans l'imagination, la désespérance de Leopardi ne connaît point cette variété de tons, cette multiplicité de formes qui nous charment souvent dans des œuvres moins convaincues. Sa poésie a le même défaut que sa philosophie. De même que celle-ci est immobilisée dans un argument, celle-là s'absorbe dans une plainte. Cette âme, à la fois timide et fière, s'est repliée sur elle-même et ne se détend plus. Nous ne la verrons point s'envoler parfois, sur un rayon d'espérance, dans une région plus sereine, chercher avec anxiété à travers la création une marque de la bonté divine, désavouer le lendemain le blasphème de

la veille, achever une protestation amère sur un rhythme plus doux : pour elle, les cieux sont vides, la terre est un champ moissonné par la mort, la nature une marâtre qu'il ne faut point songer à attendrir, puisqu'elle est inconsciente, aveugle et courbée elle-même sous le joug de la Nécessité. Espérer serait une illusion ; bénir la main qui nous frappe, une lâcheté !

« Ce qui est stoïque n'est pas dramatique », a dit Lessing. Leopardi tient un peu trop à constater qu'il n'attend plus rien de la vie, et que, si quelque chose en tempère pour lui l'amertume, c'est la certitude de la mort. Même après avoir lu les petits chefs-d'œuvre au milieu desquels nous allons nous arrêter un instant, je regrette toujours que Leopardi n'ait pas écouté quelquefois le bon génie qui lui parlait à cette heure solennelle où, aspirant à pleins poumons l'air tiède et parfumé d'une soirée de printemps, il sentit ses yeux s'emplir de larmes et se mit à demander grâce à la nature.

VIII

Elégies de Leopardi. — *Le premier Amour*. — *Le dernier chant de Sapho*. — *Consalvo*. — *Le Songe*. — *A Silvie*. — Poésie de la solitude. — *La Vie solitaire*. — *L'Infini*. — La Lune et les Poètes. — *Chant nocturne d'un Pasteur errant de l'Asie*. — *Au Printemps*. — *Hymne aux Patriarches*. — Leopardi révolté contre la Providence. — *Le Passereau solitaire*. — Originalité des Elégies. — Projets littéraires de Leopardi.

Nous avons eu déjà l'occasion de voir quel frémissement douloureux avait excité dans le cœur de Leopardi la première atteinte de l'amour. La longue cantilène qu'il avait écrite en tercets dantesques, dès l'année 1817, ne vit jamais le jour sous sa forme primitive, mais on en retrouve des fragments dans le recueil des *Canti*, entre autres la charmante élégie intitulée *Il primo Amore*. Le poète raconte comment son âme fut envahie par le rayonnement d'une douce image, comment le souffle de l'amour, pareil au zéphyr qui fait frissonner la chevelure des forêts, éveillait dans son cœur un essaim murmurant de

pensées confuses ; comment enfin, dissimulé derrière sa fenêtre, l'œil au guet, l'oreille tendue, il entendit s'éloigner avec fracas la voiture qui emportait sa bien-aimée. « Alors, dit-il, resté comme orphelin, je me renfonçai dans mon lit, et fermant les yeux, je pressai mon cœur avec la main et je soupirai. » Pour Leopardi, amour devait toujours signifier souffrance : il ne put ni ne voulut jamais se réfugier dans ces régions sereines et froides où l'imagination continue paisiblement le poëme commencé par le cœur et où les sceptiques chantent avec Gœthe le « bonheur de l'éloignement[1] ».

Ce candide et pur amour, devenu un souvenir sans espérance, occupa longtemps les rêves solitaires du poëte. Tantôt son âme délicate et sensible s'indignait d'être emprisonnée dans un corps chétif qu'elle était impuissante à embellir, et il écrivait le *Dernier Chant de Sapho*. Moins résignée que Delphine, Sapho s'indigne qu'en la créant aimante, la nature lui ait refusé les moyens de se faire aimer, et s'ouvre elle-même le chemin des enfers. Tantôt il regrettait d'être resté muet devant son idole, de n'avoir

[1] Gœthe, *Gedichte* (*Glück der Entfernung*).

pas su conquérir, avec une respectueuse audace, un doux sourire, une parole tendre et peut-être un baiser. Un baiser ! Il lui semblait qu'il eût volontiers payé de sa vie cette félicité suprême, qu'il fût mort joyeux s'il avait dû voir à son chevet, attendrie par la compassion, celle qu'il aimait et si, enhardi lui-même par la certitude d'une fin prochaine, il avait osé demander et obtenir cette récompense d'une affection dont la flamme généreuse allait s'éteindre dans le néant. C'est là l'idée de *Consalvo*. Miné à la fleur de l'âge par une langueur mortelle, abandonné de ses amis les plus chers, car les malheureux n'ont plus d'amis, Consalvo renaît pour un instant à la vie en voyant devant lui son Elvire. Sa langue se dénoue ; il avoue son triste amour et implore un baiser d'adieu, première et dernière faveur dont il emportera avec lui le secret. Elvire pose ses lèvres sur celles du mourant et Consalvo expire en murmurant un hymne de reconnaissance de triomphe et d'amour.

Le caprice de la destinée se plut à tromper les pressentiments du poète. Ce fut la jeune fille qui mourut avant son pâle adorateur. Sa mémoire n'en devint que plus chère à Leopardi. Il la chanta sous les noms de Silvie et de Nérine

dans des élégies pleines d'une grâce languissante et d'une pénétrante mélancolie. Tantôt il l'évoque en un songe fiévreux[1] qui n'a rien de commun avec les apparitions méthodiques et les admonestations édifiantes de Laure à Pétrarque, ou le charme infernal qui ramène l'ombre d'Astarté aux pieds de Manfred en proie au délire du remords[2]: tantôt, oubliant son scepticisme, il se plaît à croire qu'elle revit dans quelque autre région de l'univers ; tantôt il se reporte aux jours heureux où, à quelques pas de lui, la jeune fille travaillait en chantant.

« Silvie, te rappelles-tu encore ce temps de ta vie
» mortelle, quand la beauté resplendissait dans tes
» yeux riants et mobiles, et que, joyeuse et pensive à la
» fois, tu franchissais le seuil de la jeunesse? L'écho
» paisible des appartements et les rues d'alentour réson-
» naient de ton chant perpétuel, alors que, occupée des
» travaux de ton sexe, tu t'asseyais là, rêvant avec délices
» à ce bel avenir que tu avais dans l'esprit. C'était l'odo-
» rant mois de mai : et tu avais coutume de passer
» ainsi la journée. Pour moi, quittant parfois les études
» aimables et les papiers laborieusement entassés où je
» dépensais ma première jeunesse et la meilleure part
» de moi-même, du balcon de la maison paternelle je

[1] Leopardi, *Opere*, I, canto XV (*Il Sogno*).
[2] Byron, *Manfred*, Acte II, scène IV.

» prêtais l'oreille au son de ta voix et à la main agile » qui parcourait l'industrieuse trame. Je contemplais le » ciel serein, les chemins dorés et les jardins, et d'un » côté la mer lointaine, et de l'autre la montagne. Une » langue mortelle ne saurait dire ce que je sentais au » cœur. Quelles suaves pensées ! que d'espérances » chantant en chœur, ô ma Silvie ! sous quel aspect nous » apparaissait alors la vie humaine et le destin ! Quand » je me souviens de tant d'espoir, je me sens oppressé » par un sentiment amer et désolé, et je me reprends à » déplorer mon infortune. O nature, ô nature, pourquoi » ne tiens-tu pas plus tard ce que tu promets alors ? » pourquoi trompes-tu si cruellement tes enfants ?

» Pour toi, avant que l'hiver ne flétrît les gazons, » attaquée et vaincue par un mal secret, tu succombas, » ô tendre victime. Et tu ne vis pas la fleur de tes » années : tu n'entendis point, le cœur charmé par la » douceur de la louange, vanter tantôt tes cheveux noirs, » tantôt tes regards enamourés et timides ; et tes com- » pagnes, les jours de fête, ne vinrent point tenir avec » toi des propos d'amour.

» Moi aussi, je vis périr en un moment ma douce » espérance. A moi aussi les destins ont refusé la jeu- » nesse. Hélas ! comme tu as passé vite, chère com- » pagne de mon jeune âge, mon espoir tant pleuré ! » Voilà donc ce qu'est le monde ? ce que sont les » plaisirs, l'amour, les travaux, les projets dont nous » avons tant parlé ensemble ? Est-ce là le sort des » générations humaines ? Au moment où se montrait » la réalité, tu tombas, infortunée ; et de la main tu » montrais de loin la froide mort et une tombe nue. »

La solitude attire les âmes absorbées dans un monologue intérieur. Leopardi s'y réfugiait avec ses souvenirs, et le charme secret qu'il y trouvait l'a inspiré aussi heureusement que l'amour sans espoir. Au fond, c'est le même sentiment qui égare le poète dans les détours capricieux de ses promenades solitaires et dans les vagues aspirations de l'amour platonique. Il poursuit, ou plutôt il contemple flottant sur le néant des choses un idéal de beauté, un rêve de félicité dont il porte le type en lui-même et que son imagination enflammée projette au dehors, comme ces instruments d'optique d'où la lumière s'élance emportant avec elle et laissant sur tous les objets qu'elle frappe l'image agrandie des linéaments qu'elle a traversés. Cette contemplation, de laquelle les sens se désintéressent, est un charme qui se rompt au contact du monde extérieur et qu'il faut chercher dans le silence et l'isolement. Aussi, qu'il rêve d'amour, de gloire ou de néant, c'est dans la solitude que Leopardi va cacher ses mornes extases : cette solitude qu'il croit haïr et dont il se plaint sans cesse, il la cherche, il s'y enferme avec sa pensée dominante[1], il s'y

[1] Leopardi, *Opere*, I, canto XXVI. (*Il pensiero dominante*).

roule sur lui-même et se laisse aller à la dérive sans compter les heures qui l'emportent vers le but final de ses aspirations, l'anéantissement et l'oubli. Il y a telle strophe de la *Vie solitaire* qu'on croirait tombée des lèvres d'un bouddhiste de l'Inde :

« ...... Parfois je m'assieds dans un endroit solitaire,
» sur un tertre, au bord d'un lac couronné de plantes
» silencieuses. Là, quand midi arrive au haut du ciel,
» le soleil reflète dans les eaux sa tranquille image : ni
» herbe ni feuille ne s'agite au vent ; nulle ride sur
» l'onde ; on n'entend point de cigale bruire, ni d'oi-
» sillon battre de l'aile sous la ramée, ni de papillon
» rôder en bourdonnant ; on n'entend ni ne voit, au-
» près ni au loin, ni bruit ni mouvement. Le calme le
» plus profond règne sur ces bords, si bien que, assis
» et immobile, j'oublie en quelque sorte le monde et
» moi-même : il me semble déjà que mes membres
» gisent inertes, qu'il n'y a plus ni esprit ni sensibilité
» qui les meuve, et que leur repos séculaire se confond
» avec le silence de ces lieux. »

Cette langueur contemplative, cette méditation qui se perd dans le demi-rêve est ce qu'il appelle ailleurs le « naufrage dans l'infini ». Pascal s'écriait en plongeant le regard dans les profondeurs de l'univers : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Leopardi emporte

cette pensée dans le recoin ignoré où il lui semble toucher à la vie inconsciente et en fait le fragment sur l'*Infini*.

« Elle me fut toujours chère, cette colline déserte et
» cette haie qui cache au regard sur une si grande
» étendue les profondeurs de l'horizon. Mais, assis et
» en contemplation, je me figure par-delà des espaces
» illimités, des silences surhumains et un repos absolu,
» où peu s'en faut que le cœur ne s'épouvante : et
» comme j'entends le vent frémir dans ces broussailles,
» je me prends à comparer le silence infini à ce mur-
» mure; et je pense à l'éternité, aux âges passés, à
» celui qui vit présentememt et au bruit qu'il mène.
» Ainsi, ma pensée se noie dans cette immensité et le
» naufrage m'est doux dans cette mer. »

C'est encore sur cette colline que le ramènent ses promenades nocturnes et qu'il vient faire ses confidences à la lune, l'amante de tous les rêveurs. Il n'est guère de poète, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, qui n'ait payé son tribut d'admiration à notre satellite. Déjà, un aède homérique dédaigne de la déguiser en blonde Phœbé, ou en Artemis à l'arc d'argent; il invoque « la Lune douce, bienveillante [1] »; c'est à la « vénérable Lune » que la bergère délaissée

[1] Hymnes homériques, H. XXXII, *à la Lune*.

de Théocrite confie ses chagrins d'amour [1]. En France et au XVIIe siècle, — c'est-à-dire à une époque et dans un pays où les rêveries nocturnes n'étaient guère à la mode — Colletet constate, dans un langage précieux et emphatique, que les poètes étaient restés fidèles au culte de la lune « Cette flâme enchassée dans un cercle d'argent, cette image visible du soleil qui partage avecque luy l'empire du monde, ne semble-t-elle pas tressaillir de joye, lorsque parmi l'espaisseur et le silence des ténèbres, elle entend résonner les hymnes des poëtes qui luy donnent le titre de soleil de la nuict [2] ? » Les poètes contemporains ont largement usé de cette oreille complaisante : j'imagine même que la muse vaporeuse de l'Allemagne en eût abusé, si la mythologie et par suite la langue des Germains n'eût infligé à la lune le sexe masculin qui la réduit à n'être plus qu'un rôdeur de nuit, le satellite ou le valet de la terre [3]. La lune semble exercer sur l'imagination de l'homme la même attraction que sur les éléments. Tout ce qu'il y

[1] Théocrite, *Idylle* II.

[2] Colletet, *Discours à l'Académie Françoise* (1636).

[3] Gœthe, pour la chanter à l'aise, lui rend son nom latin (*An Luna*), tandis qu'il ne trouve rien à lui dire quand il lui laisse son nom allemand (*An den Mond*).

a de plus vague et de plus indéfini dans le cœur humain, les aspirations sans but, les tristesses sans objet, les questions sans réponse, les élans de cette sympathie obscure qui rattache l'homme à la création tout entière, tout cela monte comme une marée intelligente vers ce pâle visage qui semble recéler une pensée éternellement attentive et toujours prête à rompre son éternel silence. Les magiciens d'autrefois durent centupler le nombre de leurs dupes le jour où ils imaginèrent de faire descendre du ciel en terre cet oracle fixé par tant de regards.

C'est donc à la lune que s'adresse le *Chant nocturne d'un pasteur errant de l'Asie.* On devine ce que demande le vieux Tartare à « l'éternelle voyageuse. » Pour lui, la vie est un mal, et il ne sait pourquoi il l'a reçue :

« ..... Mais toi, solitaire, éternelle voyageuse, que je
» vois si pensive, tu pénètres peut-être le secret de cette
» vie terrestre, de nos souffrances et de nos soupirs, ce
» que veut dire cette mort qui étend sur le visage une
» pâleur suprême, qui nous fait disparaître de la terre
» et quitter toute société amie. Toi, tu comprends
» certainement le pourquoi des choses et tu vois l'utilité
» du matin, du soir, de la marche silencieuse, infinie
» du temps. Tu sais sans nul doute, toi, à quel doux

» objet de son amour sourit le printemps, à quoi sert la
» saison brûlante, et ce que veut l'hiver avec ses glaces.
» Tu sais, tu découvres mille choses qui sont cachées
» au pâtre naïf. Souvent, quand je te vois planer ainsi
» muette sur la plaine déserte dont le circuit lointain
» confine au ciel, ou me suivre pas à pas avec mon
» troupeau, et quand je regarde les étoiles flamboyer
» au ciel, je me dis en moi-même : Pourquoi tant de
» feux ? que fait l'air infini, et cette profondeur infinie
» du firmament ? que veut dire cette solitude immense ?
» et moi, que suis-je ? C'est ainsi que je raisonne en
» moi-même ; et à cette demeure immense et splendide,
» à l'innombrable famille qui la peuple, à cette activité,
» à ces mouvements de tous les corps célestes et ter-
» restres tournant sans cesse pour revenir au point d'où
» ils sont partis, je ne puis trouver aucun but, aucun
» résultat. Mais toi, vierge immortelle, tu connais certai-
» nement le fond des choses. Ce que je sais et ce que
» je sens, moi, c'est que des éternelles révolutions de
» l'univers et de mon être fragile un autre tirera peut-
» être quelque bien ou quelque contentement : pour moi
» la vie est un mal !....

La vie est un mal ! Voilà la conclusion à laquelle aboutissent fatalement toutes les lamentations de Leopardi. Parfois, comme dans l'ode *Au Printemps* et l'*Hymne aux Patriarches*, il regrette le temps où l'imagination antique prêtait une âme aux objets inanimés et peuplait

grottes et bocages de nymphes souriantes [1] : il retourne aux vieilles fables de l'âge d'or et semble croire que l'homme, en s'écartant des vues de la nature, s'est fait lui-même l'artisan de son malheur ; mais ce n'est là qu'une fiction poétique, une apologie de la divinité timidement murmurée par sa muse. En tout cas, l'âge d'or s'est envolé ; la terre n'est plus qu'un vaste atelier de douleur. Ordinairement le poète ne dit pas, comme tout-à-l'heure : « pour moi la vie est un mal » : il regarde les hommes comme des compagnons d'infortune, et c'est de leurs maux aussi bien que des siens qu'il demande raison à cette puissance mystérieuse qui a mis en jeu le mécanisme de l'univers, à cette puissance qu'il appelle le Destin, la Nature, et qu'il n'ose pas appeler Dieu.

Certes, ce n'est pas nous qui lui ferons un crime de mettre de la timidité dans le blasphème et de viser trop bas quand il lance ses accusations contre le ciel, mais on sent qu'il y a

[1] Cf. Schiller, *Les dieux de la Grèce*, et les beaux vers d'Alfred de Musset :

> Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de dieux ?
> ....(*Rolla*).

de la résignation jusque dans sa révolte. Il a conscience de son impuissance et les héros dans lesquels il se personnifie, Brutus ou Sapho, ne trouvent pas de protestation plus éloquente que le suicide. Ils n'oseraient point, comme le Prométhée de Gœthe, braver Jupiter en se proclamant heureux malgré lui. « Moi t'honorer ? » dit le Titan « pourquoi ? As-tu jamais adouci mes » souffrances dans l'affliction ? As-tu jamais » séché mes larmes dans l'angoisse ? Qui m'a » forgé un cœur d'homme ? n'est-ce pas le Temps » tout-puissant et le Destin éternel, mes maîtres » et les tiens ? Croyais-tu par hasard que j'allais » haïr la vie et fuir au désert parce que toutes » les fleurs de mes rêves n'ont pas porté de » fruit ? Non, je reste ici : je pétris des hom- » mes à mon image, une race qui me ressemble, » capable de souffrir, de pleurer, de jouir, de » goûter le plaisir et de te mépriser, comme » moi [1] ! »

Leopardi n'a point de ces élans superbes qui vont chercher le sublime par-delà les limites qu'une sage raison s'interdit de dépasser. Ni la nature, ni l'éducation ne l'avaient fait pour les

[1] Gœthe, *Gedichte* (*Prometheus*).

extrêmes. Jeune, il avait conservé trop de foi, homme fait, il avait recouvré trop de calme et trop bien pesé ses forces pour essayer de lutter corps à corps avec le nom redoutable du Dieu vivant et personnel qu'il avait jadis adoré avec tant de ferveur. Tendue à ce diapason, sa lyre se fût brisée. Il s'est bien jugé lui-même, et mieux peut-être qu'il ne le pensait, en se comparant au *Passereau solitaire* qui, perché au faîte d'une vieille tour, regarde la parure printanière des champs et l'épanouissement de la vie universelle sans se mêler aux ébats des autres créatures, et gazouille une sorte de monologue plaintif dont les dernières notes s'éteignent avec le jour. Cette voix n'est pas assez puissante pour imposer l'attention à l'indifférent qui passe ; celui qui l'écoute d'une oreille distraite croit l'avoir déjà entendue cent fois ; il faut s'approcher et écouter à loisir pour en apprécier la grâce native et la modeste originalité.

Je ne commettrai pas la faute, j'allais dire le crime, de soumettre les poésies lyriques de Leopardi à une froide et méthodique analyse dans le seul but d'y chercher des réminiscences, des points de comparaison, et de disperser dans de nombreux parallèles les membres du poète.

L'esprit le plus original est rempli d'idées qui appartiennent à tout le monde et qui, déjà exprimées sous mille formes, ne s'immobilisent dans aucune. Les idées qui constituent le thème poétique de Leopardi, la fuite du temps, le rapide déclin de la vie humaine, le néant de nos joies et de nos espérances, l'accord ou le contraste des passions de l'être pensant avec le symbolisme changeant de la nature inanimée, sont de ce nombre et l'on ne saurait y toucher sans évoquer une foule de réminiscences. Est-ce à dire que Leopardi soit allé les prendre dans tel ou tel recoin de sa mémoire, que tel passage procède de Lucrèce, d'Horace ou d'Ovide, tel autre de Byron ou de Chateaubriand? Dans les détails même, où l'on peut d'ordinaire surprendre avec plus d'évidence le labeur de l'imitation, les poésies de Leopardi peuvent supporter l'examen du critique le plus décidé à faire preuve de sagacité et d'érudition. Tout au plus trouverait-il que, en comparant sa *pensée dominante* à une tour isolée dans une plaine déserte, le poète rappelle René rencontrant une colonne debout dans le désert « comme une grande pensée dans une âme que les ans et le malheur ont dévastée » ou que, dans *Le soir du jour*

de fête, il envoie aux grandeurs disparues un adieu qui rappelle les *neiges d'antan* de Villon. Nulle part on ne sent autre chose que l'inspiration du moment, l'émotion vraie et palpitante qui se fait jour sans se perdre dans ces métaphores classiques si chères aux rimeurs italiens et dont le sobre Parini lui-même ne sut pas assez se garantir. Aussi Leopardi a-t-il pu dire, sans crainte d'être démenti, que ses poésies « ne ressemblent à aucune poésie lyrique » italienne ».

Après avoir brillamment exercé son heureuse mémoire dans les travaux d'érudition qui avaient occupé son adolescence, il avait appris à penser par lui-même et à ne dépendre, ni pour la forme ni pour le fond, d'aucune école littéraire. Poète à libres allures et déjà à demi philosophe, il regardait alors l'érudition, qui suffit à tant d'autres, comme le noviciat de l'homme de lettres, comme une préparation qui, subie à propos, assouplit l'intelligence et trop longtemps continuée, la paralyse. Il avait la prétention d'être estimé moins pour avoir déchiffré des textes que pour s'être rendu capable de créer et de produire à son tour. Il s'était roulé dans la poussière des bibliothèques comme l'athlète

antique dans le sable de l'arène, et se relevait prêt à déployer sa force, à lutter et à vaincre. Doter l'Italie d'une littérature nouvelle qui aborderait avec autorité et traiterait avec talent les genres les moins cultivés jusque-là dans la péninsule, la philosophie, le drame et la satire; attaquer, comme il l'écrivait un jour à Giordani (6 août 1821), la torpeur des Italiens par la raison, les passions et le rire; être à la fois le Platon, le Shakspeare et le Lucien de son siècle; tels étaient les projets que caressait ce rêveur de vingt-quatre ans dans les rares moments où le spectre de la mort s'écartait de son soleil.

Rome, où il croyait trouver des Mécène prêts à le seconder, lui réservait plus d'un désappointement. Là, le mouvement intellectuel, garanti contre toute attraction périlleuse par les défiances du gouvernement et le caractère ecclésiastique de la classe lettrée, s'était porté tout entier vers l'archéologie. Une légion d'antiquaires, auxquels la protection éclairée du cardinal Consalvi savait ménager d'utiles loisirs, travaillaient à exhumer, à déchiffrer, à compléter les vestiges de l'antiquité. Des savants étrangers étaient venus prendre part à leurs travaux et ce n'étaient pas les moins ardents à la tâche.

Ce goût, qui a tant profité à la science historique, était devenu, comme il arrive toujours, un peu exclusif, et maint archéologue eût donné cent idées neuves pour le moindre fragment d'inscription. Leopardi s'aperçut avec dépit que ni ses vers ni sa philosophie n'étaient de mise en pareil lieu, et qu'il lui faudrait se résigner à n'être estimé qu'en raison de ce qu'il regardait comme le moindre de ses mérites. Encore risquait-il, avec son érudition purement philologique, de passer pour un médiocre antiquaire.

IX.

Impressions de voyage des gens mal portants. — Leopardi à Rome. — Visites et démarches. — Prélats et archéologues. — Leopardi et les savants allemands. — Déceptions et découragement de Leopardi.

En quittant Recanati, Leopardi se flatta sans doute un instant d'y avoir laissé une bonne partie de ses misères et de ses chagrins. Mais le pli était pris et les distractions extérieures étaient impuissantes à le guérir de cette habitude de s'observer et de se tourmenter lui-même. Le plus triste effet des infirmités physiques, celui qui ne manque guère de se produire lorsqu'elles sont prématurées et incurables, est de rapetisser le caractère en exagérant la sollicitude avec laquelle l'être vivant veille à sa propre conservation. Cette préoccupation constante du valétudinaire, outre qu'elle ajoute à ses maux réels

bon nombre de maux forgés par son imagination, tient son âme fermée à une foule de jouissances qu'un esprit plus libre trouverait partout sur son chemin. Il devient forcément prosaïque : il préfère un bon lit au campement le plus pittoresque et une bonne voiture aux fatigues d'une excursion aventureuse.

On chercherait vainement dans les lettres de Leopardi ce qu'on appelle des impressions de voyage. Il n'a pas un mot pour décrire les gorges riantes de l'Apennin, la magnifique cascade du Velino, à Terni, ou l'émotion qui saisit le voyageur le moins impressionnable lorsqu'en débouchant dans la campagne romaine il promène son regard sur les molles ondulations de cette mer pétrifiée dans laquelle plonge à demi, comme un astre à son couchant, le dôme de Saint-Pierre. Leopardi se rappelle simplement qu'il a beaucoup souffert durant le trajet, qu'à Spolète il a dû mettre à la raison quelques mauvais plaisants, et qu'avec ses yeux de myope il a pourtant vu distinctement la coupole à cinq milles de distance.

Arrivé à Rome, le pauvret se sent perdu dans cette immensité. Un habitant de Paris ou de Londres ne trouve pas que la ville éternelle

soit en même temps une ville immense ; mais un habitant de Recanati, subitement transplanté dans une capitale, écrasé de commissions à remplir et de visites à rendre, souffreteux et obligé d'aller à pied par économie, pouvait bien trouver les distances un peu longues pour ses jambes débiles. « La construction de Rome » aurait un grand mérite », écrit-il à sa sœur Pauline, « si les hommes d'ici étaient hauts de » cinq brasses et larges de deux. Toute la popu- » lation de Rome ne suffit pas à remplir la » place Saint-Pierre.... Toute la grandeur de » Rome ne sert qu'à multiplier les distances et » le nombre des marches qu'il faut monter pour » trouver n'importe qui. Ces bâtiments immenses » et ces rues par conséquent interminables sont » autant d'espaces jetés entre les hommes, au » lieu d'être des espaces qui contiennent des » hommes. Je ne vois pas ce qu'il y a de beau à » poser les pièces d'un jeu d'échecs d'une gran- » deur ordinaire sur un échiquier aussi long et » aussi large que cette place de la Madonna. Je » ne veux pas dire que Rome me paraisse » déserte ; mais je dis que si les hommes » avaient besoin d'être aussi au large qu'on l'est » dans ces palais, ces rues, ces places, ces égli-

» ses, le globe ne suffirait pas à contenir le » genre humain [1]. »

Ce sont là de bien petites réflexions pour un si grand esprit : et si nous le croyions sur parole, il nous mettrait en garde contre l'imagination de son biographe Ranieri qui nous le montre « contemplant avidement dans des monuments immortels cette antiquité surhumaine qu'il avait si longtemps contemplée dans des livres immortels. » Mais Leopardi ne trouvait pas Rome aussi déplaisante qu'il le dit. Sans doute, la ville des papes n'exerçait pas sur lui l'espèce de fascination dont elle enivre les âmes ferventes qui se dilatent et s'épanouissent à l'idée d'être au centre du monde chrétien ; elle n'avait pas non plus pour lui Italien ce charme indéfinissable qu'a pour le touriste venu de loin le contact d'un monde nouveau ; mais, au-dessous et à côté de cette Rome moderne, il y en a une autre qu'il était bien digne de comprendre et d'aimer. C'est là, au milieu des ruines silencieuses toutes peuplées de souvenirs, ou dans les musées qui abritent les plus précieux de leurs débris, qu'on aime à se le figurer

1 *Epistolario*, I, p. 258 (3 déc. 1822).

absorbé par la méditation et goûtant les douces émotions de l'artiste et du savant. Seulement, ces joies, il les gardait pour lui seul ; car, non-seulement elles ne l'empêchaient point de sentir vivement de temps à autre l'éloignement des siens et cédaient le pas à la mélancolie lorsqu'il prenait la plume pour écrire à Recanati, mais il s'était fait un devoir fraternel de ne pas exalter chez Carlo, par de séduisantes peintures, le désir de sortir, lui aussi, de la maison paternelle.

C'est pour encourager son frère à la résignation bien plus que pour se plaindre, que Leopardi se déclare sans cesse plus désillusionné et plus triste que jamais. Il accumule les raisonnements pour démontrer à Carlo que les grandes villes sont de tous les séjours les plus ennuyeux, que l'on s'y trouve perdu dans une foule indifférente, et qu'à moins d'être un prince ou un Crésus, on y est compté pour rien ; qu'à Rome en particulier, les hommes sont stupides à faire pitié et les femmes d'une froideur béate qui a comme un parfum de sottise. Le théâtre est détestable ; on y gèle parce que chacun rend justice aux pièces et aux acteurs en restant chez soi : ou si, par hasard, on tombe sur un bon opéra avec un ballet passable, les Romains, qui

aiment le gigantesque en tout, trouvent moyen de faire durer le spectacle six heures.

Tout en faisant la part de l'intention satirique, du sophisme prémédité et de l'exagération voulue, on peut noter çà et là dans la correspondance de Leopardi quelques traits de mœurs assez lestement esquissés. Ces petits morceaux, écrits au courant de la plume, mais d'une plume assez caustique, animent de temps à autre le ton un peu terne de ces lettres qui ne s'attendaient pas aux périlleux honneurs de la publication : « Sérieusement parlant, écrit-il à sa sœur
» Pauline, tenez pour certain que le plus stupide
» Recanatais a une plus forte dose de bon sens
» que le plus sage et le plus grave Romain.
» Soyez assurée que la frivolité de ces imbéciles
» passe les limites du vraisemblable. Si je vou-
» lais vous raconter tous les propos ridicules qui
» leur servent de sujets de conversation et qui
» sont leurs propos favoris, un in-folio ne me
» suffirait pas. Ce matin (pour n'en citer qu'un
» exemple) j'ai entendu discourir gravement et
» longuement sur la belle voix d'un prélat qui
» chanta la messe avant-hier, et sur la dignité
» de son maintien durant l'office. On lui deman-
» dait comment il avait fait pour acquérir ces

» talents supérieurs; si, au commencement de la » messe, il ne s'était pas senti quelque peu » embarrassé; et autres choses semblables. Le » prélat répondait qu'il s'était formé en assis- » tant longtemps aux offices dans les chapelles; » que cet exercice lui avait été infiniment utile; » que c'est là une école nécessaire aux gens » d'Eglise; qu'il ne s'était pas embarrassé le » moins du monde; et mille choses des plus » spirituelles. J'ai su depuis que plusieurs cardi- » naux et autres grands personnages l'avaient » félicité de l'heureux succès de cette messe » chantée. Comptez qu'à Rome tous les sujets de » conversation sont dans ce goût, et je n'exa- » gère rien[1]. »

Cependant, comme il n'était pas venu à Rome pour étudier la société en psychologue, mais bien pour tâcher d'y faire son chemin, il lui fallut se mettre en quête de recommandations et se rompre au métier de solliciteur. Ses travaux philologiques l'avaient déjà fait connaître de l'abbé Cancellieri et d'Angelo Mai; le premier l'étourdit de fades compliments, le second l'accueillit avec beaucoup d'urbanité et lui fit présent d'un exemplaire de la *République* de

[1] *Epistolario* I p. 258 (3 déc. 1822).

Cicéron, mais ni l'un ni l'autre n'étaient hommes à s'occuper sérieusement de lui. Dans les antichambres et dans les bibliothèques s'agitait une foule de numismates et d'épigraphistes que Leopardi rencontrait partout sur son chemin et dont il trace un portrait peu flatté. « Quant aux » lettrés, écrit-il à son père, j'en connais vrai- » ment fort peu, et ce peu m'a fait perdre l'envie » d'en connaître d'autres. Tous prétendent ar- » river à l'immortalité en carrosse, comme les » mauvais chrétiens en paradis. Selon eux, le » comble de la sagesse humaine, ou plutôt la » seule et véritable science de l'homme, est celle » des antiquités. Je n'ai pas encore pu rencon- » trer un lettré romain qui sous le nom de litté- » rature entende autre chose que l'archéologie. » Philosophie, morale, politique, science du » cœur humain, éloquence, poésie, philologie, » tout cela est dépaysé à Rome, et passe pour » un jeu d'enfants, en comparaison de l'art de » trouver si tel morceau de cuivre ou de pierre » appartient à M. Antoine ou à M. Agrippa. » Le beau de tout ceci est qu'on ne trouve pas » un Romain qui possède réellement le latin et » le grec, et sans la connaissance parfaite de » ces langues, vous voyez ce que peut être

» l'étude de l'antiquité. Toute la journée ils » babillent et discutent, ils se raillent les uns » les autres dans les journaux, ils montent des » cabales et des coteries : et c'est ainsi que » vit et que progresse la littérature romaine. » Pour moi, certains d'entre eux me connais- » saient avant mon arrivée, les autres non. » Ceux-là me traitent fort bien, ceux-ci assez » froidement, comme il arrive à un homme » nouveau, surtout à un homme qui ne s'est » jamais soucié de se faire connaître dans cette » ville et qui ne sait pas parler de leur science » favorite ou qui s'ennuie d'en parler [1]. »

Quand il écrit à son frère, il se gêne moins encore : « De la littérature je ne sais que vous » dire. Des horreurs et encore des horreurs. » Les noms les plus saints profanés, les plus » insignes sottises portées aux nues, les meil- » leurs esprits de ce siècle foulés aux pieds » comme inférieurs au moindre lettré de Rome ; » la philosophie méprisée comme un enfantil- » lage ; le génie, l'imagination et le sentiment, » inconnus même de nom et étrangers aux poètes » et poétesses de profession : l'archéologie mise » par tout le monde au pinacle de la science

[1] *Epistolario*, I, p. 265 (9 déc. 1822).

» humaine et considérée partout et toujours
» comme l'unique étude digne de l'homme. Je
» n'exagère pas : au contraire, il est impossible
» que j'en dise assez. Littérateur et antiquaire,
» à Rome, c'est tout un. Si je ne suis pas anti-
» quaire, il est entendu que je ne suis pas un
» littérateur et que je ne sais rien [1]. »

Leopardi, qui s'exerça toute sa vie à la patience sans réussir à être un homme patient, se laisse aller un peu trop vite à un mouvement d'humeur. Après tout, il était à Rome depuis trois semaines tout au plus ; la plupart de ses travaux étaient inédits ; les savants ne connaissaient de lui que quelques articles insérés dans le *Spettatore* et trois odes qu'ils n'avaient peut-être pas lues, et il fallait toute son inexpérience de la vie pour s'étonner que le mérite ne fût pas porté du premier coup à sa véritable place. Mais il y a à son dépit une cause plus intime que l'on sent percer dans ses insinuations et que l'on comprend quand on connaît sa vie intime. Dans sa solitude de Recanati, il s'était fait, en politique et en religion, des idées qu'il devait cacher comme un crime ; il savait que ses poésies inédites et ses ébauches de dialogues philosophiques

[1] *Epistolario*, I, p. 268 (16 déc. 1822).

auraient suffi, une fois divulguées, pour lui fermer toute carrière officielle ; il n'osait se montrer tel qu'il était et s'indignait en secret d'en être réduit à transiger avec sa conscience. Il se sentait diminué à ses propres yeux de tout ce qu'il sacrifiait d'indépendance aux nécessités du moment, et il apprenait par son exemple qu'on ne refoule pas impunément dans un cœur bien né la noble passion de la sincérité.

Contraint et froissé dans ses rapports avec les fonctionnaires romains, il rencontra une vive sympathie dans le petit cercle de savants étrangers, allemands pour la plupart, qui étaient venus à Rome pour y étudier de plus près l'antiquité. C'était l'élite des travailleurs que les universités germaniques envoyaient à la conquête du vieux monde romain ; et il faut reconnaître en passant, — ne fût-ce que pour noter cet exemple comme bon à suivre [1], — qu'ils ont rendu avec usure à leur pays, en gloire scientifique et littéraire, le peu qu'ils lui ont coûté. Leopardi, ravi

[1] Ce vœu est aujourd'hui une réalité. A côté de l'*Institut de correspondance archéologique* fondé en 1829 par Gerhard et Bunsen et largement doté par l'Allemagne, grandit maintenant une *École française d'archéologie*, fondée par M. Jules Simon et dont la direction a été confiée au zèle intelligent de M. Albert Dumont.

de se voir recherché et apprécié par de tels hommes, crut n'avoir jamais vu jusque-là de gens d'esprit. « Hier, dit-il, je dînai chez le ministre
» de Hollande (F. G. Reinhold). La compagnie
» était choisie et composée entièrement d'étran-
» gers. Je puis dire que voilà la première fois
» que j'ai assisté à une conversation de bon ton,
» spirituelle et élégante, et pour ainsi dire com-
» parable à une conversation française. Du reste,
» on parla français presque tout le temps. En fait
» d'Italiens, il n'y avait que mes hôtes et moi,
» et un Romain qui n'ouvrit pas la bouche[1]. »

Ces étrangers si bienveillants pouvaient devenir d'excellents protecteurs, mais Leopardi ne savait trop lui-même à quoi il eût voulu employer leur recommandation. Il était venu à Rome pour tâcher de se créer une position indépendante qui suffît au présent et assurât l'avenir ; mais il n'avait point de plan arrêté et surtout point de préférences pour les places officielles. Ses premières démarches, assez mal appuyées par le faible crédit des Antici, ses oncles maternels, eurent bientôt lassé sa patience. A la fin de janvier 1823, il ne songeait plus qu'à s'expatrier, à l'exemple de nombre de ses compatriotes

[1] *Epistolario*, I, p. 274 (30 déc. 1822).

qui, avec de maigres talents, réussissaient parfois, disait-on, à faire fortune à l'étranger. La Russie elle-même ne l'effrayait pas, pourvu qu'il pût y gagner de quoi n'être pas tenté d'y retourner.

Ces velléités, si peu sérieuses qu'elles aient été, ne laissent pas que d'étonner ceux qui entendent autrement la dignité aristocratique. Je sais plus d'un comte qui ne se pardonnerait pas d'avoir songé à se faire précepteur ou secrétaire privé. Est-il besoin de rappeler qu'en plein XVIII[e] siècle, le siècle où la noblesse eut le moins de morgue, le marquis de Vauvenargues, dont la condition rappelle à certains égards celle de Leopardi, tremblait d'être pris pour un homme de lettres ? Mais en Italie, l'orgueil de caste est infiniment moins susceptible : on se dit que, si le prêtre ne se déshonore pas en vivant de l'autel, le savant, que le hasard de la naissance a doté d'un titre de comte tout en le laissant pauvre, peut bien sans déroger tirer parti de ses talents.

X.

Leopardi reprend ses travaux philologiques. — Ses relations avec Niebuhr. — Son refus d'embrasser l'état ecclésiastique lui ferme les carrières officielles. — Visite au tombeau du Tasse.

Pour se recommander à l'attention soit du gouvernement soit des étrangers, Leopardi se mit résolument au travail. Il songea un instant à traduire les œuvres de Platon pour le compte de l'éditeur De Romanis, mais il recula devant l'immensité d'une tâche qui lui prendrait cinq ou six années de sa vie et ne lui vaudrait qu'une rémunération dérisoire. En attendant mieux, il publia dans les *Ephémérides littéraires* un article critique sur trois discours de Philon d'Alexandrie que le P. Aucher venait de retrouver dans une ancienne traduction arménienne, et une dissertation philologique en fort bon latin sur la *République* de Cicéron exhumée

par Angelo Mai. Il mit aussi la dernière main à un travail qui datait déjà de trois ans. C'était une série de notes et d'observations philologiques sur la *Chronique d'Eusèbe* traduite d'après une version arménienne par A. Mai et Zohrab. Leopardi, en helléniste consommé, se sert des textes mis sous ses yeux pour corriger et parfois restituer le texte original grec dont Scaliger avait jadis recueilli les débris dans les ouvrages informes des chroniqueurs byzantins. Nous laissons à d'autres le soin de décider si ces 120 pages de gloses intitulées modestement *Annotations* tiennent plus qu'elles ne promettent, et nous dirons avec Sainte-Beuve : « Le jugement de Niebuhr nous dispense d'y insister davantage. »

Ce sont en effet ces articles qui attirèrent sur le jeune savant l'attention de Niebuhr, alors ministre de Prusse à Rome. Niebuhr, comme tous les hommes vraiment supérieurs, aimait à encourager les jeunes gens de bonne volonté. Il alla au devant de Leopardi avec un empressement qui fait honneur à son caractère.

Bunsen raconte quelque part [1] que Niebuhr courut sans façon au galetas où logeait Leopardi

[1] *Lebensnachrichten über B. G. Niebuhr*, III, p. 313.

et se présenta ainsi lui-même à son collègue en philologie interdit de voir chez lui un ambassadeur. C'était le temps où l'Allemagne avait encore de la bonhomie, et l'anecdote n'est pas en elle-même invraisemblable; cependant il est évident que Bunsen, écrivant de souvenir ce qu'il avait entendu raconter à Niebuhr, cède, sans le savoir, au plaisir de peindre une petite scène patriarcale.

Cette même scène de la première entrevue tourne au comique quand elle est racontée par P. Capei [1], bien que le narrateur, en la transportant chez Niebuhr, s'éloigne moins de la vérité. « Avant de connaître personnellement » notre compatriote, dit-il, Niebuhr s'était pris » d'une grande admiration pour lui, en songeant » qu'il avait pu si jeune produire des essais rem- » plis d'une véritable érudition grecque et ro- » maine; aussi manifesta-t-il un beau jour le » désir de le voir et de l'accueillir chez lui. » Leopardi s'étant rendu à l'invitation, jeune » comme il l'était et de mœurs solitaires, se » troubla un peu en présence d'un si grand » homme, dont la dignité extérieure était re-

[1] Dans un article nécrologique sur Niebuhr, de l'année 1831 (*Antologia*, XLI, p. 156).

» haussée encore par le titre de ministre du roi
» de Prusse. En s'apercevant de l'effet qu'il
» produisait, Niebuhr lui-même perdit tout-à-
» fait contenance ; il eut comme honte de sa
» propre grandeur, si bien que tous deux restè-
» rent quelque temps à se regarder l'un l'autre
» en rougissant et proférant à peine de temps
» à autre quelques paroles entrecoupées. »

Laissons de côté ces niaiseries solennelles qu'il est bon de noter au passage pour montrer comment une rhétorique de mauvais aloi travestit les faits les plus simples, et cherchons la vérité toute nue dans la correspondance de Leopardi :

» Je t'envoie, écrit Leopardi à son frère Carlo,
» un des articles que j'ai publiés ici. Tu trou-
» veras que c'est une niaiserie : pourtant sache
» que c'est celui-là qui a inspiré au ministre
» de Prusse le désir de faire connaissance avec
» moi. Il m'a fait dire mille choses obligeantes
» par différentes personnes : je suis allé chez lui :
» il m'a dit que c'est là la vraie manière de
» traiter la philologie, que je suis dans la
» bonne voie, qu'il me prie chaudement de ne
» pas en sortir, que je ne dois point m'effrayer
» si l'Italie ne m'applaudit point, parce que tous

» les Italiens sont dévoyés ; que les applaudis-
» sements des étrangers ne me manqueraient
» point. Il a pris engagement de faire imprimer
» en Allemagne ce que j'ai découvert ou pourrais
» découvrir dans les bibliothèques de Rome :
» en somme, il m'a témoigné tant d'intérêt,
» que, sachant que j'étais obligé de partir sous
» peu, il m'a demandé si j'accepterais volontiers
» quelque emploi. En dernier lieu, il a été con-
» venu entre nous que je lui porterai une re-
» quête pour le secrétaire d'Etat, qu'il la lui
» présentera et la lui recommandera tout parti-
» culièrement. Il espère réussir, parce qu'il est
» fort bien avec le cardinal, qu'il a réussi
» d'autres fois, et qu'étant sur le point de partir
» (ce qu'il fera après Pâques), il se flatte qu'on
» ne lui refusera pas une faveur de la plus
» haute importance, sans laquelle il ne partirait
» pas content. Voyez si on peut dire davantage
» et si c'est là une occasion à laisser échapper.
» Cependant, le temps presse, il faudrait de-
» mander une place qu'on pût accorder de
» suite, car, si nous demandons un emploi pour
» la première vacance, de manière que la de-
» mande reste sur le bureau du secrétaire
» d'Etat, une fois le ministre parti et la chose

» refroidie, cette affaire aura le sort de bien
» d'autres...[1]. »

Niebuhr n'exagérait rien en parlant de son crédit et de sa bonne volonté ; il s'employa de son mieux auprès du cardinal Consalvi en faveur de son protégé, mais tout son zèle échoua contre une difficulté que Leopardi ne voulut point lever au prix de sa liberté. Conformément aux traditions du gouvernement pontifical, Consalvi demanda que le jeune homme entrât dans les ordres, ou tout au moins portât l'habit ecclésiastique. Toutes les fonctions de quelque importance étaient réservées aux gens d'Eglise, et pour rester fidèle à ce pitoyable système qui a hâté sa ruine, la cour romaine faisait éclore des vocations intéressées ou sauvait les apparences en jetant la *mantelletta* sur les épaules de gens parfaitement décidés à rester au seuil du temple. Elle créait ainsi une caste privilégiée qu'une ligne de démarcation trop sensible séparait du reste de la société, et qui, dans les moments de crise, était toujours obligée de chercher un appui au dehors parce qu'elle n'avait pas de racines au dedans.

Placé entre l'habit violet et la liberté, Leo-

[1] *Epistolario*, I, p. 296 (12 mars 1823).

pardi n'hésita que juste le temps qu'il faut à un homme sérieux pour prendre un parti en connaissance de cause. Ce n'est pas que les chances d'avancement ne fussent considérables, car le cardinal Consalvi aimait à mettre en relief les nobles qui s'étaient engagés dans la carrière ecclésiastique ; mais, tout bien considéré, Leopardi agit en homme sincère et refusa d'être prélat : « Je jetai un coup-d'œil autour de moi, » écrit-il à Carlo, et je résolus de ne plus en » entendre parler. Il y a à cela beaucoup de rai- » sons que je pourrais te dire : je crois que tu » jugerais comme moi : dans le cas contraire, » sois sûr que si j'ai pris cette résolution, ce » n'est pas par irrésolution ou manque de cou- » rage, mais parce que depuis longtemps et » avant de venir ici, et bien plus encore depuis » que j'y suis, j'ai reconnu que ma vie doit être » aussi indépendante que possible, et que je ne » puis avoir d'autre bonheur que celui d'agir à » ma guise. Ma nature le veut ainsi, et je m'en » suis convaincu par tant d'expériences que je » n'en puis plus douter [1]. »

Cependant, comme il se devait à lui-même,

[1] *Epistolario*, I, p. 303 (22 mars 1823).

comme il devait aussi à sa famille et à son protecteur de tenter une nouvelle expérience, il demanda un emploi séculier, celui de chancelier du cens. Il lui fallut faire de nouvelles démarches. Sur ces entrefaites, Niebuhr partit, l'affaire s'oublia, et Leopardi qui, en somme, se sentait peu de goût pour le métier de fonctionnaire, put se réjouir, comme Béranger, de n'être rien en constatant qu'il aurait pu être quelque chose.

Puisque nous n'aurons plus l'occasion de rencontrer dans le cours de cette étude la sympathique figure de Niebuhr, recueillons tout de suite le témoignage d'estime et d'affection que l'illustre savant inséra l'année suivante à l'adresse de son jeune « collègue en philologie », dans la préface de sa seconde édition des poésies de Mérobaude (1824). « Je n'aurais pas songé, dit-il, à rééditer » cet ouvrage, si des amis ne m'avaient fourni » des conjectures et si je n'avais trouvé la solu» tion des difficultés qui m'avaient mis à la » torture. Parmi les plus érudits de ceux dont » je fais connaître les découvertes, je citerai le » comte Jacques Leopardi, de Recanati dans le » Picenum, que je présente à mes compatriotes » comme étant dès à présent l'ornement de » l'Italie, et dont la réputation est destinée,

» j'en suis garant, à grandir de jour en jour.
» Pour moi, qui ai pu apprécier le charmant
» caractère et le rare savoir de ce jeune philo-
» logue, je me réjouirai de tout ce qui pourra
» lui arriver d'honneurs et de succès. »

Un biographe est volontiers soupçonné de complaisance ; qu'il nous soit permis de constater ici par la plume de Niebuhr qu'en cultivant une seule de ses aptitudes, celle dont il faisait lui-même le moins de cas, Leopardi eût pu fournir une brillante carrière.

Après l'excitation passagère qu'avaient produite chez lui quelques mois de vie affairée, Leopardi était retourné, plus triste que jamais, à ses études solitaires. Son séjour à Rome ne pouvait plus se prolonger longtemps. Il passait ses journées à la Bibliothèque Barberine où il était chargé de dresser le catalogue des manuscrits grecs, travail pénible qu'il avait accepté dans l'espérance de mettre la main sur quelque perle inédite. Il s'oubliait pendant de longues heures dans ces catacombes de la littérature, secouant la poussière des vieux parchemins et surveillé d'un œil jaloux par le bibliothécaire (le successeur de Manzi), qui s'inquiétait de voir le nouveau venu chasser sur ses terres et

profitait de toutes les fêtes du calendrier pour lui fermer la porte.

Le temps qu'il ne consacrait pas à l'étude, Leopardi l'employait à écrire de longues épîtres à son frère Carlo et à sa sœur Pauline, cherchant à consoler leurs ennuis et ne pouvant échapper lui-même à l'étreinte de la mélancolie. Il sentait plus vivement que jamais le vide où se débat le cœur privé du seul sentiment qui puisse le remplir : « Je vis ici dans une grande » indifférence, dit-il, je ne vois point de fem» mes, et sans elles nulle occupation, nulle » circonstance de notre vie ne saurait nous » attacher ou nous plaire... Il est certain, écrit» il ailleurs, que parler à une belle fille vaut » dix fois mieux que de tourner, comme je fais, » autour de l'Apollon du Belvédère ou de la » Vénus du Capitole. »

Il se résignait à n'être qu'une intelligence mal servie par ses organes et se cherchait des plaisirs à sa taille. « Vendredi, 15 février 1823, » j'allai visiter le tombeau du Tasse et j'y pleu» rai. Voilà le premier et l'unique plaisir que » j'ai éprouvé à Rome. Le chemin qui y mène » est long et l'on ne va là que pour voir ce tom» beau ; mais ne viendrait-on pas même de

» l'Amérique pour goûter le plaisir des larmes[1]
» l'espace de deux minutes? Beaucoup de gens
» éprouvent un sentiment d'indignation en
» voyant la cendre du Tasse sans autre abri ni
» indication qu'une pierre longue et large d'un
» pied et demi, placée dans un recoin d'une
» petite église. Pour moi, je ne voudrais pas
» du tout trouver cette cendre sous un mauso-
» lée. Tu comprends le monde de sentiments
» qu'éveille le contraste entre la grandeur du
» Tasse et l'humilité de sa sépulture. Mais tu
» n'as pas idée d'un autre contraste, de celui
» qu'éprouve un œil habitué à la magnificence
» et à l'immensité des monuments de Rome,
» lorsqu'il les compare à la petitesse et à la
» nudité de ce tombeau. On éprouve une triste
» et dédaigneuse consolation à penser que cette
» pauvreté suffit pourtant à intéresser et enthou-
» siasmer la postérité, tandis que l'on considère
» les plus splendides mausolées de Rome avec
» une parfaite indifférence pour la personne à

[1] Gœthe a chanté la volupté de la mélancolie (*Wonne der Wehmuth*). «Ne séchez point, ne séchez point, — pleurs d'un » amour éternel! — Hélas! l'œil ne fût-il séché qu'à demi, — » comme le monde lui apparaît vide et mort! — Ne séchez point, » ne séchez point, — pleurs d'un amour malheureux! » (*Gedichte.*)

» laquelle ils ont été élevés. On ne demande
» même pas son nom, ou, si on le demande,
» c'est pour avoir le nom du monument. Près
» du tombeau du Tasse est celui du poète
» Guidi, qui voulut reposer « *propè magnos*
» *Torquati cineres* », comme le dit l'inscription.
» Il a eu bien tort. Il ne m'est pas resté pour
» lui-même un soupir. A peine ai-je jeté un
» coup-d'œil sur son monument, dans la crainte
» d'émousser les sensations que j'avais éprouvées
» devant la tombe du Tasse. La rue même qui
» conduit à ce lieu dispose l'âme aux impressions
» du sentiment. Elle est toute bordée de maisons
» occupées par des manufactures. On y entend
» le bruit des métiers et autres outils, le chant des
» femmes et des ouvriers occupés au travail.
» Dans une ville oiseuse, dissipée, sans ordre,
» comme sont les capitales, on aime à voir le
» spectacle d'une vie recueillie, réglée et vouée à
» des professions utiles. Même les physionomies
» et les manières des gens qu'on rencontre dans
» cette rue ont un je ne sais quoi de plus simple
» et de plus humain qu'ailleurs ; elles reflètent les
» habitudes et le caractère des gens qui vivent
» dans le vrai et non pas dans le faux, c'est-à-
» dire, qui vivent de travail et non pas d'intrigue,

» d'imposture et de duperie, comme la plus » grande partie de cette population[1]. »

Je ne sais jusqu'à quel point l'aspect d'une population laborieuse et le bruit des métiers de tisserands prédispose l'âme à comprendre la vie errante et désordonnée du Tasse qui dut à son humeur inquiète une bonne partie de ses malheurs ; mais les touristes qui iraient au couvent de San-Onofrio pour y goûter le *plaisir des larmes* ne pourraient plus les répandre sur la modeste pierre dont le cardinal Bevilacqua avait fait l'aumône au poète mort insolvable. Il y a quinze ans que, grâce à la sollicitude de Pie IX, à qui on ne saurait reprocher d'être resté indifférent aux gloires nationales, le Tasse a son mausolée de marbre blanc, sculpté par De Fabris et placé précisément à l'endroit où Leopardi a vu celui de Guidi. A quelques pas de lui est venu se coucher, sous une humble dalle, le célèbre Mezzofante dont la prodigieuse mémoire a fait l'étonnement de l'Europe. Le Tasse, représenté debout, le front levé et le regard perdu dans une pieuse extase, semble se chercher une place dans un monde meilleur. En revanche, l'orage a déraciné le chêne séculaire

[1] *Epistolario*, I, p. 292-294 (20 février 1823).

sous lequel il aimait, dit-on, à s'asseoir, dans le jardin du couvent. De là, son regard errait sur la grande ville où il avait enfin trouvé un asile; il pouvait voir le Capitole où il devait aller recevoir la couronne poétique, si la mort ne lui eût envié ce dernier triomphe. Heureusement, il n'y avait pas encore, au premier plan du panorama, cet hôpital des fous bâti par Benoît XIII près de la porte San-Spirito. Que d'amers souvenirs eût réveillés dans son âme aigrie la vue de ce refuge ouvert à des misères dont son génie capricieux n'avait pas toujours paru exempt!

Leopardi est peu prodigue de ses impressions de touriste. Soit qu'il ne les cherche pas, soit qu'il les juge peu intéressantes pour les autres, il quitte Rome, à la fin d'avril 1823, sans nous parler davantage de ses promenades. Il retourne à Recanati, fatigué de cinq mois de vie active et d'agitation sans résultat, mais résigné et presque satisfait d'avoir perdu en route sa plus chère illusion, celle qui naguère lui faisait croire que, pour renaître à la vie et à l'espérance, il suffisait de respirer l'air des grandes villes.

XI.

Leopardi à Recanati. — Sa lettre à M. Jacopssen. — Exaltation de Léon XII Ganganelli : le cardinal octogénaire Della Somaglia, secrétaire d'Etat. — Publication de *Bruto Minore* et de la *Comparaison des paroles de Brutus et de Théophraste*.— Difficultés avec la censure.

Quelqu'un a dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Si, passant du général au particulier, on appliquait ce mot d'ailleurs plus spirituel que vrai à Leopardi, on pourrait croire, en voyant la stérilité de sa correspondance dans les années 1823 et 1824, que la vie de famille, désormais mieux appréciée, avait enfin calmé l'agitation inquiète de son âme. Les excitations du dehors lui arrivaient aussi moins fréquentes et moins vives : Giordani, malade et irrité par les tracasseries d'un gouvernement ombrageux, avait promené sa misanthropie à Genève, à Gênes, et pendant toute une année n'avait plus donné de ses nouvelles à son jeune ami. L'amour seul

« vit d'inanition et meurt de nourriture » : les longs silences sont toujours funestes à l'amitié. Celle qui unissait Leopardi et Giordani résista à cette épreuve, mais on ne saurait croire qu'elle n'en sortit pas amoindrie. Giordani perdit ainsi une bonne part de son influence sur Leopardi, au moment où cette influence pouvait devenir dangereuse, car le vieil exilé ne savait plus que se plaindre et plaindre les autres, exhorter à la défiance des hommes et se reprocher de les avoir trop aimés.

Ce n'est pas à lui, mais à un ami de fraîche date, M. Jacopssen, que Leopardi adresse une charmante causerie en français dans laquelle il se peint au naturel avec une aimable simplicité. Le français porte bonheur à Leopardi. Cette langue discrète, ennemie de l'emphase et du bruit, donne à la pensée une netteté de contours qu'empâtent toujours quelque peu les couleurs voyantes de la palette italienne. Les deux jeunes gens s'étaient sans doute rencontrés à l'ambassade des Pays-Bas; ils avaient dû aller au théâtre ensemble, lorgner ces ballerines que Leopardi ne pouvait s'empêcher de trouver séduisantes, causer ensemble de ce qui charme et tourmente la jeunesse, de l'amour, des désil-

lusions, de l'idéal toujours entrevu et jamais atteint. Ils s'étaient fait de mutuelles confidences et continuaient de loin l'entretien interrompu par la séparation : « Mon cher ami », écrit Leopardi au jeune Flamand de Bruges, « je commencerai par vous remercier de tant d'ex» pressions de bienveillance dont vous m'hono» rez dans votre charmante lettre, et surtout des » marques de confiance que vous me donnez en » me parlant de votre genre de vie, de vos pen» sées, de vos sentiments et de l'état de votre » âme. Tout cela m'intéresse infiniment, et je » ne saurais exprimer le plaisir que vous m'avez » donné en m'entretenant de ces détails. Il est » bien doux de voir les secrets d'un cœur comme » le vôtre. Mais je croirais ne pas faire autant » de cas que je le dois de l'affection que vous » me témoignez, si je me laissais aller à quel» que phrase qui tînt de la cérémonie. Je ne » vous remercie donc pas; je me contente de » vous assurer que mon cœur est tout à vous » pour toujours.

» Sans doute, mon cher ami, ou il ne faudrait » pas vivre, ou il faudrait toujours sentir, tou» jours aimer, toujours espérer. La sensibilité, » ce serait le plus précieux de tous les dons, si

» l'on pouvait le faire valoir, ou s'il y avait dans
» ce monde à quoi l'appliquer. Je vous ai dit que
» l'art de ne pas souffrir est maintenant le seul
» que je tâche d'apprendre, parce que j'ai renoncé
» à l'espérance de vivre. Si, dès les premiers
» essais, je n'avais été convaincu que cette espé-
» rance était tout-à-fait vaine et frivole pour
» moi, je ne voudrais, je ne connaîtrais pas
» même d'autre vie que celle de l'enthousiasme.
» Pendant un certain temps j'ai senti le vide de
» l'existence comme si ç'avait été une chose
» réelle qui pesât rudement sur mon âme. Le
» néant des choses était pour moi la seule chose
» qui existât. Il m'était toujours présent comme
» un fantôme affreux : je ne voyais qu'un désert
» autour de moi ; je ne concevais pas comment
» on peut s'assujettir aux soins journaliers que
» la vie exige, en étant bien sûr que ces soins
» n'aboutiront jamais à rien. Cette pensée m'oc-
» cupait tellement, que je croyais presque en
» perdre la raison.

» En vérité, mon cher ami, le monde ne con-
» naît point ses véritables intérêts. Je convien-
» drai, si l'on veut, que la vertu, comme tout
» ce qui est grand, ne soit qu'une illusion. Mais
» si cette illusion était commune, si tous les

» hommes croyaient et voulaient être vertueux, » s'ils étaient compatissants, bienfaisants, géné» reux, magnanimes, pleins d'enthousiasme; » en un mot, si tout le monde était sensible » (car je ne fais aucune différence de la sensi» bilité à ce qu'on appelle vertu[1]), n'en serait-on » pas plus heureux ? Chaque individu ne trou» verait-il pas mille ressources dans la société? » Celle-ci ne devrait-elle pas s'appliquer à réa» liser les illusions autant que possible, puisque » le bonheur de l'homme ne peut consister dans » ce qui est réel ?

» Dans l'amour, toutes les jouissances qu'é» prouvent les âmes vulgaires ne valent pas le » plaisir que donne un seul instant de ravisse» ment et d'émotion profonde. Mais comment » faire que ce sentiment soit durable ou qu'il » se renouvelle souvent dans la vie ? Où trou» ver un cœur qui lui réponde ? Plusieurs fois » j'ai évité pendant quelques jours de rencon» trer l'objet qui m'avait charmé dans un songe » délicieux. Je savais que ce charme aurait été » détruit en s'approchant de la réalité. Cepen-

[1] C'est presque le mot de Pope mourant: «Il n'y a de méritoire » que l'amitié et la vertu, et, en vérité, l'amitié est elle-même » une partie de la vertu. »

» dant, je pensais toujours à cet objet, mais je » ne le considérais pas d'après ce qu'il était : je » le contemplais dans mon imagination tel qu'il » m'avait paru dans mon songe. Est-ce une » folie ? suis-je romanesque ? vous en jugerez.

» Il est vrai que l'habitude de réfléchir, qui » est toujours le propre des esprits sensibles, » ôte souvent la faculté d'agir et de jouir. La » surabondance de la vie intérieure pousse tou- » jours l'individu vers l'extérieure, mais en même » temps elle fait qu'il ne sait comment s'y pren- » dre. Il embrasse tout, il voudrait toujours » être rempli ; cependant tous les objets lui » échappent, précisément parce qu'ils sont plus » petits que sa capacité. Il exige même de ses » moindres actions, de ses paroles, de ses ges- » tes, de ses mouvements, plus de grâce et de » perfection qu'il n'est possible à l'homme d'at- » teindre. Ainsi, ne pouvant jamais être content » de soi-même, ni cesser de s'examiner, et se » défiant toujours de ses propres forces, il ne » sait pas faire ce que font tous les autres.

» Qu'est-ce donc que le bonheur, mon cher » ami ? et si le bonheur n'est pas, qu'est-ce » donc que la vie ? Je n'en sais rien. Je vous » aime, je vous aimerai toujours aussi tendre-

» ment, aussi fortement que j'aimais autrefois
» ces doux objets que mon imagination se
» plaisait à créer, ces rêves dans lesquels vous
» faites consister une partie du bonheur. En
» effet, il n'appartient qu'à l'imagination de pro-
» curer à l'homme la seule espèce de bonheur
» positif dont il soit capable. C'est la véritable
» sagesse que de chercher le bonheur dans
» l'idéal, comme vous faites. Pour moi, je
» regrette le temps où il m'était permis de l'y
» chercher, et je vois avec une sorte d'effroi
» que mon imagination devient stérile et me
» refuse tous les secours qu'elle me prêtait
» autrefois.

» Cette lettre est déjà trop longue. Le plaisir
» de causer avec vous sur ces sujets, sur
» lesquels vous vous expliquez avec tant de jus-
» tesse et de profondeur, m'a fait oublier cette
» partie de votre lettre dans laquelle vous me
» demandez quels sont nos meilleurs écrivains
» philosophes. Je tâcherai de répondre à cette
» question dans un autre temps. A l'égard des
» théologiens, je ne sais presque si nous en
» avons qui soient excellents. J'ignore même
» s'il peut y avoir de l'excellence dans ce
» genre.

« Votre ami, M. le baron de Hert (je crois » ne savoir pas écrire son nom) est-il revenu » chez lui ? comment se porte-t-il ? Faites-lui » mes compliments et donnez-moi de ses nou- » velles, je vous prie. Le bon abbé Cancellieri » s'amuse toujours à faire des livres et à les » publier. Mon oncle Antici va partir de Rome » pour venir passer l'été à Recanati. Ma santé » est bonne. Je vis ici comme dans un ermitage : » mes livres et mes promenades solitaires occu- » pent tout mon temps. Ma vie est plus uniforme » que le mouvement des astres, plus fade et plus » insipide que les *parole* de notre opéra. Adieu, » mon cher ami, aimez-moi, s'il est possible, » autant que vous méritez d'être aimé. Parlez- » moi de vos occupations, de vos desseins, de vos » observations philosophiques : plus vous vous » étendrez sur ces sujets, plus vous me ferez » plaisir [1]. »

Nous n'avons pas voulu retrancher une ligne de ce fragment de confession ; il y a là telle naïveté qui dénote chez Leopardi une grande candeur d'âme et qu'on ne voudrait pas voir proscrire par une logique plus serrée. Lorsqu'il

[1] *Epistolario*, I, p. 318-321 (23 juin 1823).

demande à l'homme de travailler par vertu au bonheur de tous, à la société de se préoccuper des « illusions » de chacun, comme on se mettrait en quête de joujoux pour des enfants gâtés, il souhaite l'impossible, mais il le souhaite de si bon cœur, et l'impossible une fois réalisé serait si beau !

Cette lettre est la seule trace qu'ait laissée dans la correspondance de Leopardi sa liaison avec M. Jacopssen. Du reste, le poète écrit peu et ne semble pas curieux de nouvelles. La mort de Pie VII, la retraite de Consalvi qui, après avoir dirigé les affaires pendant vingt-cinq ans, se retirait à l'avénement de Ganganelli (Léon XII) naguère son rival, alors son maître, et laissait le ministère au vieux cardinal Della Somaglia ; tous ces événements qui pouvaient influer plus ou moins directement sur ses projets d'avenir, semblent le laisser indifférent ; pour lui, la vie, du moins la vie active, est terminée et il ne veut plus avoir affaire qu'à la postérité.

Il s'occupait, vers la fin de 1823, de préparer une édition de ses œuvres poétiques avec un commentaire grammatical destiné à fermer la bouche aux pédants qui, si l'on en juge par le ton un peu acerbe de l'avant-propos, avaient dû

s'attaquer maladroitement au texte des odes publiées de 1818 à 1820. Leopardi tient à montrer qu'il ne les craint pas sur leur propre terrain; il les écrase de textes tirés des meilleurs auteurs et oubliés par la Crusca, de rapprochements lumineux, d'analogies imprévues, et au besoin les renvoie à l'école : c'est là ce qu'il appelle « manier la massue d'Hercule » ou « boxer à l'anglaise ».

Parmi les deux odes que devait contenir l'édition figurait *Bruto Minore*, et l'auteur faisait précéder ce chant d'imprécations d'une *Comparaison des paroles de Brutus et de Théophraste sur le point de mourir :* l'un maudissait la vertu, l'autre proclamait le néant de la gloire. Le manuscrit fit scandale à la censure de Bologne. La fantaisie poétique, à qui l'on n'a jamais demandé de ressembler à la raison pure, pouvait excuser dans l'ode certains vers malsonnants, mais il était impossible de ne pas voir dans la dissertation un réquisitoire en forme contre la vertu et une apologie du suicide. En conséquence la censure exigeait des suppressions, et, pour être juste, il faut reconnaître qu'elle était dans son rôle. Mais Leopardi, qui s'était résigné à être parfois obscur pour vivre

en paix avec les lois de son pays, trouvait que c'était déjà bien assez de la contrainte qu'il s'imposait à lui-même : « Mon cher ami », écrit-il à Brighenti, « j'ai un très-grand défaut, c'est que » je ne demande pas permission aux moines » lorsque je pense ou que j'écris ; de là vient » que, quand ensuite je veux imprimer, les moi- » nes ne m'en donnent pas la permission. Je » vous remercie infiniment des soins que vous » avez pris de mes poésies, et je vous en ai » double obligation, tant pour la chose en elle- » même que pour la peine qu'a dû vous coûter » la nécessité de discuter avec cette espèce de » gens. Vous avez bien raison de dire que les » théologiens sont aussi obstinés que les fem- » mes. On leur arracherait plutôt toutes les » dents de la bouche qu'une idée de la tête. Je » crois, pour ma part, qu'il vaut mieux avoir » affaire aux femmes, ou même au diable, qu'à » eux. Du reste, je ne vois pas comment les » monarques se trouvent offensés dans mes odes » nouvelles, et comment ma prose anéantit la » vertu : je dis expressément à quiconque a » appris son alphabet que j'entends parler de la » vertu *humaine* et que je ne me mêle pas de » parler des vertus théologales. Je dis qu'au

» début du morceau de prose qui a donné lieu » à ce blâme, il est écrit que la vertu est... etc. » *humainement parlant;* et qu'à la fin on parle » de la religion en termes tels qu'excepté un » frère réviseur, personne n'y peut trouver à » redire. Je serai enchanté que vous vouliez » bien chercher à faire imprimer les odes en » quelque autre localité [1]. »

Ces témoignages sont précieux à recueillir pour l'histoire de la civilisation sous les gouvernements absolus et infaillibles. On voit que l'oppression de la pensée abaisse et déprave à leur insu ceux qui la subissent. A des critiques omnipotents Leopardi répond par des distinctions byzantines : au moment même où il proteste contre l'intolérance, il s'excuse et rentre sous un argument captieux la griffe avec laquelle il voudrait déchirer le filet où sa liberté se débat en vain. Les circonstances sont comme un moule où le caractère prend sa forme. Supposons un Byron né Italien, malade et pauvre; fût-il devenu ce génie indompté qui se plut à braver jusqu'au bon sens, et qui, après avoir vécu en fanfaron de vices, mourait en ce

[1] *Epistolario*, I, p. 333 (3 avril 1824).

moment même, mêlé au rang des défenseurs de la liberté hellénique, sur le rocher de Missolonghi ? Leopardi, malgré qu'il en ait, reste timide et croit avoir déployé une grande fermeté quand il a fait à peine le nécessaire pour sauvegarder sa dignité.

Quoi qu'il en soit, les théologiens de Bologne paraissent avoir capitulé, car le recueil de poésies parut, avec la dissertation suspecte, vers le milieu de l'année 1824.

XII.

Le nom de Leopardi désigné à l'attention des beaux esprits de Florence. — Période de ferveur philosophique. — Leopardi à Bologne et à Milan. — Ses jugements sur la Société. — Son séjour à Bologne.

Le comte Monaldo ne fut pas un des premiers à lire les nouvelles œuvres poétiques de son fils, car Leopardi, qui avait bonne mémoire, les avait fait imprimer à son insu, et avait poussé la précaution jusqu'à se faire adresser les épreuves chez un ami. Il prit sans doute le parti le plus sage qui était de reconnaître sans protestation les faits accomplis. Le livre, qui ne s'adressait pas au vulgaire, eut tout le succès qu'il pouvait avoir auprès des connaisseurs. Giordani, alors prudemment réfugié à Florence, le fit connaître au petit cercle d'esprits distingués qui, protégés contre les fureurs de la réac-

tion par le gouvernement paternel de Ferdinand III et de son fils Léopold II, faisaient encore de la vieille métropole toscane le centre intellectuel de l'Italie.

On rencontrait là, groupés autour du marquis Gino Capponi, un descendant d'une des plus illustres familles florentines, le poète dramatique G. B. Niccolini, le chansonnier G. Giusti, alors au début de sa carrière, l'ancien général et ministre napolitain P. Colletta, qui, mis à la retraite par les événements, employait ses loisirs à écrire l'histoire du royaume de Naples; des critiques consciencieux et instruits, tels que Frullani, Zannoni, Sestini, Tommaseo, Montani, Forti, etc.

Cette société de beaux esprits, que Leopardi appellera plus tard « ses chers amis de Toscane », avait pour organe l'*Antologia*, éditée par l'intelligent libraire Vieusseux, revue qui, dans la lutte engagée entre les classiques et les romantiques, représentait un tiers-parti plus sensé que les deux autres. Vieusseux fit d'aimables avances au jeune Recanatais; le marquis Capponi lui-même se montra disposé à l'accueillir, et Leopardi, tout en regrettant modestement d'avoir fait si peu de chose encore,

s'apercevait que sa renommée commençait à grandir.

Il n'eût pas demandé mieux que d'aller en jouir ailleurs qu'à Recanati, mais l'argent lui faisait défaut : l'impression de ses poésies avait absorbé ses maigres économies, et le comte Monaldo n'avait plus, pour laisser partir son fils à l'aventure, les raisons qui l'avaient fait consentir, deux ans auparavant, au voyage de Rome. Le pauvre reclus en était revenu à son existence d'autrefois ; il rentre dans sa solitude pour « s'y dévorer lui-même ». « J'étudie nuit et » jour », écrit-il à Giordani, « tant que ma santé » le permet. Quand elle n'y peut plus résister, » je me promène par la chambre pendant un » mois à peu près ; puis je me remets à l'étude, » et voilà comme je vis. Pour ce qui est du genre » d'études auxquelles je me livre, comme je » suis tout autre que j'ai été, les études ont » dû changer aussi. Tout ce qui sent le pathé- » tique et l'éloquence m'ennuie : c'est pour moi » une plaisanterie et un enfantillage ridicule. » Je ne cherche plus que le vrai, la réalité qui » m'inspirait une telle répulsion. Je me plais à dé- » couvrir mieux et à toucher du doigt la misère » des hommes et des choses, et à frémir à froid,

» en observant ce lugubre et terrible mystère
» de la vie universelle. Je m'aperçois bien
» maintenant que, une fois les passions éteintes,
» il ne reste plus dans l'étude d'autre source de
» plaisir qu'une vaine curiosité dont la satisfac-
» tion a pourtant un grand charme. C'est une
» chose que par le passé, tant qu'il m'est resté
» au cœur une dernière étincelle, je n'étais pas
» parvenu à comprendre [1]. »

Nous verrons plus loin, dans les *Œuvres morales*, le fruit de ces tristes *études*, et je crains d'avoir à constater que la philosophie de Leopardi est bien de celles qui, comme aurait dit Pascal, « ne valent pas une heure de peine ». Une nature de poète s'accommode mal à la rigueur de l'analyse scientifique; l'imagination y domine, parfois même y fausse le jugement, et tous les efforts faits par tel poète contemporain pour confondre sans cesse le « poète » et le « penseur » ne sont pas pour prouver le contraire. Leopardi est dupe de son imagination : il ne s'aperçoit point qu'il nage dans le rêve, qu'il se place en dehors de toute observation, et qu'en croyant porter le poids de toutes les dou-

[1] *Epistolario*, I, p. 352 (6 mai 1825).

leurs de la création, il s'affaisse simplement sous l'oppression bien plus vulgaire de l'hypocondrie.

Le libraire Stella vint à point lui fournir l'occasion de se distraire en voyageant. Stella connaissait Leopardi de longue date et l'avait compté jadis au nombre des rédacteurs du *Spettatore*. Se trouvant sur le point d'entreprendre une édition des œuvres complètes de Cicéron, avec traduction italienne, et ne croyant pouvoir remettre en de meilleures mains la direction de l'entreprise, il appela Leopardi auprès de lui, et, pour lever toute difficulté, commença par se charger des frais du voyage. Leopardi se mit aussitôt en route, avec l'agrément de son père.

Nous savons déjà que Leopardi ne voyage que pour arriver : en fait d'impressions, il remarque que le thermomètre est à 29° et que l'on suffoque dans les voitures. Arrivé à Bologne, il y trouva Giordani, Brighenti, le comte Pepoli, un jeune comte vénitien Antonio Papadopoli qui s'éprit pour lui d'une vive affection, enfin une société aimable et empressée qui le réconcilia en quelques jours avec l'humanité. Aussi le voyage de Milan ne lui paraissait plus

qu'une corvée, et à peine débarqué dans la capitale de la Lombardie, il écrit à Carlo : « Je soupire
» après Bologne où j'ai été pour ainsi dire fêté,
» où j'ai contracté bien plus d'amitiés en neuf
» jours qu'à Rome en cinq mois, où on ne pense
» qu'à vivre gaiement sans diplomatie, où les
» étrangers ne trouvent pas de repos tant on les
» comble de caresses, où les hommes d'esprit
» sont invités à dîner neuf jours par semaine,
» où Giordani m'assure que je vivrai mieux que
» dans n'importe quelle ville d'Italie, excepté
» Florence ; où je pourrais subsister à peu de
» frais et par des moyens tout trouvés, etc.
» Milan n'a rien de commun avec Bologne. Milan
» est une espèce de Paris, et en entrant on y
» respire un air dont on ne peut se faire une
» idée sans y être allé. A Bologne, au physique
» et au moral, tout est beau et rien n'est ma-
» gnifique ; mais à Milan le beau, qui n'y manque
» pas, est gâté par le magnifique et les façons
» diplomatiques qui pénètrent jusque dans les
» divertissements. A Bologne, les hommes sont
» des guêpes sans aiguillon, et tu peux m'en
» croire, car ce n'est pas sans un immense éton-
» nement qu'il m'a fallu convenir avec Giordani
» et avec Brighenti que la bonté de cœur s'y

» rencontre effectivement ou plutôt y est très-
» commune et que l'espèce humaine y est diffé-
» rente de celle dont toi et moi nous avions
» idée. Mais à Milan les hommes sont *comme*
» *partout ailleurs*....[1] »

On ne peut s'empêcher de sourire en songeant que c'est là un échantillon des observations « philosophiques, anthropologiques, etc. », que Leopardi recueille à l'intention de sa sœur Pauline, et sur lesquels il compte pour l'amuser dans les longues veillées d'hiver, comme il a fait pendant deux ans avec ses « bavardages romains ». Nous ne demandons à Leopardi que de nous faire connaître son propre cœur, et sa naïveté y sert merveilleusement, mais ceux qui voyaient le monde par ses yeux devaient s'en faire une singulière idée. Leopardi ne se connaissait pas en hommes. Rencontrant Lamennais à Florence en 1832, il dit de lui : C'est un *très-habile parleur*. Rien ne ressemble moins à cette âme fougueuse qui s'incarnait dans chacun de ses rêves. La vie solitaire et contemplative, en développant à l'excès la faculté d'observation intérieure, diminue la portée du regard ; on

[1] *Epistolario*, I, p. 366 (31 juillet 1825).

dirait d'un œil qui, habitué au demi-jour, ne distingue plus nettement les objets placés en pleine lumière. Ce n'est pas au désert que se forment les vrais psychologues et les grands moralistes.

A Milan, Leopardi ne tarda pas à s'ennuyer mortellement. Le bon accueil que lui fit le vieux poète Monti, ne sentait pas la cordialité bolonaise, et la pléiade romantique dont Manzoni était le coryphée ne paraît pas s'être aperçue de sa présence. L'édition de Cicéron lui promettait un labeur pénible pour lequel il se sentait d'ailleurs peu de goût, car il était tout aux Grecs, et s'il lui avait fallu choisir entre les auteurs latins, il n'eût pas donné la préférence à Cicéron dont la lenteur verbeuse l'impatientait. Pour se dégager de ses obligations envers le libraire, il dressa le plan de l'œuvre, indiqua les textes à consulter, écrivit les préfaces, et se hâta de reprendre, à la fin de septembre, le chemin de Bologne.

Stella, obligé de le laisser partir, voulut au moins se l'attacher en lui faisant une petite pension de dix écus par mois à titre d'à-compte sur ses travaux futurs. C'était peu, sans doute, mais avec cette modique somme et le produit

de quelques leçons de langues anciennes, Leopardi s'arrangea pour passer l'hiver à Bologne où il espérait en outre obtenir, par le crédit de Bunsen, un modeste emploi administratif. Il allait donc enfin pouvoir travailler à son aise, assuré de trouver un éditeur, avec des livres sous la main et de bons amis autour de lui.

XIII.

Travaux philologiques et critiques de Leopardi à Bologne. — Le *Martyre des SS. Pères*, pastiche trécentiste. — Démarches de M. de Bunsen à Rome en faveur de Leopardi. — Leopardi refuse de nouveau d'entrer dans les ordres. — Sa liaison avec la comtesse Malvezzi. — Les sociétés secrètes à Bologne. — Leopardi à Ravenne : le tombeau de Dante. — Retour de Leopardi à Recanati. — Gemistus Plethon. — Leopardi à Bologne et à Florence.

Jaloux de tenir parole à Stella et de fournir sa part de collaboration au *Nuovo Ricoglitore*, qui avait remplacé l'ancien *Spettatore*, Leopardi publia dans cette revue quelques petits travaux composés pendant son dernier séjour à Recanati : une traduction en vers de la satire de Simonide sur les femmes ; un fragment de traduction de l'*Anabase* de Xénophon ; les notes grammaticales déjà imprimées à la suite de ses odes dans l'édition de 1824, et un petit article critique sur ses propres œuvres. Dans cet *articoletto*, Leopardi, prudemment caché

sous le voile de l'anonyme, se moque assez spirituellement des esprits routiniers et fait valoir sa propre originalité en ridiculisant les vieux procédés classiques.

« Voici dix Odes et plus de dix extrava-
» gances. 1° Sur dix odes pas une qui soit
» amoureuse. 2° Elles ne sont pas toutes et
» partout de style pétrarchiste. 3° Le style
» n'en est ni arcadien ni frugonien: on n'y trouve
» ni le style de Chiabrera, ni celui de Testi ou
» de Filicaja ou de Guidi ou de Manfredi, ni
» celui des poésies lyriques de Parini et de
» Monti: en somme elles ne ressemblent à aucune
» poésie lyrique italienne. 4° Personne ne pour-
» rait deviner le sujet des compositions par
» leurs titres; le plus souvent même le poète
» prend dès le premier vers une direction
» tout-à-fait inattendue du lecteur. Par exemple,
» une ode pour un mariage ne parle ni de lit
» nuptial, ni de ceinture, ni de Vénus, ni
» d'Hyménée. Une à A. Mai parle de tout autre
» chose que de manuscrits. Une à un vainqueur
» au jeu de paume n'est pas une imitation de
» Pindare. Une autre au printemps ne décrit
» ni prés, ni arbrisseaux, ni fleurs, ni gazons,
» ni feuilles. 5° Les motifs traités dans les odes

» ne sont pas en eux mêmes moins extrava-
» gants. Une, intitulée *Dernier chant de Sapho*,
» veut peindre le malheur d'une âme délicate,
» tendre, sensible, noble et affectueuse, placée
» dans un corps à la fois laid et jeune : sujet
» tellement difficile que je ne me rappelle pas
» d'auteur célèbre, ancien ou moderne, qui ait
» osé le traiter, excepté Mme. de Staël, qui le
» traite au début de *Delphine*, mais d'une
» tout autre façon. Une autre ode, intitulée
» *Hymne aux Patriarches*, contient en sub-
» stance un panégyrique des mœurs de la Cali-
» fornie et dit que le siècle d'or n'est pas une
» fable. 6° Elles sont toutes remplies de lamen-
» tations et de mélancolie, comme si le monde
» et les hommes étaient une triste chose et
» comme si la vie humaine était malheureuse.
» 7° A moins de les lire avec attention, on ne les
» comprend pas, comme si les Italiens lisaient
» avec attention. 8° Il semble que le poëte se
» soit proposé de donner à penser à ses lecteurs,
» comme si, quand on lit un livre italien, il
» devait rester quelque chose dans la tête.... »

L'énumération continue, et le dernier coup de fouet, assez bénin d'ailleurs, est réservé aux apôtres du fanatisme grammatical. En général,

Leopardi n'est pas tendre pour les grammairiens. Il les malmenait d'autant plus rudement qu'il craignait d'être confondu avec eux. Un jour que Stella lui demandait un travail purement grammatical, il lui écrivit : « ... Ayant déjà
» publié et signé un ouvrage réellement pédan-
» tesque, comme l'est le commentaire de Pétrar-
» que, je prends la liberté de vous faire remar-
» quer qu'en publier un autre du même genre,
» c'est vouloir que le public me range malgré
» lui dans cette classe de laquelle, soit par mes
» paroles, soit par mes autres écrits, j'ai tant
» cherché à me séparer ; dans la classe de ceux
» qui abaissent et rendent frivole, nulle, ridi-
» cule aux yeux des étrangers, notre littérature,
» et par là servent admirablement les visées de
» l'obscurantisme ; dans la classe des pédants. »
Entre classiques et romantiques, Leopardi, satisfait de sa propre méthode, s'abstenait de choisir : à plus forte raison ne voulait-il pas s'inféoder à cette fraction du parti classique qui constituait la coterie des puristes.

Il leur préparait alors un tour de sa façon. Pendant son séjour à Milan, il avait soumis à l'appréciation du P. Cesari, le porte-drapeau des puristes, une certaine Vie de Saints écrite

dans le bon siècle, vers 1350, par un auteur inconnu, d'après l'hagiographe Ammonius [1], et trouvée dans un vieux manuscrit. Le docte critique, après avoir examiné par le menu le style et la langue de ce document, l'avait déclaré texte *trècentiste* et rangé parmi les plus purs, sans s'apercevoir qu'il avait affaire à un mystificateur. C'est ce pastiche que Leopardi, enchanté de faire un tour de force littéraire et probablement une bonne spéculation, allait publier chez Stella. Je laisse à d'autres le soin d'admirer ces supercheries érudites. Celle-ci est, j'en conviens, des plus innocentes, puisqu'il ne s'agit que d'une traduction d'un texte déjà connu; mais enfin, de pareilles œuvres sont plus qu'inutiles, et les malheurs même de Chatterton ne me réconcilient pas avec les fabricants de vieux manuscrits. Il faut dire que ces mystifications littéraires ont toujours été très-goûtées en Italie, et que déjà les érudits de la Renaissance fabriquaient bel et bien des inscriptions et des textes antiques. Ce qui excuse encore mieux Leopardi, c'est que son père appréciait fort ce genre de talent, puisque nous voyons le comte insérer des

[1] *Martirio de' Santi Padri del monte Sinai*, etc.

documents de sa façon dans son *Histoire des évêques de Recanati*, et s'applaudir également d'avoir donné le change aux connaisseurs.

Les travaux qui occupèrent Leopardi à Bologne sont pour nous de peu d'intérêt. Travailler pour un libraire est une tâche ingrate, et la littérature commerciale ne va guère à la postérité. Leopardi projetait une collection des Moralistes grecs dans laquelle il aurait inséré un choix des plus belles œuvres de la philosophie grecque : il avait déjà traduit le *Manuel d'Epictète* et divers morceaux de Xénophon et d'Isocrate ; mais Stella lui demanda une édition annotée de Pétrarque, qui lui coûta six mois de travail, puis une Chrestomathie italienne, et l'accabla d'épreuves à corriger. La publication des Moralistes se trouva ainsi indéfiniment ajournée.

Ce labeur fatigant auquel Leopardi consacrait le peu de forces qu'il avait retrouvées lui fournissait à peine le nécessaire : l'hiver était rigoureux ; le chauffage et les ordonnances de médecin coûtaient cher ; aussi, de temps à autre, la mélancolie revenait s'asseoir à son foyer désert, mais cette fois plus « noire » et plus prosaïque, « sans produire une certaine allégresse intérieure », la mélancolie du pauvre.

Pourtant, le chevalier C. J. de Bunsen[1], ami et successeur de Niebuhr à la légation de Prusse à Rome, s'efforçait de lui procurer un poste digne de lui. Plus habile diplomate que Niebuhr, Bunsen agissait adroitement sur l'esprit du cardinal Della Somaglia en lui représentant le danger qu'il y avait de voir Leopardi, dédaigné à Rome, passer dans le camp des libéraux de Florence. Il lui mettait sous les yeux un article de l'*Antologia* dans lequel Giordani, l'ennemi du clergé, se promettait la collaboration de Leopardi pour la rédaction d'un cours théorique et pratique de littérature. De son côté, Leopardi, afin de donner bonne opinion de son zèle, proposait d'employer les loisirs que lui laisserait une position officielle à la publication d'une Anthologie platonicienne, dont il voulait faire une barrière contre la philosophie matérialiste et sensualiste. Cette idée lui avait probablement été

[1] Au moment de mettre sous presse, nous trouvons un supplément d'informations sur les rapports de Leopardi avec Bunsen dans le XIII[e] vol. du *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur*, de Lemcke. Le numéro de mars 1874 contient 16 lettres de Leopardi et 3 lettres du cardinal Della Somaglia, trouvées dans les papiers de Bunsen et inédites jusqu'à ce jour (*Ungedruckte Briefe*, etc.) L'éditeur, M. Adolf Tobler, accompagne cette publication de notes intéressantes.

suggérée par l'apparition du premier volume de la traduction de Platon, par M. Cousin. Le cardinal promit d'abord un poste de chancelier du cens à Urbin ou à Lorette, puis la place de secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts à Bologne [1]; deux mois après, il parlait de la chaire d'éloquence grecque et latine à la *Sapienza*. Leopardi, tout tremblant à l'idée d'affronter les écueils de la parole publique, accepta pourtant; mais en apprenant que les émoluments attachés à ce titre pompeux ne dépassaient pas 200 écus, il vit fuir devant lui sans trop de regret ce nouveau leurre.

Au mois de décembre 1825, nouvelle déception. Le secrétariat de l'Académie des Beaux-Arts de Bologne, qu'on lui avait fait espérer une seconde fois, lui échappe définitivement, et on lui fait entrevoir, dans le lointain, une place à la Bibliothèque Vaticane [2]. Bunsen, aussi blessé que lui de toutes ces tergiversations qui ressemblaient singulièrement à un parti pris, se faisait fort de lui obtenir une chaire à l'université de Berlin ou de Bonn, mais Leopardi répondait : « Je puis à peine supporter l'hiver de Bologne.

1 *Ungedruckte Briefe*, II (11 août 1825).
2 *Ungedruckte Briefe*, IX (1er février 1826).

» que serait-ce sous le climat de la Germanie? » Au bout de quelque temps, autre velléité gouvernementale provoquée par la publication du *Martyre des SS. Pères*. Le cardinal secrétaire d'Etat, enchanté d'avoir été pris, comme le P. Cesari, au prétendu texte trécentiste, veut témoigner son admiration à l'auteur en le nommant vice-recteur de la *Sapienza*, mais l'habit ecclésiastique est de rigueur [1]. La carrière officielle de Leopardi vient se briser une seconde fois contre cet obstacle.

Quelque temps auparavant, Leopardi avait eu à lutter, pour le même motif, contre la volonté de son père. Un de ses oncles, chanoine à Recanati, étant venu à mourir, le comte, pour ne pas laisser sortir le bénéfice de la famille, voulait que Giacomo succédât au défunt. Mais Leopardi éprouvait une répulsion invincible pour la soutane et le bréviaire [2]. Il consentit

[1] *Epistolario*, I, pag. 471 (16 août 1826).

[2] Il est curieux de comparer les temps et les caractères. Le sceptique Guichardin s'était trouvé jadis dans le même cas, à la mort de son oncle Rinieri, et avait au contraire lutté contre la résistance de son père pour mettre la main sur le bénéfice, qu'il regrettait encore longtemps après. (Cf. A. Geffroy, *Une autobiographie de Guichardin d'après ses œuvres inédites*. Revue des Deux Mondes, 1er février 1874.)

un instant à remplir l'*interim*, en attendant que son petit frère Pierre pût être pourvu du canonicat : encore y mit-il tant de conditions qu'on ne put obtenir assez de dispenses pour le satisfaire. La conclusion fut que Pierre devint chanoine à treize ans et entra, avec toute l'ingénuité de son âge, dans une carrière qu'il se hâta plus tard d'abandonner.

Leopardi échappait définitivement à l'Église. Le monde, qu'il ne voulait pas quitter, semblait du reste se faire pour lui plus aimable et plus attrayant que par le passé. Des extraits de ses *Operette morali*, son œuvre de prédilection, avaient été insérés dans l'*Antologia* de Florence, par les soins de Giordani, pour tâter le public, et l'épreuve avait été favorable. Une édition complète de ses œuvres poétiques, ornée d'un portrait et d'une notice biographique, s'imprimait, sous ses yeux, à Bologne. Il se sentait devenir célèbre et commençait à jouir de sa gloire future. Le lundi de Pâques de l'année 1826, invité par l'*Accademia Felsinea* à faire une lecture publique en séance solennelle, il récita devant l'élite de la société bolonaise sa dernière composition, l'*Épître au comte Carlo Pepoli*, dans laquelle la tristesse habituelle à

l'auteur se modère sous l'influence visible des réminiscences classiques. Il tint un instant sous le charme tout un essaim brillant de femmes du grand monde ; sa voix douce et un peu voilée éveillait la sympathie, et lorsqu'il constata, non sans une pointe de malice, l'impuissance de l'amour même contre l'ennui, « l'immortel ennui » que rien ne peut chasser, ni une douce parole » tombée d'une lèvre rose, ni le regard tendre » et tremblant de deux yeux noirs, l'adorable » regard, ce qu'il y a de plus céleste sur terre », cette espèce de défi, tombant sur un cœur compatissant, y fit naître un sentiment qui, sans être de l'amour, était déjà plus doux que l'amitié.

On était au mois de mai. Les tièdes effluves du printemps et les chastes douceurs de l'amour platonique firent revivre le pauvre poète encore tout endolori des rigueurs de l'hiver. « J'ai » noué », écrit-il, « avec une dame du monde, des » relations qui tiennent maintenant une grande » place dans mon existence. Elle n'est pas » jeune, mais elle est d'une grâce et d'un esprit » qui, chose que j'avais crue jusqu'ici impossible, » supplée à la jeunesse et fait naître une illusion » merveilleuse. Les premiers jours que je la

» connus, je vivais dans une espèce de délire et
» de fièvre. Nous n'avons jamais parlé d'amour
» que sous forme de badinage, mais nous vivons
» ensemble dans une amitié tendre et sensible.
» avec une sympathie mutuelle et un abandon
» qui est comme un amour sans inquiétude. Elle
» a pour moi une très-haute estime : si je lui lis
» quelque chose de moi, elle pleure souvent de
» cœur, sans affectation. Les louanges des autres
» n'ont pour moi aucune saveur ; les siennes
» s'infusent tout entières dans mon sang et me
» restent toutes dans l'âme. Elle aime beaucoup
» et comprend parfaitement la littérature et la
» philosophie ; nous ne sommes jamais à court
» de conversation ; presque tous les soirs, je
» suis chez elle depuis l'*Angelus* jusqu'à minuit
» passé, et je crois n'y être resté qu'un moment.
» Nous nous confions tous nos secrets, nous nous
» critiquons, nous nous faisons remarquer nos
» défauts. En somme, cette connaissance forme
» et formera dans ma vie une époque bien mar-
» quée, parce qu'elle m'a guéri de la désillu-
» sion : elle m'a convaincu qu'il existe vraiment
» en ce bas monde des plaisirs que je croyais
» impossibles, et que je suis encore capable d'illu-
» sions stables, malgré la conviction et l'habitude

» enracinée que j'avais du contraire ; elle a res-
» suscité mon cœur, après un sommeil ou plutôt
» une mort complète, prolongée durant tant
» d'années [1].

Le salon de la comtesse Malvezzi est le lieu du monde où Leopardi a été le plus heureux. Il y trouvait cette tendresse demi-maternelle après laquelle soupirent les enfants gâtés et les êtres chétifs ; trop débile pour jouer avec les grandes passions, il goûtait sans trouble et sans remords le plaisir de dominer par la supériorité de son intelligence l'âme impressionnable d'une femme d'esprit. Le cœur avait la part du lion dans ces douces causeries, et on la lui faisait d'autant plus large qu'il paraissait plus timide et plus résigné. Pour une âme jeune et naïve, de tels plaisirs ne compensaient-ils pas amplement le risque d'être assassiné le soir dans les rues désertes de la ville ? Car on assassinait beaucoup à Bologne, en l'an de grâce 1826. Les vengeances personnelles se mêlant, comme il arrive toujours, aux vengeances politiques, et les voleurs eux-mêmes ayant pris l'habitude de tuer ceux qui ne portaient pas sur eux leur ran-

1. *Epistolario*, I, pag. 456 (30 mai 1826).

çon, les meurtres se multipliaient à tel point qu'il fallut créer une sorte de chambre ardente. On prononça plus de cinq cents condamnations en un jour, et un édit comminatoire déclara que quiconque serait trouvé armé serait pendu sans autre forme de procès. La sévérité du tribunal, présidé d'abord par le cardinal Rivarola, puis par Mgr. Invernizzi, rassura quelque peu la population; mais la cause du mal échappait à son action, et le spectre insaisissable du carbonarisme continua longtemps encore à planer sur la malheureuse Italie. Les peuples asservis et mécontents perdent le sens moral : ils s'habituent à ne voir dans les lois que la volonté de leurs maîtres; le crime même passe pour une protestation et le plus lâche scélérat est sûr de rencontrer des sympathies. Lorsque, plus tard, le comte Rossi fut poignardé à Rome, au pied de l'escalier de la Chancellerie, la foule ouvrit complaisamment les rangs à l'assassin et lui assura l'impunité. Heureusement, ces temps et ces mœurs s'en vont, et bientôt il faudra passer l'Adriatique pour rencontrer des brigands incorrigibles.

A Ravenne, où Leopardi fit une petite excursion au mois d'août, on sentait plus évidemment

encore qu'à Bologne la direction occulte des sociétés secrètes, car les particuliers y vivaient en sécurité ; les coups de poignard étaient réservés aux fonctionnaires.

Il faut renoncer à trouver dans la correspondance de Leopardi un mot sur Ravenne. Put-il voir d'un œil indifférent, lui, le chantre du néant, cette vieille résidence des empereurs d'Occident et des exarques, d'où la vie semble s'être retirée avec la mer et qui sommeille sur une plage déserte comme une sentinelle fatiguée de veiller sur des tombeaux ? C'est là que Dante vint mourir. Sa cendre y repose encore dans l'humble église des Franciscains, et Leopardi dut venir incliner son front devant les restes du grand exilé[1]. N'aurait-il plus retrouvé là l'émotion qui le dominait lorsqu'il écrivait l'ode sur le monument de Dante, ou celle qui l'avait saisi devant le tombeau du Tasse ? Sans doute il n'écrivait pas ses lettres pour la postérité, et c'est lui

[1] Ces restes n'étaient point à cette époque dans le tombeau où on les croyait ensevelis. Exhumés probablement plus d'une fois par les moines qui craignaient d'être dépossédés de ce précieux trésor tantôt par les Florentins, tantôt par la ville de Ravenne, ils avaient été déposés, en 1677, par un prieur du couvent, Frà Antonio Santi, dans une cachette que l'on découvrit par hasard le 27 mai 1865, en abattant un mur voisin du tombeau.

faire une querelle ridicule que de lui demander compte de ses impressions; mais, à tort ou à raison, on attend d'un poète autre chose que cette phrase : « Je suis ici depuis quelques jours » chez un ami qui m'y a traîné de force pour » voir les antiquités de Ravenne. »

Cependant, l'hiver approchait, et Léopardi, se rappelant les froides journées où il grelottait « à pleurer comme un enfant », était résolu à ne pas l'attendre à Bologne. Rien ne l'y retenait plus : le Pétrarque était terminé, et pour travailler à sa Chrestomathie, il ne pouvait être mieux que dans la bibliothèque de son père. Il est vrai qu'il fallait s'éloigner de la comtesse Malvezzi, mais la vive sympathie qui avait un instant rapproché ces deux cœurs paraît avoir mal supporté l'épreuve du temps, sans qu'on puisse dire de quel côté se fit sentir d'abord la lassitude. Les poètes ont, j'en conviens, la réputation d'être inconstants ; mais les femmes ne passent pas non plus pour s'immobiliser volontiers dans une affection durable.

Enfin, après une absence d'une année, la plus longue qu'il eût encore faite, Leopardi rentra au logis où Carlo et Pauline l'attendaient avec la plus grande impatience. Ces deux confidents

de ses pensées vivaient en quelque sorte de sa vie ; du fond de ce qu'ils étaient tentés de regarder comme leur prison, ils s'élançaient en esprit, à la suite de leur frère aîné, dans le monde que leur imagination rêvait si séduisant ; Giacomo voyageait, regardait, observait pour trois ; il était l'ambassadeur de la petite société et il allait avoir tout un hiver pour rendre compte de sa mission. Les confidences intimes, dont une bonne partie sans doute n'allait pas aux oreilles du père, la préparation de la Chrestomathie et la traduction d'une oraison funèbre d'Hélène Paléologue par le byzantin Gemistus Plethon occupèrent Leopardi pendant plusieurs mois et lui rendirent le séjour de Recanati supportable.

En regardant de plus près cette traduction de Plethon qui semble au premier abord fort innocente, je crois remarquer que Leopardi ne se retrouvait pas plus croyant au foyer domestique. Peut-être même la froideur avec laquelle le comte Monaldo traitait ce fils rebelle à la foi rendait-elle plus décidée et plus agressive l'aversion de Leopardi pour les doctrines qui prétendent s'imposer sans discussion. On sait que Gemistus Plethon, néoplatonicien mystique, à force d'étudier les poètes orphiques, les hymnes

de Proclus et la théologie de Zoroastre, en était arrivé non-seulement à rejeter le christianisme, mais à vouloir le remplacer par une religion théosophique à laquelle il fabriqua une liturgie. Il avait écrit des prières pour tous les jours de la semaine et pour certaines heures du jour, des invocations spéciales pour les différentes divinités..., etc. Plethon ne fait aucune allusion à ces rêveries bizarres dans l'éloge funèbre de l'impératrice Hélène Paléologue, où il se contente d'établir sur des arguments platoniciens l'immortalité de l'âme; mais Leopardi fit précéder sa traduction d'une préface, et, sans se mettre personnellement en cause, il y glissa les lignes suivantes : « Je laisserai de côté les » autres particularités qui concernent Gemistus » Plethon et qu'on peut voir dans maints écrits : » je rappellerai seulement qu'après avoir examiné les religions de son temps, rejeté l'islamisme qui, s'implantant à cette époque dans » le plus beau pays de l'Europe, semblait triomphant et près d'obtenir le premier rang, il ne » fut pas satisfait non plus de la religion chrétienne. Cent ans avant la Réforme, et sans » être poussé, comme Luther, par l'animosité » et la colère, mais se fondant sur des consi-

» dérations philosophiques et sur des raisons
» politiques, il projeta, entreprit, prépara dans
» une certaine mesure, espéra surtout et peu de
» temps avant sa mort prédit l'établissement de
» nouvelles croyances et de nouvelles pratiques
» religieuses plus adaptées, selon sa pensée,
» aux temps et aux besoins des nations. » Leopardi ne dit point que Plethon ait eu raison, ni surtout que ses prédictions se soient réalisées, mais on sent bien qu'il est prêt à tendre la main à ceux qui ont trouvé trop lourd le joug du dogme chrétien. Le comte Monaldo eût certainement raturé avec colère ce passage malencontreux, qui parut cependant inoffensif à la censure autrichienne et s'imprima avec le reste dans le *Nuovo Ricoglitore* de Milan.

Leopardi, tant que dura l'hiver, sembla résigné à vivre sous le toit paternel, mais les premiers beaux jours réveillèrent en lui l'humeur voyageuse, et, à la fin d'avril 1827, il se hâta de retourner à Bologne.

Les deux mois qu'il y passa furent en quelque sorte ses adieux à la vie active : ses infirmités physiques, qui jusque-là lui laissaient parfois quelque répit, commençaient à prendre un caractère inquiétant. Ses yeux usés par le travail

étaient le siége d'une inflammation douloureuse : il était obligé de fuir le grand jour, et bientôt il lui fut impossible de lire ou d'écrire sans de cruelles souffrances.

C'est en cet état qu'il arriva au mois de juin à Florence, où l'attendait Giordani. Il y rencontra l'accueil le plus flatteur ; les hommes les plus distingués de Florence venaient le trouver à l'auberge della Fontana et l'aider à porter le poids des longues journées pendant lesquelles il demeurait confiné dans sa chambre « à la façon des chauves-souris ». Il retrouva à l'ambassade des Pays-Bas le chevalier Reinhold, dont il avait pu apprécier à Rome l'exquise politesse, et, autre souvenir du passé, il eut l'occasion d'y revoir un instant l'excellent Bunsen qui lui cherchait toujours à Rome une place introuvable. Bunsen le présenta à ses amis et compatriotes de passage à Florence, le baron de Savigny, Gerhard, Kestner.

Mais les attentions dont il était l'objet ne pouvaient détourner ses regards des misères du présent et des menaces de l'avenir. Arrêté dans la carrière au moment où les obstacles allaient s'aplanir devant lui, où, grâce à la notoriété désormais acquise à son nom, il pouvait espérer

d'obtenir avec moins d'efforts plus d'honneur et de profit, il se voyait avec amertume condamné par ses maux à l'inaction et à l'impuissance. En vain essayait-il d'opposer à l'effort aveugle de la matière une résignation stoïque : il n'est pas de résignation qui tienne contre la douleur, et l'âme se ment à elle-même quand elle prétend dominer, du haut d'une inaltérable sérénité, la révolte de ses organes. « Je suis las de la vie », écrit-il à Puccinotti, « las de l'indifférence phi-
» losophique, qui est le seul remède aux maux
» et à l'ennui, mais qui finit elle-même par
» ennuyer. Je n'ai d'autre espérance que de
» mourir. Vraiment, ce n'était pas la peine de
» s'imposer tant de fatigues pour en arriver
» là. » Il songea un instant à retourner à Recanati « pour mourir au milieu des siens ».

Si quelque chose put le consoler dans ces tristes moments, ce fut la pensée qu'il ne mourrait pas tout entier, car il comptait arriver à l'immortalité par la philosophie, et les *Operette morali*, après avoir échappé à l'injure d'une publication dans la *Biblioteca amena*, venaient enfin de paraître à Milan.

XIV

Que Leopardi avait une nature de poète et non pas de philosophe. — Préoccupations qui le détournent de sa véritable voie. — Analyse de sa philosophie toute négative et cependant dogmatique. — Sa métaphysique et sa morale. — Inconséquences de son système.

La nature avait fait Leopardi poète. Elle lui avait donné la sensibilité délicate et l'imagination vive dont la réunion constitue le tempérament poétique. Aussi avait-il senti de bonne heure sa véritable voie et l'avait suivie, en dépit des conseils pédantesques de Giordani qui prétendait qu'on ne pouvait arriver à la poésie sans passer par la prose. Voici comment, à dix-huit ans, Leopardi réclamait contre le jugement trop absolu de son Mentor : « En parlant de moi, dit-il, je puis » me tromper, mais je vous raconterai de mon » mieux ce que j'ai éprouvé et que j'éprouve » encore. Depuis que j'ai commencé à connaître

» un peu le beau, les poètes sont les seuls qui
» aient fait naître en moi cette ardeur et ce
» désir furieux de traduire et de m'approprier
» ce que je lis ; seules, la nature et les passions
» m'ont inspiré cette rage de composer, mais
» d'une manière forte et élevée, en m'agrandis-
» sant pour ainsi dire l'âme dans toutes ses parties
» et me faisant dire en moi-même : Voilà de la
» poésie ! et pour exprimer ce que je sens, il
» faut des vers et non pas de la prose : et aus-
» sitôt de me mettre à versifier. Ne me permet-
» tez-vous pas de lire maintenant Homère,
» Virgile, Dante et les autres grands poètes ?
» Je ne sais si je pourrai m'en empêcher, car,
» en les lisant, j'éprouve un plaisir inexprimable,
» et fort souvent, au moment où je suis tran-
» quille et pensant à tout autre chose, si j'en-
» tends quelque vers d'un auteur classique
» qu'un membre de ma famille me récite par
» hasard, je me mets immédiatement à palpiter
» et bon gré mal gré il faut que je poursuive le
» morceau. Il m'est aussi arrivé de me trouver
» seul dans mon cabinet, l'esprit tranquille et
» libre, à une heure favorable aux Muses, et
» de prendre en main Cicéron. En le lisant,
» je sentais mon esprit faire tant d'efforts pour

» se soulever et rester tellement écrasé par la » lenteur et la gravité de cette prose que, ne » pouvant continuer, je prenais Horace. Eh » bien ! si vous me permettez cette lecture, » comment voulez-vous que je connaisse ces » grands modèles, que j'en goûte, que j'en » savoure, que j'en contemple pièce par pièce » toutes les beautés et qu'ensuite je m'interdise » de me lancer sur leurs traces ? Quand je con- » temple la nature dans ces lieux qui sont, en » vérité, charmants (c'est la seule bonne chose » qu'offre mon pays), surtout dans cette saison, » je me sens tellement transporté hors de moi- » même, qu'il y aurait, ce me semble, péché » mortel à ne pas m'en occuper, à laisser passer » cette ardeur de jeunesse en travaillant à » devenir un bon prosateur et à attendre une » vingtaine d'années pour m'adonner à la poésie. » Dans vingt ans, d'abord, je ne vivrai plus ; » puis, ces pensées se seront envolées et l'ima- » gination sera plus froide qu'elle n'est à pré- » sent [1]. »

Leopardi ne voulut pas s'abandonner entière- ment à la direction d'un maître qui l'aurait fait vieillir dans une longue enfance et fit bien. La

[1] *Epistolario*, I, pag. 40 (30 avril 1817).

littérature italienne doit à cette « ardeur de jeunesse » les plus beaux morceaux lyriques de son vaste répertoire. Mais l'âge de la prose fut bientôt venu pour Leopardi : la nature le poussait à une maturité hâtive, et lui-même, toujours plongé dans des méditations philosophiques, attentif à réprimer les élans de sa sensibilité, à paralyser l'essor de son imagination, semblait courir au-devant d'une vieillesse précoce. Il en vint de bonne heure à considérer les vers comme un exercice futile, et les poètes en cheveux blancs comme des esprits arrêtés dans leur développement. Si à Rome il avait protesté contre l'engouement exclusif des Romains pour l'archéologie, il trouvait plus ridicule encore la fureur de rimer qui possédait les Bolonais. Il conseillait alors à tout le monde, même aux dames[1], de se livrer aux études philosophiques, prétendant que la régénération de l'Italie était à ce prix : « L'Europe, disait-il, veut des choses » plus solides et plus vraies que la poésie. En » courant après les vers et les frivolités, nous » rendons un service signalé à nos tyrans, parce

1 Le frivole Ovide conseillait au contraire aux dames de ne pas lire le poëme de Lucrèce, pour lequel il professait lui-même une grande admiration. (*Amor.*, I, 15. *Trist.* II, 26.)

» que nous réduisons à un jeu ou à un passe-
» temps la littérature qui seule peut donner
» un point de départ solide à la régénération de
» notre patrie. »

On ne maltraitera jamais assez les versificateurs qui usurpent le nom de poëtes, et, pour ceux-là, le jugement de Leopardi n'est pas trop sévère. Mais, appliqué à la poésie italienne en général, il est loin d'être exact. Depuis quarante ans déjà, les poëtes italiens avaient pris les devants sur le reste de la nation dans la voie du progrès et de l'émancipation nationale. Le *Giorno* de Parini avait fait rougir l'aristocratie de son oisiveté corrompue ; il n'avait pas tenu à Alfieri que le théâtre ne devînt une école de patriotisme, et vingt moralistes auraient moins troublé le sommeil des esclaves satisfaits que ne le fit Foscolo en chantant l'hymne irrité des *Sepolcri*. Leopardi lui-même avait tenu un instant entre ses mains la lyre vengeresse et marqué sa place parmi les précurseurs de l'ère nouvelle.

Mais, tout entier aux impressions du moment, Leopardi rêvait alors de provoquer une révolution dans le monde philosophique et croyait n'avoir rien fait en comparaison de ce qui lui restait à faire. Dans son épître à Carlo Pepoli, il

esquissait ainsi, non sans quelque réminiscence de Properce [1], la tâche qu'il réservait « au triste » reste d'une misérable vie. Rechercher l'amère » vérité, les obscures destinées des choses mor- » telles et des choses éternelles ; pourquoi a été » créée, pourquoi chargée de chagrins et de » misères l'espèce humaine ; vers quel but su- » prême la précipitent le destin et la nature ; » qui se délecte ou profite de nos douleurs ; » sous quelles lois, à quelle fin roule ce mysté- » rieux univers dont les sages chantent les » louanges et devant lequel je me contente de » m'étonner. »

Le programme, on le voit, était vaste, et la vie de l'humanité entière ne suffirait pas à l'épuiser. Au moment où il parlait ainsi, Leopardi avait déjà écrit la préface de sa future philosophie, c'est-à-dire, effleuré au hasard les grands problèmes moraux et rejeté les solutions reçues. Ses infirmités lui arrachèrent la plume des mains, et c'est sur ces premières esquisses que nous devons le juger. Il ne faut pas cherche` à travers ces opuscules un système bien lié et des principes constants : la fantaisie y tient plus de place que la dialectique, et le raisonnement

[1] Properce, *Elégies*. III, 5, 23 sqq.

même y prend volontiers la forme d'une boutade humoristique. Pour tout dire, nous nous serions contentés d'en apprécier le mérite littéraire, si les amis de Leopardi, imprudents par excès de zèle, n'avaient forcé son œuvre à remplir une sorte de trilogie factice et à justifier trois titres pompeux, — grand philologue, grand poète, grand philosophe, — attachés au frontispice par Giordani. Autant il serait injuste de contester à Leopardi son mérite de philologue et sa gloire de poète, autant il y aurait de complaisance à le placer à côté des grands amants de la sagesse. Cependant, il a proclamé assez haut la nécessité de refaire la philosophie et assez ambitionné l'honneur de jeter les bases d'un système nouveau, pour que nous nous arrêtions un instant devant cette partie de son œuvre.

La philosophie de Leopardi est surtout destructive : c'est ainsi qu'elle fut jugée dès l'apparition des *Œuvres morales*, et lui-même n'y contredit pas. « Que mes principes soient tous » négatifs », écrit-il en réponse aux observations d'un critique bienveillant, « je ne m'en aperçois » pas, mais cela ne m'étonnerait pas beaucoup, » car je me rappelle ce mot de Bayle, que, en » métaphysique et en morale, la *raison* ne peut

» édifier, mais seulement détruire[1]. » Ce n'est pas qu'il soit sceptique et qu'il se défie des forces de la raison ; ni Pascal ni Bayle n'eussent reconnu en lui leur disciple, car il aime à raisonner avec autorité et se croit vite arrivé à l'évidence. Il détruit pour détruire, par agacement nerveux, comme un enfant en colère. Rien de plus fragile que ces « observations » et ces « raisonnements » auxquels il renvoyait si vertement les lecteurs assez osés pour « accuser ses maladies (p. 54). »

Le point de départ de toute son argumentation est un fait particulier aussitôt généralisé. Il eût dit volontiers : *Je suis, donc je souffre*. La souffrance étant le caractère essentiel de la vie, la vie est un mal. Cette pensée revient à satiété sous sa plume : élevée à la hauteur d'un axiome, elle domine et tranche toutes les questions. Mais, dira-t-on, les faits protestent contre la théorie : l'humanité, si habituée qu'elle soit à se plaindre, refuse de considérer la vie comme un supplice et ne désire rien tant que de la prolonger. Leopardi répond qu'elle est le jouet d'une illusion ; que la nature a tort devant la raison ; que la vie, même sans douleurs, est tou-

1. *Epistolario*, II, p. 35 (23 août 1827).

jours un mal, et passe outre. La création, étant visiblement mauvaise, ne saurait être l'œuvre d'un être intelligent et bon, mais d'une force aveugle et inconsciente qu'on peut appeler la nature ou le destin. Voilà pour la métaphysique, qui arrive ainsi, par le chemin le plus court, à l'athéisme.

La morale est plus étrange encore : c'est du stoïcisme auquel la main d'un poète a ajouté quelques paradoxes. L'homme condamné par la force aveugle des choses à être malheureux a le droit de chercher à l'être le moins possible. Son premier droit est évidemment de rejeter la vie qui lui a été imposée sans son consentement. Leopardi ne le lui conteste pas et trouve le suicide fort raisonnable, mais il lui conseille de n'y pas recourir parce que la nature et la philanthropie s'y opposent. Cette fois, on ne sait trop pourquoi, la raison se résigne à avoir tort. La nécessité de vivre une fois admise, quel usage faire de la vie? De devoirs envers la puissance tyrannique qui nous l'a donnée, il ne saurait en être question : Leopardi se vante à plusieurs reprises, tant en vers qu'en prose, de ne pas baiser la main qui le frappe. La société étant « une ligue des coquins contre les honnêtes

gens[1] »,ceux qui se consacreraient à son service par dévouement feraient une folie, et ceux qui le font par intérêt se préparent des déceptions, à moins qu'ils ne soient aussi malhonnêtes que la société, auquel cas ils manquent à leurs devoirs envers eux-mêmes. Car l'homme a des devoirs envers lui-même, et ce sont les seuls qui trouvent grâce devant Leopardi. Ces devoirs peuvent se résumer dans l'obligation d'être *vertueux*. On ne saurait être plus stoïcien. Seulement les stoïciens, si dédaigneux qu'ils fussent de la logique vulgaire, avaient senti le besoin d'assigner à la vertu une origine, un programme, une sanction. Ils croyaient à une Providence qui avait ordonné la nature jusque dans ses moindres détails, de sorte que chaque être, en se conformant aux lois de sa nature particulière, obéissait en définitive aux lois de la Providence. Or, ce qui constitue la nature particulière de l'homme, ce qui le distingue des animaux, c'est la raison. Une fois dégagée des passions qui l'oppriment, cette faculté supérieure s'élève spontanément vers le vrai, le beau, le bien, et devient, à l'exclusion de tous les appétits du corps, la règle absolue de notre conduite. Voilà le code

[1] *Pensieri*, I (*Opere*, II, p. 107).

de la vertu stoïcienne. Enfin, dans ce système, la vertu est à elle-même sa propre récompense, et le vice porte en lui-même sa punition. La sanction y est, et la logique l'exige si impérieusement que les stoïciens ne consentirent jamais à la supprimer ou à reconnaître qu'elle fût insuffisante. Ils aimèrent mieux accumuler les paradoxes de détail que de commettre cette énorme inconséquence.

Leopardi, lui, serait fort embarrassé de définir ce qu'il entend par vertu. Ce n'est pas évidemment l'obéissance aux lois de la nature qui est représentée partout ou comme une marâtre cruelle ou comme une machine mue par la fatalité. Leopardi ferait plutôt consister la vertu à protester contre la tyrannie de la nature. Enfin, pour lui prêter une définition qui rend assez exactement sa pensée intime, disons que celui-là est vertueux qui vit de façon à pouvoir toujours s'estimer lui-même. Mais la vertu conduit-elle au bonheur? La loi fondamentale de notre nature étant le désir inextinguible de la félicité, la vertu y satisfait-elle? Nullement. Au contraire, plus une âme est intelligente, délicate, sensible, en un mot plus elle a d'aptitudes à la vertu, « car je ne fais, dit-il, nulle différence de

la sensibilité à ce qu'on appelle vertu (p. 129) », plus elle est malheureuse ; c'est sur les âmes d'élite que s'acharne de préférence le mauvais vouloir de la nature. Celles-là ont bien vite écarté les illusions avec lesquelles elle abuse les esprits faibles ; ils la voient dans toute sa nudité et toute son horreur, et ce spectacle qu'elles ont cherché les rend à jamais incapables de bonheur.

Que nous voici loin de Lucrèce, cet autre poëte philosophe, esprit inquiet et malheureux qui a laissé dans son œuvre, lui aussi, la trace de ses angoisses extérieures ! Lucrèce constate, il est vrai, le triste état de l'humanité en proie aux folles terreurs que déchaîne sur elle l'ignorance et la Religion, fille de l'ignorance ; mais à ces maux il sait un remède infaillible, la vérité révélée par le génie divin d'Epicure, la vérité dont la pure et bienfaisante lumière va conduire au bonheur l'humanité régénérée. Lucrèce est un néophyte enthousiaste, il a foi dans l'avenir ; il encourage la curiosité de l'esprit humain et lui montre le bonheur à la portée de ses efforts [1]. Pour Leopardi, au contraire, le bonheur est une illusion qui craint le grand jour et que dissipe le moindre rayon de vérité : plus l'humanité s'agite, plus elle s'éloigne

[1] V. C. Martha, *le Poëme de Lucrèce*.

du but; les peuples les plus éclairés sont les plus malheureux. Aussi il lui déplaît qu'on parle de progrès : il raille la vapeur, les chemins de fer, toutes les inventions du génie moderne : il ne voit rien de plus sot que la presse et de plus ridicule que l'économie politique. Tant de travaux, à l'entendre, n'aboutissent qu'à nous enlever la douce incurie dont jouit un sauvage de la Californie. Il en arrive ainsi à reprendre la thèse de Rousseau et de Shelley, le rêve enfantin de l'âge d'or, sans croire comme eux à la sagesse bienfaisante de la nature.

Ces arguments surannés, qui s'attachent comme une rouille aux esprits débilités et dont Leopardi aurait dû s'affranchir, l'empêchaient de comprendre que la science, occupée à la conquête du monde matériel, travaille en définitive à mettre l'homme à l'abri de la brutalité des choses et à le délivrer de la douleur physique. On n'ose plus aujourd'hui se donner le ridicule de prétendre que la santé et le bien-être sont choses indifférentes au bonheur : or, c'est à la science que nous devons le bien-être, et ce n'est pas la faute de nos savants si, après avoir trouvé des moyens de suspendre la douleur, ils ne sont pas parvenus à la supprimer.

Si l'homme ne peut qu'aggraver son infortune en déployant son activité, que reste-t-il donc à faire à celui qui a eu le malheur de sortir des heureuses ténèbres de l'abrutissement? Rien, qu'à jeter sur la création un regard de mépris et à attendre dans un silence dédaigneux le moment de rentrer dans le néant.

Telle est cette étrange philosophie qu'il serait difficile de prendre au sérieux, si l'on ne savait que c'est la protestation suprême d'un cœur ulcéré et le tombeau dans lequel il s'est enseveli tout vivant. C'est une ébauche informe qui ne rentre dans aucun système et ne procède d'aucune école. Gioberti, un assez pauvre philosophe, comme on sait, prétend y reconnaître l'influence de l'école sensualiste et matérialiste du XVIII[e] siècle : d'après lui, ce sont les philosophes français et le génie païen de l'antiquité qui ont égaré Leopardi loin de la foi chrétienne à laquelle l'eût ramené une nouvelle évolution intellectuelle arrêtée par le délabrement de sa santé [1]. Un autre critique [2] range Leopardi parmi les victimes du scepticisme moderne, entre Jouffroy et Alfred de Musset. Mais rien ne res-

[1] V. Gioberti, *Del Bello*, p. 501. *Rinnovamento*, II, p. 375, etc.
[2] L. Baunard, *Les victimes du doute.*

semble moins aux allures placides de cette philosophie sans idéal qu'on appellerait aujourd'hui le positivisme, ou aux hésitations douloureuses des sceptiques hantés par la nostalgie de la foi, que le dogmatisme négatif de Leopardi. Leopardi n'a nulle envie de s'enrôler sous la bannière de Bacon et de marcher avec ses infatigables disciples à la recherche de la vérité palpable : il n'entend pas laisser ses théories à la merci de l'expérience et met un raisonnement bien au-dessus d'un fait. On ne voit pas non plus qu'il ait des retours attendris vers la foi de son enfance ; qu'il sente à la fois le désir et l'impuissance de croire, et reproche à la raison de l'avoir laissé dans les ténèbres. Il se croit en pleine lumière ; il ne doute pas qu'elle ne lui montre les objets sous leur vrai jour et que la teinte livide qu'elle répand sur toute la nature ne représente l'aspect réel des choses. En philosophie, il est resté poète, cette « chose légère », eût dit Platon, qui glisse sur les surfaces, qui vit d'émotions et d'images, et qui, une fois égarée hors de son domaine, ne sait plus mesurer ses élans, ni se rappeler à propos combien l'imprudence expose aux mécomptes.

XV

Style des *Œuvres morales*. — Le goût italien et le goût français. — Leopardi comparé à Lucien et à Voltaire. — Si Leopardi est un humoriste. — Le sens esthétique est la faculté maîtresse et la règle de Leopardi.

Le jugement sévère qu'il nous a fallu porter sur le fond des *Œuvres morales* n'enlève rien au mérite de la forme. La prose de Leopardi n'est pas indigne de ses vers. Gioberti n'hésite pas à comparer son style élégant et simple à celui de Machiavel. C'est des Grecs, plus encore que des modèles italiens, que Leopardi a appris l'art de retracer la pensée toute nue, d'un trait sobre et fin qui laisse aux détails toute leur valeur et aux proportions toute leur harmonie. Sa phrase, ample sans être verbeuse, coulant sans effort entre deux écueils, la concision affectée et la redondance, est d'une limpidité que ne troublent jamais les figures ambitieuses, si

familières aux auteurs d'outre-monts. Je ne fais guère que reproduire ici, pour éviter le soupçon d'incompétence auquel échappe difficilement un étranger, le jugement des critiques les plus autorisés de l'Italie. J'aurais même laissé la parole sur ce sujet à Giordani, s'il était prudent de s'engager à l'écouter jusqu'au bout. Qu'on juge par ce petit morceau de rhétorique si la sobriété dont Leopardi fait preuve était chose commune en Italie, et si Giordani, qui dans son pays ne passe pas pour prolixe, était capable de la lui enseigner. Voici comment Giordani compare le style de Leopardi à un cristal limpide : « La » pensée, qui de son foyer ne peut arriver à » notre entendement par intuition immédiate, » mais doit passer par l'intermédiaire des paroles, » les traverse avec cette promptitude facile et » cette netteté avec laquelle parviennent à notre » œil à travers des cristaux très-purs les images » des objets placés par-delà; comme si entre » nous et ces objets il n'y avait d'interposé qu'un » air complètement dégagé de vapeurs; ces cris- » taux restant invisibles pour nous, parce qu'ils » ne repoussent ou ne retiennent aucune portion » de lumière. Cette perfection, ils la doivent à » l'absence de tout mélange dans leur substance,

» d'où leur densité égale de toutes parts; d'où
» enfin résulte une réfraction égale partout de la
» lumière, messagère des corps sur lesquels elle
» est allée rebondir. Au contraire, dans les verres
» impurs, c'est-à-dire inégalement denses par
» mélange d'air ou d'autre matière, les rayons
» lumineux, ou en partie réfléchis par des molé-
» cules opaques, ou détournés au passage plus
» ou moins selon la densité différente des milieux,
» se réfractant, les uns sous des angles plus
» grands, les autres sous des angles plus petits,
» rendent la vision moins exacte: parce que la
» lumière se trouble et s'affaiblit dans un milieu
» en partie opaque ou en partie coloré; ou bien,
» par suite de l'inégalité des angles, elle nous
» fait paraître une portion de l'objet plus haute
» et une autre plus basse que la réalité; et nous
» percevons une image ou déformée ou confuse.
» Mais, comme on connaît la difficulté de fondre
» du verre d'une pureté parfaite, il n'est pas
» moins difficile de composer un style d'une
» transparence complète. Dans Leopardi prosa-
» teur l'art est si grand, ou plutôt il est telle-
» ment supérieur à l'art, que celui-ci ne paraît
» aucunement, et son art principal, autrement
» dit la force de son intelligence, est l'exclusion

» de tout superflu. *Ambitiosa recidit orna-*
» *menta*[1]. »

Encore une fois, ce n'est pas un mince mérite, il faut le dire à l'honneur de Leopardi, d'avoir su écrire simplement à une époque où une pareille battologie trouvait des admirateurs. Ce qui manque peut-être au style si parfait de Leopardi, ou du moins ce qu'un Français voudrait y trouver, c'est un peu plus de vivacité et de chaleur. Sans doute, il ne faut pas demander à la période italienne, à laquelle le goût national impose toujours une certaine rondeur, les vives allures et le ton dégagé que prend volontiers la phrase française dans les ouvrages de fantaisie. Le style à la française, tel qu'on le rencontre par exemple dans les œuvres de Cesarotti, a été définitivement condamné au-delà des monts par l'expérience : on le trouve trop haletant, trop disloqué, trop dédaigneux des transitions et des soudures qui groupent les propositions secondaires autour de l'idée principale. Un Michelet italien est impossible. Cependant, il me semble rencontrer dans la prose des *Œuvres morales* un excès de solidité et de méthode qui ne répond guère aux exigences du dialogue, la forme pré-

1 P. Giordani, *Proemio al III Vol. delle opere di G. Leopardi*.

férée de l'orateur. De là une certaine froideur que Giordani constate lui-même et qui, pour être voulue peut-être, n'en est pas moins apparente.

Leopardi dit quelque part dans sa correspondance qu'il faut réveiller la torpeur du public italien par des moyens énergiques. C'est dans ce but qu'il a donné, à la plupart de ses petits opuscules philosophiques une forme plus animée et plus originale que la démonstration didactique. Il a pris pour modèle Lucien, et s'il n'a pu emprunter au grand railleur de Samosate sa vivacité et sa verve, il enfonce parfois plus avant le trait acéré de l'ironie. Mais Leopardi, on le devine par avance, a l'ironie triste et monotone : il la continue sans la varier : au lieu d'effleurer d'une plume légèrement aiguisée ce qu'il appelle les préjugés de l'humanité, il s'acharne à les pourfendre. Au bout de quelques pages, on le connaît tout entier ; on s'aperçoit qu'on a affaire, non pas à un causeur aimable qui insinue sa pensée sans l'imposer et se dérobe à ses interlocuteurs sans leur demander s'ils sont de son avis, mais à un esprit convaincu, possédé d'une idée fixe, et bien près de plaindre la sottise de ceux qui verraient les choses sous un autre jour. Au lieu

de laisser parler les personnages de ses dialogues de façon à paraître se désintéresser du débat, il s'incarne aussitôt dans l'un d'eux, se jette de sa personne dans la discussion, tire à lui toute l'attention, argumente, et laisse voir qu'il tient beaucoup à convaincre. Qu'il y a loin de ces élucubrations aux contes et dialogues philosophiques qui s'échappaient, tout pétillants de malice, de la plume de Voltaire !

Ce n'est point à la douce gaieté de l'esprit français qu'il faut comparer la fantaisie sombre et le rire amer de Leopardi ; si, pour définir sa manière, il fallait absolument la rapprocher d'un genre connu, on pourrait dire de lui que c'est un *humoriste*. Pour moi, ce mot exotique, dont on a fort élargi le sens à force de le déclarer indéfinissable, désigne un écrivain qui s'abandonne volontiers aux caprices de son humeur et aux impressions du moment, qui écrit à son goût, de la façon qu'il lui plaît, étalant avec complaisance sa personnalité envahissante, forçant ses lecteurs à l'accepter tel qu'il est, même s'il lui prend fantaisie d'être absurde. Ainsi entendu, l'*humour* ne s'épanouit guère en toute liberté que de l'autre côté du détroit : c'est moins une préférence littéraire qu'une affaire

de tempérament. Ailleurs, le *moi* paraîtrait plus indiscret; les individus subissent davantage l'influence de la société et tiennent trop à rester en communion avec l'esprit général pour aller ainsi jusqu'au bout de leurs droits. L'Italie n'est pas, que je sache, un pays d'humoristes. Ce qui y domine, c'est le souci de la forme. Cette préoccupation artistique, outre qu'elle laisse moins sentir le besoin d'originalité, impose une certaine mesure qui ne souffre pas les divagations et les disparates. Leopardi est humoriste en-deçà de cette mesure : son goût l'empêche de la dépasser et le met même en garde contre des libertés dont il aurait pu trouver des exemples dans tel classique. S'il se plaît à esquisser des tableaux lugubres, il se garde bien de les charger de couleurs dégoûtantes : il nous mène au milieu des momies de Ruysch sans décrire le charnier, tandis que, pour montrer le néant de la noblesse, Parini nous dépeint deux cadavres rongés de vers qui discutent au fond d'une fosse empuantie [1].

Leopardi, qui a tant parlé de la douleur, de la mort et du tombeau, qui, pour mieux prouver sa thèse désespérante, devait être tenté de les

[1] G. Parini, *Della Nobiltà*, dialogo.

montrer dans toute leur horreur, a toujours dédaigné ces moyens grossiers : il aimait le beau, et plutôt que de traîner à travers ses poésies et sa prose le squelette hideux de la Mort, il l'a transformée en un génie bienfaisant, frère jumeau de l'Amour.

L'Amour aussi a trouvé grâce devant cet apôtre convaincu du désespoir. Il était si facile à un sceptique de lui arracher les ailes ; de le confondre avec l'instinct qui fermente dans la matière organisée ; de voir en lui le leurre grossier dont se sert la nature pour attirer ses victimes au banquet empoisonné de la vie ; de bafouer enfin, avec la complicité secrète de la physiologie, la plus chère illusion du cœur humain ! Eh bien ! cet argument terrible, Leopardi n'en veut pas ; il chante au contraire le pouvoir magique de l'amour ; il le place dans une sphère idéale d'où son auréole domine, comme un phare bienfaisant, le cours orageux de la vie humaine ; il oublie son idée fixe, son ironie se détend, et il aime mieux perdre sa cause que de la gagner au prix d'un tel sacrilége. C'est qu'au fond, Leopardi n'a rien d'un misanthrope : il déplore la triste condition de l'homme, mais ne veut pas l'humilier. Ce n'est pas lui qui prendrait la

baguette de Circé pour faire la caricature de l'espèce humaine, et qui, comme Carlyle par exemple, esquisserait gravement une philosophie au point de vue et à l'usage du pourceau.

La fantaisie de Leopardi s'interdit ces écarts familiers à l'*humour* britannique. Nous pouvons entrer dans l'espèce d'enfer qu'il nous ouvre, sans conseiller aux gens nerveux de rester à la porte.

XVI

Analyse des *Œuvres morales*. — *Dialogue d'Hercule et d'Atlas*. — *Dialogue d'un Follet et d'un Gnome*. — *Dialogue de la Mode et de la Mort*. — *Concours proposé par l'Académie des Sillographes*. — *Dialogue de la Terre et de la Lune*. — *La gageure de Prométhée*. — *Dialogue de la Nature et d'un Islandais*. — Le problème de la vie.

Voici tout d'abord l'*Histoire du genre humain* divisée en trois âges. Dans le monde primitif, la terre était plus petite, sans mers ni montagnes, et le ciel sans étoiles. Cependant le genre humain, encore enfant, trouva pendant quelque temps du charme à ce spectacle monotone, jusqu'au jour où l'ennui le prit et mit le suicide à la mode. Stupéfaction des immortels. Cette fois, Jupiter s'y prend mieux. Il agrandit le monde, y creuse des mers, des lacs, des vallées, y met des échos, des brises, des songes, enfin rompt de mille manières l'uniformité primitive. Le succès répond d'abord à son attente; mais bientôt les hommes s'ennuient quand même

et s'en prennent à leur auteur. Le déluge de Deucalion extermine cette race d'impies. Cependant Deucalion et Pyrrha repeuplent la terre. Instruit par l'expérience, Jupiter distrait le genre humain en l'accablant de maux réels et de labeurs sans trêve. Les souffrances et la peur, engendrant la pusillanimité, préviennent suffisamment les suicides. Grâce à ces précautions, la civilisation prend un essor rapide, et, gouvernés par quelques fantômes appelés Justice, Vertu, Gloire, Sagesse, etc , les hommes mènent une vie relativement agréable. Mais la Sagesse ayant eu l'imprudence de piquer la curiosité des hommes en leur parlant de la Vérité, génie qui faisait l'ornement du ciel, ceux-ci demandent à voir ce génie, et Jupiter, qui a la tête rompue de leurs importunités, les punit en les exauçant. Adieu les rêves, les illusions, les espérances! Le genre humain devient si malheureux que l'Amour en a pitié. Ce dieu, dont les hommes ne connaissaient jusque-là que le nom, descend parfois sur la terre: les illusions renaissent sous ses pas et il inonde ses élus d'une félicité presque divine.

Cette élégante bluette, qui n'a pas vingt pages, rappelle assez bien ces tableaux de l'école bolo-

naise dans lesquels une apparition céleste plane au-dessus des figures principales et envoie des reflets lumineux jusque dans les recoins les plus sombres. Elle est écrite d'ailleurs d'un style simple et égal : point de mots à effet et, à part une allusion à l'*Atlantide* de Platon, point de cette érudition que Leopardi aime un peu trop à transporter dans les ouvrages de fantaisie.

Nous n'en dirons pas autant du *Dialogue d'Hercule et d'Atlas.* Pour réveiller l'espèce humaine qui paraît ou morte ou endormie, les deux personnages jouent à la balle avec la Terre et la laissent tomber. Rien ne bouge. Or, comme Horace a dit que le juste verrait crouler le monde sans s'émouvoir : « je croirai donc, dit » Hercule, qu'aujourd'hui tous les hommes sont » justes, puisque le monde est tombé et que pas » un n'a remué. Qui doute, réplique Atlas, de » la justice des hommes ? » C'est, comme disent les vaudevillistes, le mot de la fin, et il est plus désobligeant que spirituel.

Le *Dialogue d'un Follet et d'un Gnome,* dirigé contre la vanité humaine, est mieux mené. Cette fois, l'espèce humaine est bien morte. La guerre, l'anthropophagie, le suicide, les excès et l'étude l'ont fait disparaître. Les gnomes, qui

ne voient plus venir de chercheurs d'or dans leurs souterrains, s'inquiètent et envoient aux informations. L'un d'eux rencontre un follet qui lui apprend la grande nouvelle. Le bon gnome n'est pas rassuré. Quoi ! plus de journaux, plus d'almanachs ? Qui prendra note de tout ce qui se passe et mesurera la marche du temps ? Le follet lui démontre que tout n'en ira que mieux, et tous deux rient ensemble de la suffisance de cette pauvre humanité qui croyait le monde fait pour elle et qui disparaît sans y laisser le moindre vide. La satire, on le voit, n'est pas bien méchante : ce qui est en cause ici, c'est moins la vanité naïve de l'homme que l'argument des causes finales dont on faisait jadis en philosophie un abus vraiment ridicule.

Mais le *Dialogue de la Mode et de la Mort* a été écrit dans un moment de mauvaise humeur. Ces deux êtres abstraits ne sont pas charitables. La Mode, qui mène les hommes à la baguette, se vante à sa bonne sœur la Mort des services qu'elle lui rend en obligeant cette sotte humanité à prendre dans toutes ses habitudes le contre-pied de l'hygiène. Admettons que les modes contemporaines soient stupides. Mais la Mode va plus loin : « Finalement, dit-elle, comme je

» voyais que plus d'un s'était vanté de vouloir » se faire immortel, c'est-à-dire de ne pas » mourir tout entier,... j'ai fait disparaître cet » usage de chercher l'immortalité, et même de » l'accorder dans le cas où quelqu'un l'aurait » méritée. » Ce qui veut dire qu'au XIXe siècle la terre est peuplée de fats et d'envieux. Mais il ne faut pas prendre cette boutade au sérieux : du reste, on ne trouverait guère d'auteur qui n'ait, un jour ou l'autre, médit de ses contemporains.

Le *Concours proposé par l'Académie des Sillographes* est encore une satire assez anodine de la société. L'Académie, considérant que notre siècle est véritablement le siècle de la mécanique, demande aux fabricants d'automates : 1° Un ami dévoué et discret, conforme aux types donnés par Cicéron et la marquise de Lambert ; 2° Une machine à faire de grandes actions, d'après les poèmes et les romans ; 3° Une femme fidèle, d'après Baldassar Castiglione et autres. Les prix seront prélevés sur les fonds provenant de la succession de Diogène, et l'on fondra au besoin un des ânes d'or d'Apulée, de Firenzuola ou de Machiavel. La donnée serait assez comique, si Leopardi savait

faire rire; mais quand il plaisante, on sent qu'il a des larmes dans la voix, et on n'a pas besoin de l'avoir lu jusqu'au bout pour savoir qu'il ne va pas s'écrier au bas de la page, dans un accès de gaieté sincère :

O le bon temps que ce siècle de fer !

Cependant Leopardi n'a pas le caractère hargneux : il est mal à l'aise dans la satire ; il ne se bat que contre des abstractions, et c'est parce qu'il ne veut blesser personne que ses coups se perdent dans le vide. En général, il aime beaucoup mieux plaindre les hommes que de les blâmer. Il les excuse même volontiers, pourvu qu'il puisse tirer de leurs imperfections un argument contre la Providence. Ce n'est pas un misanthrope : c'est un théophobe. Aussi a-t-il hâte de revenir à son axiome fondamental et de chercher partout des preuves de la misère humaine. *Intelligenti pauca.* La conclusion, qu'il était imprudent de déduire tout au long, ce n'est pas celle de Pascal, que Dieu seul peut remplir le cœur de l'homme, mais bien que, si Dieu existait, on ne pourrait le concevoir qu'avec les attributs de l'Ahriman oriental.

Que dit-on dans cette conversation nocturne

entre *la Terre et la Lune?* La Terre, désœuvrée et curieuse, s'informe de ce qui se passe sur sa voisine. Elle s'émerveille d'apprendre que la Lune est peuplée d'êtres qui ne ressemblent nullement à des hommes, et ne connaissent ni la guerre ni l'agriculture. Jusque-là les peuples lunaires sont étonnants ; mais quand la Terre demande si l'on connaît là-haut les vices, les crimes, les douleurs, la vieillesse, etc., la Lune avoue que ses habitants sont en proie à tous ces maux, et ses informations particulières lui permettent même d'affirmer qu'il en est ainsi dans tout l'univers. La souffrance est le trait par lequel tous les êtres se ressemblent.

Redescendons sur-la terre pour voir ce qui adviendra de cette *Gageure de Prométhée*. Prométhée n'est pas content. Le collége des Muses a décerné des couronnes à Bacchus, à Minerve, à Vulcain pour avoir inventé, l'un, le vin, l'autre, l'huile, le troisième, un fourneau économique, et le fabricateur du genre humain n'a pas même eu une mention honorable. Il s'en plaint à Momus et, comme celui-ci hoche la tête [1],

[1] Momus, le grand « railleur », trouvait l'homme mal construit; il eût voulu une petite fenêtre sur la poitrine, afin qu'on pût voir par là nos désirs et nos pensées. (Lucien, *Hermotimus*.)

il se fait fort de lui démontrer à l'instant l'excellence de son invention. Un pari s'engage et les deux intéressés courent ensemble aux informations. Descendus en Amérique, ils se trouvent nez à nez avec un sauvage en train de manger son fils, qui leur explique très-simplement comme quoi sa famille lui sert de garde-manger. Les voyageurs s'envolent à temps pour échapper à l'appétit des cannibales qui déjà les guettaient à la sourdine. Dans l'Inde, ils voient une jeune veuve se brûler sur le bûcher de son mari, un ivrogne qu'elle détestait. Prométhée se tire d'affaire en disant : « Ce sont des barbares », et sans écouter les réflexions de Momus, il conduit son interlocuteur au beau milieu de Londres, en pleine civilisation. Devant la porte d'une maison bourdonnait un attroupement de curieux. Les deux touristes entrent et voient trois cadavres. C'était un grand seigneur anglais qui, sans autre raison que le dégoût de la vie, venait de se brûler la cervelle après avoir tué ses deux enfants et recommandé son chien à un de ses amis. Prométhée n'en demande pas davantage et paie la gageure. Leopardi a soin de nous faire remarquer que ces lugubres histoires sont authentiques et conclut en accusant, non pas la

folie ou la perversité des hommes, mais la Nature qui les a faits si malheureux.

C'est donc la Nature qui a fait tout le mal. Mais quel est son but? pourquoi des œuvres si imparfaites et si mal venues? Est-ce malignité, est-ce impuissance? Voilà ce que demande à la Nature elle-même un Islandais errant qui, tout occupé à la fuir, la rencontre bien malgré lui au centre de l'Afrique. Cet Islandais, qui ressemble trait pour trait à Leopardi, en a long sur le cœur et débute par un vrai réquisitoire. Convaincu dès l'enfance de l'impossibilité d'être heureux, il avait borné son ambition à n'être pas malheureux. Aux maux qui viennent de la société, il avait trouvé un remède, l'isolement: mais rien n'avait pu le garantir contre la malveillance de la nature. Bon gré mal gré, il lui avait fallu suffoquer pendant l'été; l'hiver, grelotter ou s'échauffer le sang et se perdre les yeux au coin d'une cheminée fumeuse. En vain avait-il cherché un pays habitable; ici des glaces, là des climats torrides, partout des tempêtes, des tremblements de terre, des bêtes féroces, des insectes insupportables: bref, pas un jour sans peine. Il trouve qu'en l'envoyant sans le consulter dans ce bas monde, la nature s'engageait à s'occuper de

lui, et qu'elle ne l'a pas fait. La Nature répond qu'elle s'occupe uniquement de tourner la roue de l'univers dans lequel la mort entretient la vie, et la vie, la mort. L'Islandais demande alors à quoi aboutit ce cercle vicieux, et la Nature aurait pu être assez embarrassée si deux lions efflanqués, exténués par un long jeûne, n'étaient venus à propos manger son interlocuteur, en attendant le moment de mourir à leur tour d'inanition.

L'idée de ce dialogue peut être une réminiscence du *Tesoretto* de Brunetto Latini qui, lui aussi, rencontre dame Nature sur une cîme des Pyrénées, aussi bien qu'une imitation d'un passage célèbre des *Lusiades,* l'apparition du géant des tempêtes, passage indiqué du reste par Leopardi lui-même. Mais ici le canevas importe peu : le fond porte bien l'empreinte caractéristique de l'auteur. C'est Leopardi pris sur le fait, mais vu par ses petits côtés, avec son humeur un peu méticuleuse, ses impatiences de malade, ses préoccupations de valétudinaire inquiet qui voit du danger partout et craint un courant d'air autant qu'un tremblement de terre. Un grand nombre des maux dont se plaint Leopardi n'en sont pas pour des gens bien portants, et la plu-

part des autres peuvent être évités. La faiblesse de l'homme, qui naît nu et désarmé devant la nature, est un thème qui a dû inspirer des phrases éloquentes avant Buffon, avant Pline, et même avant Job, mais qui perd à être analysé.

Il n'en est pas de même de la dernière question, l'éternel problème des causes finales. La science moderne l'agrandit chaque jour, et, en présence de la prodigieuse superfétation de vie que révèle le microscope, de ce perpétuel voyage de la matière à travers des organismes sans nombre qui se l'empruntent et se la rendent les uns aux autres en se détruisant et se reproduisant sans cesse, en présence de ce besoin de mouvement et d'action qui semble posséder jusqu'à la dernière molécule de l'univers, on se demande si la matière est autre chose qu'une force qui ne saurait cesser d'agir sans cesser d'être, si la vie n'est pas à elle-même son propre but, sa raison dernière, et si un jour l'homme, attristé de son néant, ne désespérera point de trouver dans un monde immuable un refuge où sa personnalité soit placée pour toujours en dehors du flux perpétuel des choses. Déjà la main téméraire de Hegel a remis en branle cet éternel *devenir*, cette absorption incessante et réciproque des con-

traires dont la vue avait jadis rempli d'une incurable tristesse l'âme d'Héraclite. L'esprit humain traverse en ce moment une période d'éblouissement et de vertige. A mesure que la rigueur de ses méthodes scientifiques chasse du monde sensible les causes arbitraires et les dérogations capricieuses pour y chercher l'évolution de lois inéluctables, l'idée d'une fatalité passive et inconsciente recommence à planer sur le monde. Ce fantôme, il est vrai, n'est plus à craindre, car il fuit devant un suprême effort de la pensée qui reconnaît en lui sa propre création, une pure forme intellectuelle; mais quand la pensée a ainsi pris la place d'une force qu'elle croyait extérieure à elle, elle s'assimile au même titre les lois sous le joug desquelles elle a courbé la nature, et après avoir ainsi dévoré ses propres enfants, elle se retrouve seule debout, effrayée de ne rencontrer partout qu'elle-même.

Cette anxiété de la raison n'est point une maladie, mais une crise où les âmes bien trempées trouveront une énergie nouvelle. Elles y retrouveront, affermie par tous les efforts qui semblaient devoir l'ébranler, l'idée de la Providence intelligente et libre, telle que la conçoit l'esprit lorsque, jouissant pleinement de la révélation intérieure

qui est sa vie même, il ne songe point à mettre en conflit des notions dont chacune a un droit égal à son adhésion. Cependant, la crise est assez forte pour tuer les faibles, et Leopardi était de ceux-là. Il demande à quoi sert une existence bornée et misérable; il cherche en quoi l'être est préférable au néant, et il en arrive à s'affaisser, comme les bouddhistes, dans le désir de l'anéantissement. Il avait roulé au plus profond de ce désespoir, et rien n'est triste comme d'y voir agoniser cette brillante intelligence qui n'avait plus la force de remonter au soleil, à la vie, de lever les yeux au ciel et d'y lire le nom divin que n'obscurcira jamais la fumée des laboratoires.

XVII

Suite des *Œuvres morales.* — *Dialogue de Malambrun et de Farfadet.* — *Dialogue d'un physicien et d'un métaphysicien.* — *Dialogue de Christophe Colomb et de Gutierrez.* — *Parini, ou de la Gloire.* — *Dits mémorables de Filippo Ottonieri.* — *Dialogue de Frédéric Ruysch et de ses momies.* — *Éloge des Oiseaux.* — *Dialogue de Timandre et d'Éléandre.* — Impression pénible que produit la lecture des Œuvres morales.

Le reste des *Œuvres morales* est consacré à développer les corollaires de l'idée dominante de Leopardi.

Bien que la vie soit essentiellement un mal, l'est-elle à chaque instant? Le bonheur, si court qu'on le suppose, peut-il y trouver place? Voici un sorcier qui a à son commandement toutes les puissances infernales. Ce qu'il demande au farfadet accouru à son appel, ce n'est ni la richesse, ni les grandeurs, ni les plaisirs, mais simplement un instant de bonheur. Le diable déclare sur sa conscience que cela lui est impossible,

parce que le désir du bonheur est insatiable et que l'on ne saurait être heureux tant qu'il n'est pas rassasié. « Eh bien! alors? » dit le sorcier. « Eh bien! répond le farfadet, si tu juges à » propos de me donner ton âme avant le temps, » me voici prêt à l'emporter. » Cette fin est assez heureuse. Tout le dialogue est d'ailleurs plus vif, voire même plus malicieux qu'à l'ordinaire. Le follet donne en passant un coup de griffe au beau sexe, et son interlocuteur songe peut-être à *Faust*, qui mit le diable de moitié dans ses bonnes fortunes. « Veux-tu que je plie à tes vo- » lontés une femme plus sauvage que Pénélope? » Non, répond le sorcier, crois-tu que pour cela » il soit besoin du diable? »

Enfin, l'impossibilité d'arriver au bonheur une fois constatée, reste à chercher le meilleur moyen d'être le moins malheureux possible. D'abord il va de soi que c'est folie de chercher à prolonger l'existence : c'est ce que dit un métaphysicien à un physicien qui vient de trouver une panacée universelle. En attendant la mort, le sage cherche à oublier de son mieux la vie : au fond, les hommes ne s'agitent tant que pour cela. Ici Leopardi se rencontre avec Pascal; tous deux ont parlé avec éloquence de l'ennui,

tous deux l'ont regardé comme le plus grand tourment de l'homme et en même temps comme la marque de sa supériorité. Leopardi ne se lasse pas de répéter qu'il préfère la douleur même à l'ennui. A plus forte raison lui préfère-t-il les agitations, les inquiétudes, et au besoin les périls de la vie active. Ainsi ce contemplateur solitaire qui, dans ses conceptions théoriques, ne trouve aucun but à l'activité humaine, rentre par cette voie détournée dans les habitudes du sens commun et recommande de mettre le temps à profit pour éviter de sentir trop lourdement le poids des heures inoccupées. Le danger est même contre l'ennui un remède plus efficace que le travail : rien ne distrait de la vie comme d'affronter la mort. Nous avons déjà rencontré cette idée dans l'ode à un vainqueur au jeu de paume (p. 59), nous la retrouvons dans le *Dialogue de Christophe Colomb et de Gutierrez*. Le rivage du Nouveau-Monde semble fuir devant l'intrépide navigateur : ses compagnons se découragent, et lui-même est forcé d'avouer que le succès de l'entreprise n'est pas absolument certain. « Mais, dit-» il, quand nous ne retirerions de cette naviga-» tion aucun autre bénéfice, je la trouve très-» profitable, en ce sens que pendant un certain

» temps elle nous délivre de l'ennui, nous fait
» aimer la vie, et nous fait apprécier une foule
» de choses dont nous ne tiendrions pas compte
» sans cela. » Cette morale, si elle devait admettre jusqu'au droit de risquer la vie des autres, ne serait pas du goût de tout le monde. Que dirait-on d'un conquérant alléguant, pour justifier ses caprices belliqueux, qu'il se fût ennuyé à ne rien faire?

Cependant, il reste une illusion à déraciner. Il est plus facile de se détacher de l'amour de la vie que de l'amour de la gloire. « La douceur de la gloire est si grande, dit Pascal, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. » Leopardi, lui aussi, avoue en vingt endroits qu'il a une passion immodérée pour la gloire. Aussi n'est-ce pas trop, pour réduire en fumée cette séduisante chimère, d'un traité en forme [1], dans lequel il accumule, sans parvenir probablement à se persuader lui-même, toutes les ressources de sa dialectique. Nous n'avons plus le traité que Cicéron avait écrit sur la gloire et que perdit au XIVe siècle un des amis de Pétrarque, mais on peut être assuré que celui de Leopardi en est la contre-partie. Ce n'est pas

[1] *Il Parini, ovvero della Gloria* (Opp. I, p. 280-317).

Cicéron qui eût essayé de se dégoûter ainsi du seul fruit qu'il espérât retirer de toute une vie de labeurs! Leopardi restreint tout d'abord le débat à la gloire littéraire qu'il déclare, sur la foi des anciens, inférieure à la gloire attachée aux grandes actions. Mais du moins, ces lauriers de second ordre sont-ils plus faciles à cueillir? Tant s'en faut. Que de travaux pour se former à l'art d'écrire! que d'obstacles à surmonter, que d'envieux à réduire au silence, avant de pouvoir parvenir jusqu'au public avec quelque chance d'être jugé sans prévention! Et encore ce public, quel est-il? Le gros des lecteurs bâille sur les livres ou admire de confiance. Pour juger du style, qui seul donne l'immortalité aux ouvrages, il faut une science, et ceci restreint considérablement le nombre des connaisseurs. Si l'on songe qu'à côté de la forme il y a le fond, et que chaque genre d'ouvrage exige du critique une compétence spéciale, on voit combien est restreint le tribunal qui décide de la réputation des auteurs. En est-il plus équitable? D'abord, le critique même compétent juge, — et en cela il est homme, — d'après l'impression du moment, d'après les goûts que lui ont faits l'âge ou les circonstances. Jeune, on aime le brillant; vieux, on est insen-

sible. C'est dans les grandes villes que se font les renommées, et là, le cœur et l'esprit sont plus ou moins blasés. Le premier jugement, ainsi faussé, risque de devenir définitif; car, s'il est vrai que les bons ouvrages ont besoin d'être relus et ne sont appréciés qu'avec le temps, il est vrai aussi qu'aujourd'hui on ne relit guère. Enfin, supposons le cas le plus favorable : voilà l'écrivain, grâce au suffrage de quelques contemporains, assuré de passer à l'état de grand homme auprès de la postérité. Qu'est-ce qu'un grand homme? Un nom qui bientôt ne représente plus rien. L'idée du beau change avec le temps, et les renommées littéraires sont à la merci de ses variations : quant aux œuvres scientifiques, elles sont infailliblement dépassées et oubliées. Le plus médiocre mathématicien de nos jours en sait plus que Galilée et Newton. Donc la gloire est une vaine ombre et le génie, dont elle est l'unique récompense, le génie est un présent funeste à qui le reçoit.

Tel est le fragile tissu d'arguments dans lequel Leopardi semble vouloir enlacer et paralyser la plus noble des passions humaines. On n'y peut toucher sans le déchirer, tant la trame en est légère. C'est qu'il est impossible d'écrire contre

la gloire sans tomber dans une contradiction; car, comme le dit Pascal après Cicéron et Montaigne, « les philosophes mêmes en veulent et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit.... »

Du reste, Leopardi ne prétend pas sérieusement donner le change sur sa pensée intime et laisser croire qu'il a triomphé de cette invincible passion de l'immortalité. Il a laissé un décalque plus libre et plus fidèle de sa personnalité dans les *Dits mémorables de Filippo Ottonieri*, recueil de pensées diverses rattachées par un lien flottant et capricieux, à la manière de Xénophon. Le nouveau Socrate s'y montre bien pessimiste et bien peu soucieux de tirer parti de l'existence, mais, quand il se compose une épitaphe, il tient à constater que s'il a vécu inutile et obscur, il se sentait « né pour les actions vertueuses et pour la gloire. »

Après avoir dit tant de mal de la vie, Leopardi cherche à parer de fleurs l'entrée du tombeau. La mort n'est pas ce qu'un vain peuple pense, la dernière et la plus vive des douleurs, la séparation violente de l'âme et du corps; c'est un sommeil qui commence par une douce langueur et se perpétue dans l'éternel repos du néant.

Demandez à ces momies qui se réveillent pour un quart d'heure dans le cabinet de Ruysch: elles chantent les loisirs inconscients que leur a faits la mort et se rendorment sans regretter la vie.

Il est temps de terminer cet examen des *Œuvres morales*. Aussi bien, l'idée fixe de l'auteur, obstinément placée au premier plan de ces scènes lugubres, inondée d'une lumière blafarde et crue, finit par acquérir un relief puissant et une sorte de rayonnement magnétique qui fascine l'imagination du lecteur. Ce spectre qui veut séduire, ce fantôme qui sourit sous le linceul et qui, de son doigt décharné, indique les régions mystérieuses où coule à pleins bords le fleuve de l'oubli, cette vision qui semble attendre, avec une sérénité confiante, le moment où la raison étonnée va rendre les armes et douter du sens commun, cause à la longue une sorte d'anxiété somnolente à laquelle une intelligence saine a hâte de se soustraire. C'est là le supplice que l'infortuné Leopardi s'est infligé à lui-même, et dont il a noté stoïquement toutes les phases, sans faire un effort pour y échapper. Il n'a pas écrit une ligne où l'on ne retrouve la trace de ce cauchemar de tous les instants : s'il fait, après Aris-

tophane, l'*Éloge des Oiseaux*, ce n'est que pour opposer à la félicité des joyeux enfants de l'air la pesante monotonie de la vie humaine.

Leopardi était sincère : toute sa vie le prouve, et, à nos yeux, il n'a pas besoin d'autre excuse. Cependant, il semble avoir craint un retour offensif de ses lecteurs et la sévérité de la critique contemporaine. Je ne sais si le *Dialogue de Timandre et d'Eléandre* est bien fait pour la désarmer. Eléandre, c'est-à-dire Leopardi, se fait étrangement illusion sur l'impression définitive que laisse la lecture de ses œuvres philosophiques. Il se prend pour un Démocrite : il croit de bonne foi avoir ri des maux de l'humanité pour ne pas être forcé d'en pleurer, et craint seulement qu'on ne l'accuse d'avoir ri pour tout de bon. Pour ma part, c'est le dernier reproche que j'aurais songé à lui faire. Mais il en est un autre contre lequel il se défend moins heureusement. Puisqu'il répète sans cesse que la vérité est l'ennemie du bonheur, et qu'il engage ceux qui veulent être heureux à garder leurs illusions, ne travaille-t-il pas sciemment au malheur de ses semblables? A cette objection, un homme convaincu ne pouvait répondre que par de mauvaises raisons.

En tout cas, il ne rétracte rien ; il affirme une fois de plus que sa désespérance est « entière, continue, fondée sur un jugement assuré et une certitude. » C'est avec cette allure tranchante et décidée que la nouvelle philosophie fit son entrée dans le monde, au milieu de l'année 1827.

XVIII

Coïncidence entre la publication des *Œuvres morales* et celle des *Fiancés* de Manzoni. — Manzoni apprécié par Leopardi. — Leopardi à Pise, à Florence, à Recanati. — Les *Souvenirs*. — Leopardi quitte Recanati pour n'y plus rentrer.

Le livre de Leopardi semblait appelé à un succès certain. A défaut d'admirateurs, il devait rencontrer assez de critiques pour ne point passer inaperçu. Une œuvre dans laquelle on discutait le problème de la vie sans dire un seul mot de Dieu et de la vie future, ne pouvait manquer d'être d'autant plus remarquée qu'elle serait plus suspecte, surtout à une époque où les gouvernements affectaient de confondre la libre-pensée avec l'esprit des sociétés secrètes, et où, chez le peuple le plus sceptique du monde, la tourmente réactionnaire avait changé l'Ecole nor-

male et la Sorbonne en déserts. Il n'en fut rien. Après le malheur d'avoir embrassé une philosophie mort-née, Leopardi eut celui de la prêcher dans un moment où l'Italie entière était en extase devant les *Fiancés* de Manzoni. Des tristes pages de l'histoire nationale au XVIIe siècle, le génie de l'aimable romancier avait fait sortir une idylle consolante et pure qui montrait l'amour vertueux triomphant de la force brutale avec l'appui de la religion, et le crime lui-même ennoblissant sa défaite par le repentir. Si flatté que fût leur portrait, les Italiens se reconnaissaient dans ce *contadino* vigoureux et fier qui dispute sa fiancée aux tyrans, à la mort, à des vœux inconsidérés, et l'installe enfin toute rayonnante d'innocence à son modeste foyer. Ils trouvaient dans ce long drame comme une vague intuition de l'avenir, une promesse de délivrance, et pour la première fois peut-être, ils se remirent à espérer sans haïr. Résignation, énergie et confiance, tel semblait être le résumé de ce livre, qui aura eu la rare fortune d'enthousiasmer les contemporains et de plaire à la postérité. Et c'est au moment où le peuple italien, fier d'avoir produit un nouveau chef-d'œuvre, se laissait aller à ces douces émotions, qu'on venait lui

parler de douleur sans remède et de néant sans espoir ! D'un côté la voix suave de la jeunesse, de l'amour ; de l'autre, le ricanement sépulcral du fossoyeur. Entre ces deux sollicitations, le public n'hésita pas, et s'il faut dire toute ma pensée, il eut raison. Les *Œuvres morales* ne furent guère lues que par les amis de l'auteur.

Mais Leopardi était inaccessible à l'envie et nous le voyons rendre hommage de fort bonne grâce à l'œuvre qui était venue si inopportunément éclipser la sienne. Le cercle des classiques avait assez mal accueilli d'abord les *Fiancés*, et Leopardi, privé de toute lecture par l'état déplorable de ses yeux, ne pouvait qu'accepter l'opinion de ceux qui l'entouraient. « Quant au » roman de Manzoni », écrit-il à Stella, « j'en » ai entendu lire seulement quelques pages, et » je vous dirai en confidence qu'ici les gens de » goût le trouvent bien au-dessous de ce qu'ils » attendaient. Les autres en font généralement » l'éloge. » Mais le comte Manzoni vint passer l'automne à Florence avec sa famille, et Leopardi eut le plaisir d'apprécier le charme qu'ajoute au talent un heureux caractère. « J'ai eu le bonheur, » dit-il, de connaître personnellement M. Man» zoni, et de m'entretenir longtemps avec lui ;

» c'est un homme plein d'amabilité et digne de » sa renommée. » Un an après, il écrivait à son père : « Je suis enchanté que vous ayez vu et » goûté le roman chrétien de Manzoni. C'est » vraiment une belle œuvre, et Manzoni est une » très-belle âme et un *cher homme*. »

Pauvre Leopardi! Il se calomniait lui-même quand il se représentait comme un misanthrope passif, également incapable d'aimer et de haïr : je ne sais si quelqu'un fut jamais plus prompt à répondre par l'affection à la première marque de sympathie et plus sensible aux douceurs de l'amitié.

Cependant, sa santé ébranlée lui faisait craindre l'hiver capricieux de Florence. Les médecins lui conseillaient d'aller attendre la belle saison dans un climat plus doux. Il hésita quelque temps entre Rome et Massa, et se décida pour Pise, où il espérait n'être pas du moins en dehors du « monde civilisé ». Il fut d'abord ravi de ce nouveau séjour : « L'aspect » de Pise, dit-il, me plaît bien mieux que celui » de Florence : ce *lung'Arno* est un spectacle si » beau, si ample, si magnifique, si gai, si riant, » qu'on est fasciné. Je n'ai vu rien de sem- » blable ni à Florence, ni à Milan, ni à Rome,

» et vraiment je ne sais si dans toute l'Europe
» on trouverait beaucoup de vues de ce genre.
» On s'y promène l'hiver avec grand plaisir,
» parce qu'on y respire presque toujours un air
» de printemps ; de sorte qu'à certaines heures
» du jour, ce quartier est plein de monde, plein
» de voitures et de promeneurs ; on y entend
» parler dix ou vingt langues ; un soleil magni-
» fique y fait étinceler les dorures des cafés,
» les boutiques pleines de jolies choses, et les
» vitrages des maisons et des palais, tous de
» belle architecture.»

Enfin, voilà un peu de description. Cet épanouissement insolite est, comme dirait un médecin, un symptôme favorable. Leopardi paraît déterminé à rester de bonne humeur, quoi qu'il arrive : « Avec l'idée qu'on ne sent pas de froid
» à Pise, dit-il, je me consolerai de celui que
» j'y sentirai en réalité. » Cependant, il ne retrouva pas la santé dans ce paradis terrestre : il lui fallut s'interdire tout travail sérieux et l'inévitable ennui revint l'assiéger. Bientôt, il eut la douleur d'apprendre la mort de son frère Luigi. A en juger par une lettre qu'il écrivit à son père et qu'il ne faut pas trop confronter avec les témoignages de ceux qui l'ont connu, de peur

d'y trouver plus de bonnes intentions que de sincérité, ce coup sembla réveiller dans son cœur la foi de son enfance et le ramena un instant auprès des autels. Mais la communion et la prière ne pouvaient plus désormais changer le cours de ses pensées: peut-être crut-il en avoir constaté une fois de plus l'inefficacité. Il quitta Pise aussi malade qu'il y était venu et retourna à Florence en proie à une irritation nerveuse qui se traduit un peu trop vivement dans ses impressions. Cette fois le séjour de Florence lui paraît exécrable. « Ces ruelles, » qu'on appelle des rues, me suffoquent; cette » saleté universelle me rend malade; ces femmes » sottes, ignorantes et orgueilleuses, me mettent » en colère: je ne vois d'autres personnes que » Vieusseux et sa société, et quand cette dis- » traction me manque, comme il arrive souvent, » je me trouve comme dans un désert. A la » fin, je commence à me révolter contre ce » mépris superbe qu'on professe ici pour le » beau et la littérature; je ne puis me mettre » dans la tête que le comble du savoir humain » consiste à connaître la politique et la statis- » tique. » Le contact de la réalité froisse toujours le pauvre rêveur: la tendance pratique

de l'esprit moderne l'effraie ; il voudrait arrêter les imprudents qui, sous prétexte de conduire l'humanité au bonheur, vont lui ravir les plus douces de ses illusions. On voit jusqu'à quel point Leopardi fait corps avec sa philosophie et combien il était loin de ce scepticisme léger qui joue avec le paradoxe sans y voir autre chose qu'un amusement littéraire. Quant aux dames de Florence, je crains bien que le souvenir de la comtesse Malvezzi n'ait jeté quelque ombre sur leur portrait. Hâtons-nous d'ajouter que c'est au milieu de ce désarroi physique et moral, qu'il appelle du nom malsonnant de fanatisme l'enthousiasme généreux d'un de ses compatriotes, le comte Andrea Broglio, mort devant Anatolia, en Grèce, « pour une cause et une » patrie qui n'était pas la sienne [1]. » En un autre moment, Leopardi se fût élevé au-dessus du point de vue étroit dans lequel s'enfermait plus d'un patriote italien.

L'état de sa santé ne lui permettant pas de songer à accepter une chaire à Berlin où l'appelait Niebuhr, et ne lui laissant même plus l'espoir de suffire par le travail aux premières nécessités de la vie, il dut retourner à Recanati,

[1] *Epistolario*, II, p. 100 (22 juillet 1828).

après avoir péniblement achevé sa *Chrestomathie poétique*. Il eut pour compagnon de voyage un jeune Piémontais réservé à une grande célébrité, Vincenzo Gioberti. Ame ardente et impressionnable, Gioberti s'était épris d'une vive sympathie pour le malheureux poète, et cette sympathie survécut à ce qui divise d'ordinaire les cœurs les plus aimants, à l'incompatibilité démontrée des opinions philosophiques et religieuses. Chaque fois que le nom de Leopardi revient sous sa plume, Gioberti rend un hommage attendri à cette grande et noble intelligence que le malheur seul a égarée et dont la candeur native a résisté aux erreurs funestes qu'elle devait à son siècle. Que de prêcheurs de vertu dont la vie dément aussi les théories, mais d'une façon moins honorable, et qui envieraient à Leopardi ce simple éloge !

Le séjour de Recanati ne tarda pas à produire sur Leopardi son effet ordinaire : l'idée fixe, c'est-à-dire le besoin d'aller chercher la liberté ailleurs, revint d'autant plus tyrannique que le mariage de Carlo, au printemps de 1829, enleva ou disputa au solitaire le confident de ses pensées, l'écho de son âme, son autre lui-même. Ses amis, du reste, contribuaient par leurs

doléances à accroître son impatience. Giordani lui demandait s'il comptait s'ensevelir pour toujours à Recanati ; Colletta l'attendait à Florence pour donner le dernier poli à son *Histoire du royaume de Naples*, le professeur Tommasini l'invitait à essayer du séjour de Parme. Il fut même un instant question, à l'université de Parme, de nommer Leopardi à une chaire d'histoire naturelle, la seule qui fût alors vacante, tant on avait foi dans la souplesse de son esprit et l'universalité de ses aptitudes !

Mais aucun projet n'aboutit. Condamné par un mal implacable aux tortures de l'oisiveté, Leopardi faisait des plans d'ouvrage et semait de projets la route d'un avenir qui ne lui appartenait plus. Sa débilité était extrême et une sorte de fièvre nerveuse ne lui laissait plus de repos ni jour ni nuit. « Cependant, écrit-il, j'ai toujours l'âme fort tranquille, non par philosophie, » mais parce que je n'ai plus rien à perdre ni » rien à espérer[1]. » Les premières rigueurs du terrible hiver de 1829 à 1830 achevèrent d'épuiser ses forces. Déjà le 5 septembre 1829, il écrivait à Bunsen : « Je ne puis ni écrire, ni » lire, ni dicter, ni penser. Cette lettre, tant que

[1] *Epistolario*, II, p. 138 (juillet 1829).

» je ne l'aurai pas terminée, sera ma seule occu-
» pation, et, avec tout cela, je ne pourrai la finir
» que dans trois ou quatre jours.... Mort à tout
» plaisir et à toute espérance, je ne vis que pour
» souffrir, et je n'invoque que le repos de la
» tombe [1]. » Sa sœur Pauline écrivait sous sa dictée les quelques billets que l'on trouve dans cette partie de sa correspondance. Sans doute, il crut être arrivé enfin au terme de sa pénible carrière : il jeta un regard sur le chemin qu'il avait parcouru, sur les illusions qu'il avait laissées derrière lui, et comme pour disputer à la mort la trace de sa courte existence, il chanta ses mélancoliques *Souvenirs*.

Ce nouveau lyrique est de ceux qu'il faut citer en entier : il n'en est point qui fasse mieux connaître Leopardi et dans lequel l'art s'identifie plus complètement avec le cri spontané du cœur.

Charmantes étoiles de l'Ourse, je ne croyais pas revenir encore par habitude vous regarder scintiller au-dessus du jardin paternel, et converser avec vous des fenêtres de cette demeure où s'écoula mon enfance et où je vis la fin de mes joies. Que d'images, que de rêves éveillait jadis dans mon âme votre vue et la vue des clartés qui vous accompagnent, alors que muet,

[1] *Ungedruckte Briefe, XII.*

assis sur le vert gazon, j'avais coutume de passer la plus grande partie des soirées à contempler le ciel, et à écouter le chant de la grenouille cachée au loin dans la campagne ! La luciole errait le long des haies et sur le dos des sillons ; le vent murmurait dans les allées embaumées et faisait frissonner les cyprès là-bas, dans la forêt : et sous le toit paternel on entendait des voix se répondre et les serviteurs vaquer à leurs paisibles travaux. Quelles vastes pensées, quels doux songes m'inspirait la vue de cette mer lointaine, de ces monts azurés que je découvre d'ici et que j'espérais franchir un jour, pour atteindre les mondes inconnus, la félicité inconnue que je rêvais ! J'ignorais mon destin, j'ignorais que bien des fois je souhaiterais d'échanger contre la mort cette vie douloureuse et nue.

Il ne me disait pas, mon cœur, que je serais condamné à consumer ma verte jeunesse dans cette bourgade sauvage où je suis né, au milieu de gens grossiers, pour qui l'érudition et le savoir sont des mots étrangers et souvent un objet de risée et de plaisanteries ; qui me haïssent et me fuient, non par envie, car il ne me tiennent pas pour supérieur à eux, mais parce qu'ils supposent qu'au fond du cœur je crois l'être, bien que je ne le montre à personne par aucun signe extérieur. C'est ici que je passe les années, abandonné, enseveli, sans amour, sans vie : je m'aigris à la longue dans cette tourbe malveillante, je me dépouille d'affections et de vertus, et je me prends à mépriser les hommes à cause du troupeau qui m'entoure ; et pendant ce temps s'envole l'âge précieux de la jeunesse, plus cher que la gloire et le laurier, plus que la pure lumière du jour, plus que

la vie même. Je te perds sans un plaisir, inutilement, dans ce séjour sauvage, ô unique fleur de l'aride existence!

Voici que le vent m'apporte le son des heures comptées par l'horloge du beffroi. Ce son, il m'en souvient, me rassurait dans mes nuits d'enfance, lorsque blotti dans les ténèbres de ma chambre et hanté par de continuelles terreurs, je veillais, soupirant après le matin. Ici, rien ne frappe mes yeux ou mon oreille sans évoquer au-dedans de moi une image du passé, et sans raviver un doux souvenir. Doux en lui-même; mais la douleur s'y glisse avec la pensée du présent, le regret stérile du passé, triste lui aussi, et ce mot: Je fus! Cette terrasse là-bas, tournée vers les derniers rayons du jour; ces murailles où le pinceau a figuré des troupeaux, et le soleil qui se lève sur la campagne solitaire; tous ces objets offraient mille charmes à mon imagination oisive, lorsqu'à mes côtés, en tous lieux me suivait, me parlait, me dominait l'illusion. Dans ces salles antiques, au reflet des neiges, lorsque le vent sifflait autour de ces grandes fenêtres, retentirent mes jeux et mes cris joyeux, à l'âge où le cruel, l'affreux mystère des choses nous apparaît plein d'enchantement. Comme un amant inexpérimenté, l'adolescent caresse du regard cette vie trompeuse, encore intacte et immaculée, et il admire une beauté céleste qu'il crée lui-même.

O espérances, espérances! charmantes illusions de mon enfance; toujours, dès que je parle, je me reporte à vous, car, malgré la marche du temps, tout en changeant d'affections et de pensées, je ne sais pas vous oublier. Ce sont des fantômes, je le comprends, que la

gloire et l'honneur ; les plaisirs, les biens se réduisent au désir : la vie n'a pas un fruit ; c'est une misère stérile. Et bien que mes années soient vides, mon existence solitaire et obscure, la fortune, je le vois bien, m'enlève peu de chose. Mais hélas ! chaque fois que je repense à vous, ô mes espérances d'autrefois, et aux riantes images de mes premiers rêves, et qu'ensuite je regarde ma vie si misérable et si douloureuse, en pensant que de tant d'espoir la mort est aujourd'hui tout ce qui me reste, je sens mon cœur se serrer, je sens qu'après tout je ne puis me consoler de mon sort. Et même lorsque cette mort tant de fois invoquée sera à mes côtés et que je toucherai au terme de mon infortune ; lorsque la terre deviendra pour moi une vallée étrangère et que devant mon regard s'enfuira l'avenir, il me souviendra certainement de vous, ô mes espérances ; et cette image me fera soupirer encore, elle me fera regretter amèrement d'avoir vécu en vain, et mêlera un dernier chagrin à la douceur du trépas.

Et déjà, dans la première effervescence de joies, d'angoisses et de désir qui assaillit mon jeune cœur, j'appelai plus d'une fois la mort ; je restais de longues heures assis là-bas sur le bord de la fontaine, songeant à finir dans ces eaux mon espoir et ma douleur. Plus tard, réduit par un mal inconnu à une vie sans cesse menacée, je pleurai la belle jeunesse et la fleur de mes pauvres jours, si prématurément flétrie. Souvent, aux heures tardives, assis sur mon lit, seul témoin de mes larmes, laissant douloureusement couler mes vers à la lueur terne de la lampe, je pleurais au sein du silence et de la nuit ma vie prête à s'éteindre, et me sentant

défaillir, je me chantais à moi-même un chant funèbre.

Qui peut se souvenir de vous sans soupirer, ô premier épanouissement de la jeunesse, jours charmants, inénarrables, lorsque les jeunes filles commencent à sourire à l'adolescent ravi ! Tout lui sourit alors autour de lui : l'envie se tait, endormie encore ou indulgente ; on dirait que le monde (ô merveille !) lui tend une main secourable, excuse ses erreurs, fête son entrée dans la vie, semble l'accueillir pour maître et le saluer de ce titre[1]. Jours éphémères ! ils se sont évanouis comme l'éclair. Et quel homme peut être exempt de maux, s'il a déjà dépassé cette riante saison, si ce bon temps, si la jeunesse, hélas ! la jeunesse a fui ?

O Nérine ! est-ce que je n'entends pas ces lieux me parler de toi ? Croit-on que tu sois effacée de ma mémoire ? Où es-tu partie, ô ma douce amie, que je ne trouve plus ici que ton souvenir ? Elle ne te voit plus, cette terre natale ; cette fenêtre d'où tu avais l'habitude de me parler, et où reluit tristement le reflet des étoiles, elle est déserte. Où es-tu, que je n'entends plus résonner ta voix, comme autrefois, quand, de si loin qu'il m'arrivât, le moindre accent échappé à tes lèvres faisait pâlir mon visage ? Autre temps. Tes jours ne sont plus, mon doux amour. Tu as passé. A d'autres de passer aujourd'hui sur la terre, d'habiter ces collines embaumées. Mais que tu passas vite ! ta vie fut comme un songe. Tu la traversas en dansant. Sur ton front éclatait la joie : on voyait briller dans tes yeux cette imagination

[1] Allusion intraduisible au double sens du mot *Signor*, qui signifie à la fois « maître » et « Monsieur ».

confiante, cette lumière de jeunesse, au moment où le destin vint l'éteindre et te coucher dans la tombe. Ah! Nérine, dans mon cœur règne encore mon ancien amour. Si parfois je vais à quelque fête, à quelque réunion, je me dis en moi-même : O Nérine, tu ne te pares plus pour les réunions et les fêtes : tu n'y viens plus. Mai revient-il et les amoureux vont-ils offrir aux jeunes filles rameaux verts et chansons, je dis : O ma Nérine, pour toi plus jamais de printemps, jamais d'amour. A chaque beau jour, à chaque plage fleurie que je contemple, à chaque plaisir que j'éprouve, je dis : Nérine n'a plus de plaisirs : la campagne, le ciel, elle ne les voit plus. Hélas! tu as passé, mon éternel soupir, tu as passé; et je mêlerai toujours à toutes mes rêveries, à tous mes tendres sentiments, aux tristes et chers mouvements de mon cœur, cet amer souvenir.

La mort « tant de fois invoquée », la mort qui avait pris Nérine, ne voulut point briser encore la lyre de Leopardi. Le printemps vint ranimer cette frêle existence que le souffle glacé de l'hiver avait failli éteindre, et le malheureux poète, étonné de renaître à la vie, sinon à l'espérance, chanta sa propre *Résurrection*. Au mois d'avril 1830, il se hâta de sortir de son tombeau et reprit le chemin de Florence. Il ne devait plus revoir Recanati.

XIX

Leopardi confie ses manuscrits philologiques à M. de Sinner. — Ses adieux à la vie littéraire. — Agitations politiques en Italie : répression des troubles. — Leopardi désavoue les *Dialoghetti* publiés par son père. — Leopardi chez la princesse Bonaparte. — Le dernier amour. — Pope et Leopardi. — *Aspasie*. — La femme réelle et la femme idéale. — *Amour et Mort*. — L'idée de la mort dans l'antiquité. — Départ de Leopardi pour Naples.

Leopardi fut accueilli avec cordialité par ses « amis de Toscane », qui, sur la foi d'un bruit plus vraisemblable que vrai, l'avaient cru mort. Le « ressuscité » put goûter le mélancolique plaisir de s'entendre raconter son oraison funèbre. Mais il ne se faisait pas illusion : il sentait qu'il ne lui serait plus donné de vivre de la vie active. Aussi ne s'occupa-t-il plus qu'à mettre en ordre et à sauver de l'oubli tout ce qui, dans ses productions philologiques et littéraires, pouvait être de quelque valeur. Une nouvelle édition de ses poésies allait s'imprimer à Florence.

Quant à ses manuscrits philologiques, il les confia à un savant dont il venait de faire la connaissance, et qui lui promettait de les faire imprimer en Allemagne.

Leopardi n'avait pas la main heureuse : il ne pouvait guère choisir de dépositaire plus distrait et plus insoucieux de ses intérêts que M. de Sinner. Né avec un esprit souple et des aptitudes remarquables, mais indolent, léger, prompt à concevoir et à abandonner les projets les plus divers, tyrannisé par des habitudes qui l'enlevaient trop souvent à l'austère compagnie des Muses et ne pouvant se résoudre à soutenir par le travail sa renommée précoce, M. de Sinner ne sut jamais aller jusqu'au bout d'un engagement ou d'une idée, ni arrêter devant une tâche sérieusement entreprise le cours de sa mobile existence. Il publia en 1834, dans le *Rheinisches Museum*, quelques extraits des manuscrits de Leopardi, et s'en tint à cette marque de bonne volonté. Il ne put jamais se résoudre, par la suite, ni à rendre ce dépôt aux pieux amis et éditeurs de Leopardi, Pellegrini, Viani, Giordani, ni à en tirer parti, et il excusait son incurie en disant, qu'après tout Leopardi tenait assez peu à passer aux yeux de la postérité pour un philologue.

La nouvelle édition des *Canti* parut avec une dédicace touchante de l'auteur « à ses amis de Toscane ». Ce sont les adieux de Leopardi à la vie littéraire : « Mes chers amis », dit-il, « qu'il vous soit dédié, ce livre où je cherchais, » ce qu'on cherche souvent dans la poésie, à » consacrer ma douleur, et avec lequel (je ne » puis le dire sans larmes) je prends congé des » lettres et des études. J'espérais que ces chères » études auraient soutenu ma vieillesse, et je » croyais, en perdant tous les autres plaisirs, » tous les autres biens de l'enfance et de la jeu- » nesse, avoir acquis un bien que nulle force, » nul malheur ne pourrait m'enlever. Mais j'a- » vais à peine vingt ans, quand, par suite de » cette maladie des nerfs et des organes qui me » prive de la vie sans me donner l'espoir de » mourir, ce seul et unique bien fut réduit de » plus de moitié; enfin, deux ans avant d'arriver » à la trentaine, je l'ai perdu tout entier et » cette fois, je crois, pour toujours. Ces feuilles » même, vous savez bien que je n'ai pu les lire, » et que pour les corriger il m'a fallu avoir re- » cours aux yeux et à la main d'autrui. Je n'ai » plus la force de gémir, et la conscience que » j'ai de la grandeur de mon infortune ne com-

» porte pas la plainte. J'ai tout perdu : je suis » un tronc qui sent et pâtit...[1] »

Leopardi songeait alors à tenter un dernier effort pour conjurer les progrès du mal et à se rendre à Parme pour recevoir les soins d'un de ses meilleurs amis, le docteur Tommasini. Mais l'Italie centrale était à ce moment en pleine révolution. Le formidable ébranlement causé par la chute de la vieille royauté de droit divin en France, avait fait tressaillir tous les cœurs avides de liberté. Pendant que la France, surprise par les événements dont son indignation avait précipité le cours, se prêtait docilement aux calculs mesquins de la branche cadette, la Belgique s'insurgeait contre la domination hollandaise, la Pologne ramassait l'épée de Kosciuzko ; l'Allemagne elle-même semblait lasse de la féodalité puissante qu'elle a enfantée et dont elle sera le dernier refuge. En Italie, le mouvement, d'abord enrayé par une juste défiance de l'avenir, éclata enfin au commencement de 1831. Modène donna le signal. Aussitôt les Parme-

[1] Serait-il vrai, comme le dit M. Marc Monnier, que cette préface mécontenta un puissant protecteur de Leopardi, qui ne trouvait pas son compte à cette dédicace collective, et aurait voulu remplacer à lui tout seul les amis de Toscane?

sans chassent l'archiduchesse Marie-Louise, Bologne se soulève et devient le centre d'un gouvernement-insurrectionnel dont la présidence est déférée à J. Vicini, un ami de Giordani.

La répression ne se fit pas attendre. La lourde main de l'Autriche étouffa la nouvelle révolution au berceau. Les exécutions et les cachots diminuèrent le nombre des impatients, et le silence régna de nouveau en Italie. La Toscane échappa à la tourmente, mais non pas à la surveillance de la réaction austro-pontificale. Les uniformes autrichiens s'y montrèrent en guise d'avertissement aux libéraux qui passaient pour circonvenir le duc Léopold II. Le comte Monaldo Léopardi n'était pas sans inquiétude pour son fils dans les œuvres duquel la passion politique pouvait découvrir des passages dangereux. Il demanda à Giacomo de prévenir tout soupçon en insérant dans sa correspondance ou en publiant sous forme de protestation de quoi confondre les mauvaises langues. En même temps, il indiquait les corrections à faire dans les *Œuvres morales*. Pour plus de sûreté, il se mit à écrire de petits dialogues conservateurs[1] qui, lancés dans le public sous le nom de Leopardi, créeraient une

[1] *Dialoghetti sulle materie correnti nell'anno* 1831.

équivoque dont l'enfant prodigue pourrait au besoin profiter. Cet excès de zèle rendit nécessaire de la part de Giacomo un acte d'indépendance. Le 12 mai 1832, il fit insérer dans l'*Antologia* un avis dans lequel il déclarait n'être pas l'auteur des dialogues, et en avertit son père en termes très-mesurés et très-dignes. « On dit, écrit-il, que le livre a opéré de grandes » conversions grâce à cette opinion qu'il est de » moi. C'est du moins ce que m'ont dit beaucoup » de gens, et le duc de Modène, qui probable» ment sait à quoi s'en tenir, néanmoins répète » publiquement que je suis bien l'auteur, que j'ai » changé d'opinions, que je me suis converti, » et que c'est ainsi qu'a fait Monti et que font » les gens de bien. Et partout on parle de » ce que les uns appellent ma conversion et » les autres mon apostasie. J'ai hésité quatre » mois, et à la fin je me suis décidé à parler » pour deux raisons. La première, c'est qu'il » m'a paru indigne de m'approprier dans une » certaine mesure le bien d'autrui, surtout » quand il s'agit de vous. Je ne suis pas homme » à me parer du mérite des autres. Si l'on » m'avait attribué le roman de Manzoni, j'aurais » démenti ce bruit dans tous les journaux, et

la vie même. Je te perds sans un plaisir, inutilement, dans ce séjour sauvage, ô unique fleur de l'aride existence!

Voici que le vent m'apporte le son des heures comptées par l'horloge du beffroi. Ce son, il m'en souvient, me rassurait dans mes nuits d'enfance, lorsque blotti dans les ténèbres de ma chambre et hanté par de continuelles terreurs, je veillais, soupirant après le matin. Ici, rien ne frappe mes yeux ou mon oreille sans évoquer au-dedans de moi une image du passé, et sans raviver un doux souvenir. Doux en lui-même; mais la douleur s'y glisse avec la pensée du présent, le regret stérile du passé, triste lui aussi, et ce mot: Je fus! Cette terrasse là-bas, tournée vers les derniers rayons du jour; ces murailles où le pinceau a figuré des troupeaux, et le soleil qui se lève sur la campagne solitaire; tous ces objets offraient mille charmes à mon imagination oisive, lorsqu'à mes côtés, en tous lieux me suivait, me parlait, me dominait l'illusion. Dans ces salles antiques, au reflet des neiges, lorsque le vent sifflait autour de ces grandes fenêtres, retentirent mes jeux et mes cris joyeux, à l'âge où le cruel, l'affreux mystère des choses nous apparaît plein d'enchantement. Comme un amant inexpérimenté, l'adolescent caresse du regard cette vie trompeuse, encore intacte et immaculée, et il admire une beauté céleste qu'il crée lui-même.

O espérances, espérances! charmantes illusions de mon enfance; toujours, dès que je parle, je me reporte à vous, car, malgré la marche du temps, tout en changeant d'affections et de pensées, je ne sais pas vous oublier. Ce sont des fantômes, je le comprends, que la

gloire et l'honneur ; les plaisirs, les biens se réduisent au désir : la vie n'a pas un fruit ; c'est une misère stérile. Et bien que mes années soient vides, mon existence solitaire et obscure, la fortune, je le vois bien, m'enlève peu de chose. Mais hélas ! chaque fois que je repense à vous, ô mes espérances d'autrefois, et aux riantes images de mes premiers rêves, et qu'ensuite je regarde ma vie si misérable et si douloureuse, en pensant que de tant d'espoir la mort est aujourd'hui tout ce qui me reste, je sens mon cœur se serrer, je sens qu'après tout je ne puis me consoler de mon sort. Et même lorsque cette mort tant de fois invoquée sera à mes côtés et que je toucherai au terme de mon infortune ; lorsque la terre deviendra pour moi une vallée étrangère et que devant mon regard s'enfuira l'avenir, il me souviendra certainement de vous, ô mes espérances ; et cette image me fera soupirer encore, elle me fera regretter amèrement d'avoir vécu en vain, et mêlera un dernier chagrin à la douceur du trépas.

Et déjà, dans la première effervescence de joies, d'angoisses et de désir qui assaillit mon jeune cœur, j'appelai plus d'une fois la mort ; je restais de longues heures assis là-bas sur le bord de la fontaine, songeant à finir dans ces eaux mon espoir et ma douleur. Plus tard, réduit par un mal inconnu à une vie sans cesse menacée, je pleurai la belle jeunesse et la fleur de mes pauvres jours, si prématurément flétrie. Souvent, aux heures tardives, assis sur mon lit, seul témoin de mes larmes, laissant douloureusement couler mes vers à la lueur terne de la lampe, je pleurais au sein du silence et de la nuit ma vie prête à s'éteindre, et me sentant

la vie même. Je te perds sans un plaisir, inutilement, dans ce séjour sauvage, ô unique fleur de l'aride existence!

Voici que le vent m'apporte le son des heures comptées par l'horloge du beffroi. Ce son, il m'en souvient, me rassurait dans mes nuits d'enfance, lorsque blotti dans les ténèbres de ma chambre et hanté par de continuelles terreurs, je veillais, soupirant après le matin. Ici, rien ne frappe mes yeux ou mon oreille sans évoquer au-dedans de moi une image du passé, et sans raviver un doux souvenir. Doux en lui-même; mais la douleur s'y glisse avec la pensée du présent, le regret stérile du passé, triste lui aussi, et ce mot: Je fus! Cette terrasse là-bas, tournée vers les derniers rayons du jour; ces murailles où le pinceau a figuré des troupeaux, et le soleil qui se lève sur la campagne solitaire; tous ces objets offraient mille charmes à mon imagination oisive, lorsqu'à mes côtés, en tous lieux me suivait, me parlait, me dominait l'illusion. Dans ces salles antiques, au reflet des neiges, lorsque le vent sifflait autour de ces grandes fenêtres, retentirent mes jeux et mes cris joyeux, à l'âge où le cruel, l'affreux mystère des choses nous apparaît plein d'enchantement. Comme un amant inexpérimenté, l'adolescent caresse du regard cette vie trompeuse, encore intacte et immaculée, et il admire une beauté céleste qu'il crée lui-même.

O espérances, espérances! charmantes illusions de mon enfance; toujours, dès que je parle, je me reporte à vous, car, malgré la marche du temps, tout en changeant d'affections et de pensées, je ne sais pas vous oublier. Ce sont des fantômes, je le comprends, que la

gloire et l'honneur ; les plaisirs, les biens se réduisent au désir : la vie n'a pas un fruit ; c'est une misère stérile. Et bien que mes années soient vides, mon existence solitaire et obscure, la fortune, je le vois bien, m'enlève peu de chose. Mais hélas ! chaque fois que je repense à vous, ô mes espérances d'autrefois, et aux riantes images de mes premiers rêves, et qu'ensuite je regarde ma vie si misérable et si douloureuse, en pensant que de tant d'espoir la mort est aujourd'hui tout ce qui me reste, je sens mon cœur se serrer, je sens qu'après tout je ne puis me consoler de mon sort. Et même lorsque cette mort tant de fois invoquée sera à mes côtés et que je toucherai au terme de mon infortune ; lorsque la terre deviendra pour moi une vallée étrangère et que devant mon regard s'enfuira l'avenir, il me souviendra certainement de vous, ô mes espérances ; et cette image me fera soupirer encore, elle me fera regretter amèrement d'avoir vécu en vain, et mêlera un dernier chagrin à la douceur du trépas.

Et déjà, dans la première effervescence de joies, d'angoisses et de désir qui assaillit mon jeune cœur, j'appelai plus d'une fois la mort ; je restais de longues heures assis là-bas sur le bord de la fontaine, songeant à finir dans ces eaux mon espoir et ma douleur. Plus tard, réduit par un mal inconnu à une vie sans cesse menacée, je pleurai la belle jeunesse et la fleur de mes pauvres jours, si prématurément flétrie. Souvent, aux heures tardives, assis sur mon lit, seul témoin de mes larmes, laissant douloureusement couler mes vers à la lueur terne de la lampe, je pleurais au sein du silence et de la nuit ma vie prête à s'éteindre, et me sentant

Emporté par un délire irrésistible au-delà des bornes que sa réserve défiante mettait d'ordinaire à ses expansions, il reçut de la femme aimée le plus rude coup qui pût frapper à la fois son amour et son orgueil. Lui si fier, lui qui avait jusque-là, même aux jours les plus tourmentés de sa première jeunesse, gardé la dignité d'une résignation stoïque, il fléchit le genou, il s'avoua vaincu, il supplia, il pleura. Il y eut là une de ces scènes que recherche le grand assembleur de contrastes, M. V. Hugo, une victime des caprices de la nature aux pieds de la beauté. Leopardi se releva éconduit par un sourire moqueur : l'affreuse réalité le ressaisit en un instant; il comprit que, comme Tantale, il tendait en vain la main vers l'objet de ses désirs. Il dut murmurer ces vers qu'il avait lui-même traduits de Simonide d'Amorgos : « Du malin renard Zeus forma une autre femme qui sait tout, le mal et aussi le bien ; le plus souvent méchante, parfois bonne, elle change de caprice à chaque instant ». Une âme moins noble se fût retournée contre le fantôme trompeur de l'amour qui semble tout esprit et qui est enchaîné à ce point à la matière, qui, comme les nuages de notre atmosphère, semble toucher au ciel, et,

en réalité, rampe, retenu par l'attraction physique, bien près de l'argile d'où il tire l'une après l'autre toutes les générations.

Leopardi au contraire se réfugia de nouveau dans l'idéal : loin de rétracter ce qu'il avait écrit jadis à la louange de l'amour, il le plaça définitivement dans les régions éthérées où l'œil de l'artiste et du poète peut seul contempler son éternelle beauté. Cela ne veut pas dire qu'il ait été indulgent pour la forme vivante sur laquelle cet idéal s'était un instant reposé et qu'il ait accepté de bonne grâce ses déceptions. La passion l'avait trop fortement ébranlé pour qu'il pût l'étouffer en silence : environ deux ans après, c'était elle encore qui tenait la plume quand il écrivit cette élégie brutale et sublime, pleine de tendresse et de colère, qu'il intitula *Aspasie.* Cette pièce ne serait pas une des plus belles du recueil que nous l'insérerions à titre de confidence.

Elle se représente parfois à ma pensée, ton image, ô Aspasie. Ou bien, dans des lieux habités, elle brille fugitive sur d'autres visages : ou bien, dans les campagnes désertes, à la clarté du jour, à la face des étoiles silencieuses, comme réveillée par quelque suave harmonie, dans mon âme encore prête à éclater, cette

superbe vision ressuscite. Combien adorée, ô dieux, et comme elle fut un jour mon délice et mon tourment! Et jamais je ne sens monter le parfum d'une plage fleurie, ou les rues des villes s'embaumer de fleurs, que je ne te voie encore telle que tu étais le jour où, retirée dans de riants appartements tout parfumés des fleurs nouvelles du printemps, vêtue des couleurs de la sombre violette, s'offrit à moi ta forme angélique, le flanc incliné sur des fourrures lustrées, entourée d'une volupté secrète : lorsque, savante enchanteresse, tu imprimais de brûlants et sonores baisers sur les lèvres rondes de tes enfants, tendant ton cou de neige, et que de ta main mignonne tu serrais ces petits êtres ignorants de tes finesses contre ton sein voilé et désiré. Un nouveau ciel, une nouvelle terre et comme un rayon divin apparut alors à ma pensée. Ainsi dans mon flanc assez endurci pourtant ton bras enfonça de vive force le dard que je portai depuis en gémissant jusqu'à ce que le soleil fût deux fois revenu à ce jour fatal.

C'est un rayon divin qui éblouit ma pensée, ô femme, dans ta beauté. Pareils sont les effets de la beauté et des accords de la musique qui semblent souvent nous révéler le profond mystère d'Elysées ignorés. Dès lors, le mortel atteint caresse du regard la fille de son imagination, l'amoureuse idée qui contient en elle une bonne part du ciel, toute pareille, pour le visage, les allures et la voix, à la femme que l'amant ravi, dans son extase confuse, croit convoiter et aimer. Ce n'est pas celle-ci, mais bien l'autre, que, même dans les embrassements corporels, il poursuit et adore. A la fin, reconnaissant son erreur, et voyant qu'il s'est trompé d'objet, il s'ir-

rité et souvent accuse la femme à tort. Rarement l'esprit féminin atteint à la hauteur de cette conception, et ce qu'inspire à des amants bien nés sa propre beauté, la femme n'y songe pas et ne pourrait le comprendre. Il n'y a pas de place dans ces fronts étroits pour une pensée aussi grande. Ce sont de fausses espérances que l'homme trompé se forge sous l'éclair vivant de ces regards; c'est en vain qu'il demande des sentiments profonds, inconnus et plus que virils à cet être qui par nature est en tout inférieur à l'homme. Car si elle a les membres plus délicats et plus frêles, elle a aussi l'esprit moins large et moins fort.

Toi non plus, tu n'as pas encore pu jusqu'ici imaginer, ô Aspasie, ce que ta personne a inspiré pendant quelque temps à ma pensée. Tu ne sais pas quel amour démesuré, quelles douleurs poignantes, quelles émotions indicibles et quels délires tu as fait naître en moi, et il ne viendra jamais un moment où tu les comprennes. Ainsi celui qui exécute des morceaux de musique ignore ce que sa main et sa voix produisent sur celui qui l'écoute. Aujourd'hui, elle est morte, cette Aspasie que j'aimai tant. Elle est au tombeau pour toujours, après avoir été un moment l'objet de ma vie; seulement de temps à autre elle revient, mais comme une ombre chérie, elle revient et disparaît. Toi, tu vis, non-seulement belle encore, mais, pour moi, belle à éclipser toutes les autres. Pourtant, cette ardeur que tu fis naître est éteinte, parce que ce n'est pas toi que j'aimai, mais cette Déesse qui a vécu dans mon cœur et qui y est ensevelie. Celle-là, je l'adorai longtemps, et j'étais si ravi de sa céleste beauté, qu'après avoir pénétré du premier

coup ta nature, tes artifices et tes ruses, pourtant, heureux de contempler ses beaux yeux dans les tiens, je te suivis fasciné tant qu'elle vécut, sans illusion, mais résigné, pour le plaisir de contempler cette douce ressemblance, à supporter un long et âpre servage.

Maintenant vante-toi, tu le peux. Raconte que tu es la seule de ton sexe devant qui j'aie consenti à plier ma tête altière, à qui j'aie offert spontanément mon cœur indompté. Raconte que la première, et, je l'espère, la dernière, tu as vu mon regard supplier; que, timide et tremblant devant toi, (je brûle, en l'avouant, d'indignation et de honte), tu m'as vu, hors de moi-même, épier d'un œil soumis la moindre de tes volontés, de tes paroles, le moindre de tes gestes, pâlir devant tes superbes dédains; que tu as vu mon visage s'illuminer sur un signe aimable, et changer d'expression et de couleur au moindre regard. Il est rompu le charme, et, brisé du même coup, mon joug est à terre. Je m'en réjouis. Si pénétrées qu'elles soient d'ennui, à la fin, après l'esclavage, au sortir d'un long rêve, j'embrasse avec satisfaction la sagesse et la liberté. Si la vie privée d'affections et d'illusions riantes est une nuit sans étoiles au milieu de l'hiver, il suffit, pour me consoler et pour me venger de la destinée mortelle, d'être ici sur l'herbe, immobile et paresseusement étendu, de contempler la mer, la terre et le ciel, et de sourire.

Ce sourire de mépris jeté à la création fait frissonner : il en dit plus sur les ravages faits par la douleur dans cette âme infortunée que les

explosions les plus violentes. J'allais chercher querelle à Leopardi au sujet de cette théorie platonicienne de l'Amour dont les poètes contemporains ont fait un lieu-commun : j'allais ouvrir le *Paradis perdu* pour demander si l'Adam de Milton, (puisqu'il faut bien remonter aussi haut pour trouver un poète raisonnable), si son Ève est un ange ou un démon, ou une pure réceptivité illuminée par l'éclat emprunté de l'idéal, et non pas tout simplement une femme, qui subit de bonne grâce la domination de l'homme et qui remarque bien, sans qu'on le lui dise avec une grosse voix, « combien la beauté est surpassée par une grâce mâle, et par la sagesse qui seule est vraiment belle ! » ; j'allais rappeler qu'on a mauvaise grâce à récriminer après certains échecs : mais ce sourire fixe et contracté m'arrête ; on ne discute pas avec ceux qui savent que tous les raisonnements du monde ne valent pas un instant de bonheur, avec ceux qui, condamnés à se contenter de la gloire alors qu'ils poursuivent l'amour, aimeraient mieux Daphné vivante que changée en laurier.

Leopardi revint de « l'exil amer » auquel il s'était condamné, au printemps de 1832. L'aca-

[1] Milton, *Paradis perdu*, ch. IV.

démie de la Crusca venait de l'admettre dans son sein; mais quel honneur pouvait désormais toucher celui qui venait d'écrire *Amour et Mort*? Cette élégie, où le désespoir s'enveloppe d'une forme si suave, enlace dans ses strophes harmonieuses semblables à des guirlandes de fleurs les deux Génies également beaux, également aimables, dont les mains fraternelles versent aux âmes altérées de félicité le bonheur et l'oubli.

C'est un couple fraternel que l'Amour et la Mort : le destin les engendra en même temps. De choses aussi belles, il n'y en a point dans le monde d'ici-bas, il n'y en a point dans les étoiles. De l'un naît le bonheur, le plaisir le plus grand qui se trouve dans la mer de l'être; l'autre assoupit les grandes douleurs, anéantit les maux les plus cuisants. Belle jeune fille, douce à voir, et non telle que se l'imaginent les lâches, elle aime souvent à accompagner le jeune Amour: ils planent ensemble au-dessus de la vie humaine, et sont les plus sûrs consolateurs des cœurs bien nés.

Le poète se place à la fois en dehors de l'inspiration antique et de l'inspiration chrétienne. Je sais bien que le vieil Esope s'écriait jadis : « Comment sans la mort t'échapperait-on, ô vie ! » Infinies sont tes peines, et il est aussi difficile » de s'y soustraire que de les supporter[1]. »

[1] Anthologie grecque.

Mais je ne vois pas que le chétif et spirituel esclave ait essayé de représenter la mort comme aussi agréable qu'utile. Lucrèce veut que l'homme descende au tombeau, satisfait d'avoir vécu et résigné au néant, même après avoir comparé la vie à un festin ; il n'exige pas que le convive rassasié trouve agréable le sommeil dont la nature va profiter pour lui reprendre son être : l'indifférence même suffit. Virgile, lui, ne croit pas que l'amour soit le plus doux des maîtres et la mort le remède à tous les maux ; il nous montre les amants malheureux suivis dans l'autre monde par leurs chagrins[2]. Tibulle languissant supplie la mort de l'épargner et de ne le prendre que chargé d'années[3] ; ceux même qui ont répété avec Ménandre « Qui est aimé des dieux meurt jeune » ont regardé la mort comme un mal moins grand que les tristesses de la vie, mais comme un mal. Le christianisme, tout en dépréciant les illusions terrestres, n'a pu peindre de couleurs

1 *Cur non, ut plenus vitæ conviva recedis,*
Æquo animoque capis securam, stulte, quietem ?
(Lucrèce, *De la Nature*, III, 951.)

2 *Hic quos durus amor crudeli tabe peredit,*
Secreti celant calles et myrtea circum
Silva tegit ; curæ non ipsa in morte relinquunt.
(Virgile, *Enéide*, VI, 442.)

3 Tibulle, *Élégies*, I, 3

riantes le seuil redoutable de l'éternité. Il a vu dans la mort une dernière lutte contre l'esprit de ténèbres et le moment des irrémédiables défaillances. Aux angoisses de la nature s'ajoutent les terreurs de la conscience. Enfin les héros mélancoliques créés par l'imagination moderne et qu'on nous donne comme le produit de dix-huit siècles de mysticisme, ne cherchent dans la mort que la triste fin d'une triste destinée. Leopardi, lui, regarde le désir de la mort comme l'effet inévitable de l'amour à la fois chaste et passionné qui ravit l'âme dans des régions supérieures et l'anéantit pour ne pas la laisser retomber. Il a saisi au passage et fixé en traits immortels cet élan fugitif, fait de passion et de désenchantement, de désir et de lassitude, aspiration impuissante vers l'infini, que les natures vulgaires ne comprennent pas et qui fait entrevoir parfois aux âmes les plus incultes la noble beauté de la mort.

Lorsque commence à naître au fond du cœur une affection d'amour, en même temps s'éveille dans la poitrine un désir de mourir, plein de langueur et d'accablement. Comment? je ne sais, mais tel est le premier effet d'un amour vrai et puissant. Peut-être alors ce désert épouvante-t-il le regard

l'homme voit-il désormais la terre inhabitable pour lui sans cette nouvelle, unique, infinie félicité que conçoit sa pensée ; pressentant la terrible tourmente qu'elle doit causer dans son cœur, il soupire après le repos ; il a hâte de se réfugier au port devant cet âpre désir qui déjà rugissant épaissit autour de lui les ténèbres. »

Le morceau se termine par une invocation à la « belle et secourable Mort. » Le poëte, si rudement flagellé par une main inconnue qu'il ne veut pas bénir, espère n'être pas loin du jour où il lui sera donné d'incliner son visage endormi sur le sein virginal de sa libératrice.

Cinq années de souffrances le séparaient encore de son heure dernière qui paraissait toujours près de sonner. Mais ce n'était pas au milieu de ses amis de Toscane qu'il devait mourir. Rien ne le retenait plus à Florence, d'où la liberté s'était déjà exilée. Un décret du grand-duc venait de supprimer l'*Antologia*, à la suite d'un article dont le tzar Nicolas s'était plaint, et ce coup avait dispersé le cercle littéraire dont elle était l'organe. Quiconque tenait une plume se sentait suspect. La réaction avait enfin ramené la Toscane au niveau du reste de l'Italie. Pendant que Giordani, banni par le grand-duc sous

un prétexte futile, retournait à Parme sans se douter qu'il allait au-devant d'une arrestation, Leopardi se dirigeait vers Naples avec son fidèle Antonio Ranieri, dont l'amitié dévouée, en offrant au malade une place d'honneur au foyer d'une nouvelle famille, promettait moins encore qu'elle ne devait tenir.

XX

Leopardi à Naples. — *Le Genêt.* — Apaisement progressif de l'exaltation mélancolique chez Leopardi. — *Le coucher de la lune.* — Le dernier mot de la philosophie de Leopardi. — *Dialogue de Tristan et d'un ami.* — Les *Pensées.* — Les *Paralipomènes de la Batrachomyomachie.* — Haine du patriote italien pour les Allemands.

Le nom d'Antonio Ranieri est désormais inséparable de celui de Leopardi. Tout en laissant à d'autres le soin d'apprécier ce que le romancier napolitain a mis de philanthropie sincère dans ses œuvres, nous dirons tout ce qu'il a dépensé d'affection et, qu'on nous passe le mot, de patience auprès de Leopardi. C'est lui qui a consolé la vieillesse précoce du poète, lui qui a recueilli son dernier soupir et veillé sur sa mémoire.

Quand Leopardi le rencontra à Florence, en 1827, c'était encore un tout jeune homme,

ardent, curieux, pressé d'apprendre, de courir le monde et d'aguerrir sa plume. Il ne résista point à la séduction qu'exerce le génie malheureux, et après un voyage qui le conduisit successivement en France, en Angleterre et en Allemagne, il s'attacha au pauvre Récanatais, avec une chaleur de sentiment, une ténacité d'affection telle que, comme le disait Leopardi avec une tendre fierté, la foudre seule aurait pu l'en séparer.

Installé avec Ranieri et la sœur de son ami, Pauline Ranieri, dans une petite maison de campagne sur les hauteurs salubres de Capodimonte, Leopardi éprouva d'abord le soulagement qu'apportent aux maladies sans remède des impressions et des espérances nouvelles, puis l'impatience le reprit. Il voulait fuir Naples et l'Italie : il songea même un instant à « venir terminer ses jours à Paris ». Ce qu'il ne dit pas, ce qu'il ne pouvait pas dire, c'est que le despotisme doucereux de Ferdinand II lui gâtait le soleil de Naples et qu'il s'y trouvait encore trop près de Recanati où une autorité, despotique aussi, le sommait perpétuellement de rentrer. Il ne nous appartient pas de juger la conduite du comte Monaldo ; mais quand on le voit

si peu soucieux de subvenir aux besoins de son fils[1] et si préoccupé de le ramener à ses idées, de le replacer sous un joug qu'il n'avait jamais su rendre aimable, on est tenté de croire qu'il avait le sentiment de ses droits à un plus haut degré que celui de ses devoirs. Leopardi ne se départit jamais de sa déférence respectueuse ; il prit même plusieurs fois la résolution de retourner à Recanati ; mais ses souffrances et plus encore sa pauvreté lui firent différer de jour en jour ce long et pénible voyage. Six mois avant sa mort, il avait encore à supporter de sévères admonestations auxquelles il répond par une apologie touchante. « Le ton » un peu sec de vos lettres, dit-il, est parfaite- » ment justifié de la part de quelqu'un qui fata- » lement ne peut connaître mon véritable état, » parce que je n'ai jamais les yeux en état d'écrire » une lettre confidentielle, qui d'ailleurs serait » interminable ; et parce qu'il est des choses » qu'on ne peut écrire, mais seulement dire de » vive voix. Vous croyez certainement que j'ai » passé ces sept années sur un lit de roses. » Cher père, si Dieu me donne de vous revoir,

[1] Au mois de juin 1835, on voit Leopardi, plus confiant dans l'amitié d'un étranger que dans l'amour paternel, tirer sur Bunsen une lettre de change de 12 [illegible]

» vous, maman et mes frères reconnaîtrez que
» dans ces sept années je n'ai aucunement dé-
» mérité de l'affection que vous me portiez au-
» paravant, à moins que le malheur ne chasse
» l'affection du cœur des parents et des frères,
» comme il l'étouffe chez tous les autres hommes.
» Si je meurs avant, ma justification sera remise
» à la Providence[1]. »

A la Providence! On croit voir errer un sourire amer sur les lèvres de Leopardi laissant tomber de sa plume ce mot énigmatique. La Providence lui apparaissait, à lui, non pas comme une simple formule, mais comme une puissance malfaisante qui se crée des victimes et anime le néant pour le torturer. Nous avons eu plus d'une fois occasion de le remarquer; Leopardi n'a jamais pu arriver à dégager de toute passion ses idées philosophiques et à se reposer dans la sérénité d'une croyance réfléchie. Il est athée, mais il l'est à sa façon: en révolte contre sa destinée, il cherche un être responsable des maux de l'humanité, et lorsqu'il a refusé à la cause première la bonté, la justice, ce qui constitue l'essence divine, il se trouve encore en présence d'un être que son analyse ne peut dissoudre, et dont

[1] *Epistolario*, II, p. 228 (11 décembre 1826).

Il sent peser sur lui l'infatigable malveillance. Il a plutôt défiguré que rejeté l'idée de Dieu. Lutteur impuissant et terrassé d'avance, il « a vécu avec la conviction qu'il avait pour adversaire le Maître du monde. C'est lui qu'il appelle « l'inexorable Destin, la Nature impie » ; c'est contre lui qu'il voudrait liguer, dans une protestation suprême, tout ce qui vit et meurt. Il en vient ainsi à prêcher la philanthropie comme on prêche la concorde devant l'ennemi commun, et s'il lui arrive de parler de ses semblables avec amertume, il ne prend à partie que ceux qui, en croyant tenir ou se promettant le bonheur, désertent la cause de l'humanité.

« Une noble nature, s'écrie-t-il, est celle qui ose lever ces yeux mortels contre la commune destinée [1], qui, d'un langage franc, sans rien ôter à la vérité, avoue le mal qui nous est échu en partage et notre infime et fragile condition ; qui se montre grande et forte dans la souffrance et ne va pas ajouter à ses misères les haines et les colères fraternelles, plus tristes encore que tous les autres maux, en accusant l'homme de sa douleur, mais en rejette la faute sur celle qui, de fait, est la mère, et de cœur, la marâtre des mor-

[1] Expression de Lucrèce :

.... *Mortales tollere contra*
Est oculos ausus, primusque obsistere contra. (I, 67.)

démie de la Crusca venait de l'admettre dans son sein ; mais quel honneur pouvait désormais toucher celui qui venait d'écrire *Amour et Mort*. Cette élégie, où le désespoir s'enveloppe d'une forme si suave, enlace dans ses strophes harmonieuses, semblables à des guirlandes de fleurs, les deux Génies également beaux, également aimables, dont les mains fraternelles versent aux âmes altérées de félicité le bonheur et l'oubli.

« C'est un couple fraternel que l'Amour et la Mort : le destin les engendra en même temps. De choses aussi belles, il n'y en a point dans le monde d'ici-bas, il n'y en a point dans les étoiles. De l'un naît le bonheur, le plaisir le plus grand qui se trouve dans la mer de l'être ; l'autre assoupit les grandes douleurs, anéantit les maux les plus cuisants. Belle jeune fille, douce à voir, et non telle que se l'imaginent les lâches, elle aime souvent à accompagner le jeune Amour : ils planent ensemble au-dessus de la vie humaine, et sont les plus sûrs consolateurs des cœurs bien nés. »

Le poète se place à la fois en dehors de l'inspiration antique et de l'inspiration chrétienne. Je sais bien que le vieil Ésope s'écriait jadis :

« Comment sans la mort t'échapperait-on, ô vie !
» Infinies sont tes peines, et il est aussi difficile
» de s'y soustraire que de les supporter[1]. »

[1] Anthologie grecque.

Mais je ne vois pas que le chétif et spirituel esclave ait essayé de représenter la mort comme aussi agréable qu'utile. Lucrèce veut que l'homme descende au tombeau, satisfait d'avoir vécu et résigné au néant, même après avoir comparé la vie à un festin[1]; il n'exige pas que le convive rassasié trouve agréable le sommeil dont la nature va profiter pour lui reprendre son être : l'indifférence calme suffit. Virgile, lui, ne croit pas que l'amour soit le plus doux des maîtres et la mort le remède à tous les maux : il nous montre les amants malheureux suivis dans l'autre monde par leurs chagrins[2]. Tibulle languissant supplie la mort de l'épargner et de ne le prendre que chargé d'années[3]; ceux même qui ont répété avec Ménandre « Qui est aimé des dieux meurt jeune » ont regardé la mort comme un mal moins grand que les tristesses de la vie, mais comme un mal. Le christianisme, tout en dépréciant les illusions terrestres, n'a pu peindre de couleurs

[1] *Cur non, ut plenus vitæ conviva recedis,*
Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?
(Lucrèce, *De la Nature*, III, 951.)

[2] *Hic quos durus amor crudeli tabe peredit,*
Secreti celant calles et myrtea circum
Silva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt.
(Virgile, *Enéide*, VI, 442.)

[3] Tibulle, *Élégies*, I, 3

qui du moins périra sans avoir eu, comme le roseau pensant, la folie de se croire immortel.

Les amis du poète entendirent seuls les dernières protestations de cette superbe intelligence. L'inquisition napolitaine, mise en goût par la confiscation des dernières productions de Ranieri, interdit une nouvelle édition des œuvres de Leopardi (1837). Lui se montra peu sensible à ces tracasseries. Il poursuivait l'éternelle méditation dont ses poésies n'étaient que des pages détachées. On le voyait errer le long de la Mergellina, s'asseoir sur la pente du Pausilype à côté du tombeau de Virgile, ou s'oublier au milieu des ruines de Pouzzoles et de Cumes.

Ce ciel clément, ces loisirs respectés dont avait joui jadis le chantre des *Géorgiques*, avaient fini par détendre l'ironie convulsive dont Leopardi s'armait contre la destinée. Il retournait peu à peu à la mélancolie plus douce de ses jeunes années; il comprenait que la résignation a aussi sa grandeur; enfin, ressaisi par cet invincible amour de la vie qui fait le fond de notre être et résiste à tous les raisonnements, il s'accoutumait à l'idée de vieillir comme tout le monde et de descendre à pas lents la pente de l'âge. Puisque, pour le prendre jeune, la mort

avait déjà trop attendu, il renonçait à hâter, ne fût-ce que de ses vœux, la fin d'une existence qui lui réservait peut-être, en compensation de tant de maux, quelques années de paisible maturité. « La nouveauté et l'exquise salubrité de » l'air, dit son biographe, la société affectueuse » de quelques personnes du pays, les visites » continuelles des savants étrangers qui affluaient » à Naples; ce nouveau genre de vie au grand » air et ces libres allures qui étaient tout à fait » en dehors de ses habitudes, parurent ralentir, » et ralentirent peut-être pendant quelques an- » nées, l'infatigable activité de la maladie. » Il commença à pronostiquer pour lui-même » une vie des plus longues. » Voilà bien la nature prise sur le fait, aimant les perspectives lointaines et ouvrant toujours quelque éclaircie dans le ciel le plus sombre. Ce n'est pas à dire que Leopardi se soit réconcilié avec son sort, mais on ne le voit plus, comme dans *Bruto Minore*, avide de jeter au vent son nom et sa mémoire, ou se promettant d'achever dans les bras de la mort un rêve commencé dans ceux de l'amour. Si désolée que soit l'inspiration qui a dicté la *Ginestra*, il se plaint plus qu'il ne se réjouit d'une destruction prochaine, et, l'on sent qu'il

regrette par avance le parfum dont la modeste fleur embaumait le désert.

La dernière élégie échappée à sa plume défaillante trahit plus évidemment encore cet apaisement de son âme endolorie. Il regarde avec inquiétude l'avenir qui l'attend, la vieillesse impuissante et chagrine qu'il avait redoutée de si bonne heure, et il compare sa pâle jeunesse à un beau clair de lune auquel va succéder une nuit obscure :

Comme, dans la nuit solitaire, argentant de ses rayons les campagnes et les eaux que le zéphyr effleure de son aile, à l'heure où les ombres dessinent au loin mille aspects riants et sèment mille objets trompeurs au milieu des ondes tranquilles, des rameaux, des haies, des coteaux et des villas, arrivée aux confins du ciel, la lune descend derrière l'Apennin ou les Alpes ou dans le sein infini de la mer Tyrrhénienne : le monde se décolore, les ombres disparaissent et une même obscurité couvre la vallée et la montagne : la nuit reste seule et, sur le chemin, le roulier salue, en chantant un refrain mélancolique, la dernière lueur du flambeau mourant qui naguère guidait ses pas.

Ainsi se dissipe, ainsi disparaît de la vie humaine la jeunesse. Avec elle s'enfuient les ombres et les apparences créées par les délicieuses illusions, et s'évanouissent les lointaines espérances sur lesquelles s'appuie la nature mortelle. La vie reste abandonnée, obscure.

Plongeant le regard dans ses ténèbres, le voyageur hésitant cherche en vain le terme ou la raison du long chemin qu'il sent devant lui : il voit que le séjour des hommes lui est étranger et qu'il y est étranger lui-même....

Encore la comparaison serait-elle consolante si elle pouvait être poursuivie jusqu'au bout. Les flambeaux de la nature ne s'éclipsent que pour un instant ;

Mais la vie mortelle, après que la belle jeunesse a disparu, ne se colore jamais plus d'une autre lumière, ni d'une autre aurore. Elle est veuve jusqu'à la fin ; et à la nuit qui obscurcit les autres âges les Dieux n'ont mis d'autre terme que le tombeau.

L'inspiration poétique finit par se perdre dans les ternes horizons de cette nuit ; mais l'apaisement de l'imagination laissa un jeu plus libre au jugement, à cette faculté que Leopardi avait faussée peut-être par un usage prématuré et qui tendait à revenir à sa rectitude naturelle. Il me semble que les derniers opuscules en prose du poète philosophe, tout en gardant quelque chose de cette obstination passionnée et de cette raideur partiale qui est comme le cachet de l'auteur, nous offrent cependant des idées plus larges et un effort fait pour réduire

les grandes théories nihilistes aux proportions d'une infortune irrémédiable, mais toute personnelle.

« Vous avez raison, écrivit-il un jour à M. de » Bunsen, de dire que dans mes œuvres en » prose la mélancolie est peut-être excessive et » obscurcit même parfois mon jugement.... Ma » propre expérience m'enseigne que le progrès » de l'âge, parmi tant de changements qu'il » opère dans l'homme, altère encore notable- » ment son système de philosophie[1]. » Ce n'était pas là simplement, comme on pourrait le croire, une concession faite du bout des lèvres et reprise le lendemain, car dans le *Dialogue de Tristan et d'un ami* qui clôt le recueil des *Œuvres morales*, Tristan, c'est-à-dire, Leopardi, après avoir nié le progrès, après avoir raillé la science superficielle du XIX[e] siècle, le bavardage des journaux, l'instinct démocratique qui ouvre au vulgaire le sanctuaire des lettres et des sciences et croit retrouver dans la médiocrité universelle l'équivalent des grandes intelligences qu'il éteint, Leopardi, laissant tout-à-coup l'ironie et le persiflage pour faire un retour sur lui-même, avoue

[1] *Ungedruckte Briefe*, XVI (26 septembre 1835).

à son interlocuteur que ses œuvres sont « l'ex-
» pression de la vie malheureuse de leur auteur :
» parce que, entre nous, mon cher, je vous crois
» heureux, je crois que tous les autres le sont,
» mais quant à moi, avec votre permission et
» celle du siècle, je suis très-malheureux, et
» tous les journaux des deux mondes ne me
» persuaderont pas le contraire..... Et de plus
» je vous dis franchement que je ne me soumets
» pas à mon malheur, que je ne plie pas la tête
» devant le destin et ne capitule pas avec lui,
» comme font les autres hommes ; et j'ose dé-
» sirer la mort, et la désirer par-dessus toute
» chose, avec une ardeur et une sincérité comme
» bien peu de gens, j'en suis sûr, en ont mis à
» la désirer..... J'ai confiance que le chemin qui
» me reste à parcourir ne sera plus long. Et ceci,
» je puis le dire, est la seule pensée qui me sou-
» tienne.... Autrefois j'ai envié le sort des igno-
» rants et de ceux qui ont une haute opinion
» d'eux-mêmes, et j'aurais volontiers changé
» avec eux. Aujourd'hui, je ne porte envie ni
» aux ignorants ni aux sages, ni aux grands
» ni aux petits. Je porte envie aux morts, et je
» ne changerais qu'avec eux.... Si l'on me pro-
» posait d'un côté la fortune et la renommée de

» César ou d'Alexandre pure de toute tache,
» et de l'autre de mourir aujourd'hui, et qu'il
» me fallût choisir, je dirais : Mourir aujourd'hui !
» et il ne me faudrait pas grand temps pour faire
» mon choix. »

Nous avons là le dernier mot de Leopardi. Il a compris que l'idée de bonheur et de malheur est quelque chose de purement relatif et ne saurait se passer de constatation expérimentale. Il renonce par conséquent à déclarer, d'une manière générale et au mépris du consentement universel, que la vie est un mal ; mais on dirait qu'il se prive par là d'une dernière et triste consolation, et le sentiment poignant de son isolement dans une situation exceptionnelle se condense et se résume dans un désir intense de sortir de ce monde où il lui semble que rien n'a été fait pour lui. Comme l'âme de Turnus, il s'enfuira indigné dans la nuit du tombeau.

Cependant, résolu à ne pas devancer l'heure, il recueillait encore par habitude les pensées qui traversaient çà et là le cours irrégulier d'une vie sans but et comme arrêtée dans une stagnation douloureuse. La plupart des *CXI Pensieri* que nous trouvons à la suite des dialogues datent de cette époque. Ce sont d'ordinaire des déve-

loppements d'une idée principale, soit spontanée, soit suggérée par une lecture, rarement des Pensées comme nous les aimons en France, c'est-à-dire, condensées en quelques mots et rehaussées par le trait. Entre La Rochefoucauld et Leopardi, il n'y a guère de commun que le tour pessimiste de l'esprit, la défiance des hommes et des choses, et une certaine raideur qui tient à l'habitude de parler de haut. L'originalité d'une pensée réside presque toujours dans la forme. A mesure que cette forme s'élargit, que dans ses plis flottants viennent se loger les considérations accessoires et les corollaires, elle touche à une foule d'idées déjà usées et banales; l'impression première s'émousse et il nous semble que nous avons déjà entendu cent fois des dissertations analogues. L'auteur peut toujours instruire, mais s'il voulait surprendre l'esprit, le mettre en éveil, et livrer à ses réflexions un thème fécond, l'effet est manqué. Après avoir frappé la cloche, il n'y faut plus porter la main. Aussi, nous ne rechercherons pas si, malgré des réminiscences évidentes, il y a lieu de restituer à Pascal, à La Rochefoucauld, à La Bruyère, à J.-J. Rousseau, telle pensée de Leopardi : les *Pensieri* étaient évidemment,

dans l'intention de l'auteur, des matériaux destinés à être utilisés dans d'autres dialogues ou dissertations philosophiques.

Enfin, Leopardi revenait de temps à autre à ses *Paralipomènes de la Batrachomyomachie* dont il voulait faire comme son testament politique. Il avait toujours eu une sorte d'admiration pour le vieux poème anonyme qui raconte le combat des rats et des grenouilles et qui a dû servir en son temps à ridiculiser les plagiaires d'Homère. Soit caprice d'érudit, soit impression d'enfance, il trouvait au sel affadi de la parodie grecque un goût exquis : il l'avait déjà étudiée et librement traduite en 1817; quelques années après, il avait repris ce travail en sous-œuvre; enfin, il s'appropria ce moule tout fait pour y glisser des allusions aux événements politiques des quinze dernières années.

J'ai déjà eu occasion de remarquer que Leopardi n'avait point le génie satirique : il cherche, sans la trouver, l'allusion fine et mordante, le trait qui égratigne et passe outre ou celui qui s'enfonce et disparaît dans la blessure. Si l'on veut trouver le sarcasme militant et agile au service du patriotisme, il faut lire les chansons de Giusti. Leopardi, lui, se perd dans les sous-

entendus ; il veut être profond et ne réussit qu'à être obscur. On trouve dans les *Paralipomènes* de beaux vers et un grand talent d'écrivain, mais, après les avoir confrontés attentivement avec l'histoire contemporaine, je n'ai pu réussir à mettre un nom sur toutes les figures allégoriques, et le lecteur, une fois averti qu'il s'agit principalement des conflits et des déceptions de l'année 1821, que les rats représentent les Italiens, les grenouilles les prêtres, et les crabes les Autrichiens, pourra chercher à son gré Ferdinand Ier de Naples, G. Pepe, de Frimont, François Ier d'Autriche, etc., dans cette courte analyse.

Le poème grec se termine, on s'en souvient, par une intervention de Jupiter qui arrête à coups de tonnerre les rats vainqueurs et envoie les crabes au secours des grenouilles. Les rats sont donc en fuite à leur tour. Guette-plat rallie à l'écart leurs bandes dispersées ; on tient conseil et Fille-bouchées nommé général en chef envoie à l'ennemi, à titre de parlementaire, le comte Lèche-fonds, rat savant, doux, honnête, mais assez rompu aux intrigues des cours pour mener à bien une mission diplomatique.

Le parlementaire est reçu assez brutalement.

par le général crabe Pince-forte qui, n'ayant pas autorisation de négocier, en réfère au roi des crabes, Sans-Tête XIX. Réponse reçue, Pince-forte, après avoir déclaré que les crabes ont pour mission de veiller à l'équilibre européen et au maintien des vieilles coutumes, exige que les rats élisent un roi et logent dans la citadelle de Ratopolis une garnison de 30,000 crabes.

Les rats obéissent; Ronge-pain Ier, gendre du feu roi Mange-jambons, est proclamé roi constitutionnel et prend pour ministre Lèche-fonds. Le royaume prospère sous ce régime, mais voici que Sans-Tête XIX envoie à Ratopolis son ambassadeur Bouche-de-fer pour exiger que la Charte soit déchirée en vertu du principe de droit divin. Ronge-pain ne demanderait pas mieux que de se soumettre, mais le peuple se soulève à la voix de l'ex-dictateur Pille-bouchées; on n'entend que chants de guerre, cliquetis d'armes; c'est une véritable débauche belliqueuse ; l'armée se met en marche et barre le chemin aux troupes de Pince-forte qui, arrivé à marches forcées du pays des grenouilles, en présence des crabes, les rats perdent contenance et se sauvent avant le combat, laissant pour compte l'héroïque Pille-bouchées qui se

fait tuer en brave. Les fuyards s'enferment dans Ratopolis, mais les crabes de la citadelle ouvrent les portes à Pince-forte. Le vainqueur inaugure un nouveau régime ; les écoles sont fermées, le roi Ronge-pain est surveillé et mis en tutelle par l'ambassadeur crabe, le baron Va-tortu, l'ancien ministre Lèchefonds exilé. La jeunesse barbue de Ratopolis ébauche en flânant des plans de conspiration, parle de sauver la patrie, et, au fond, est bien décidée à ne pas risquer un cheveu pour elle.

Cependant, Lèchefonds errait partout à la recherche d'une idée ou d'une espérance : il arrive chez Dédale qui lui conseille d'aller consulter les morts et le conduit, à vol d'oiseau, dans l'Enfer, une île écartée perdue au milieu de l'Océan. Lèchefonds demande aux ombres silencieuses des rats défunts s'il y a encore quelque espoir de sauver son peuple : celles-ci répriment à grand' peine une formidable envie de rire et adressent le comte au général Goûte-à-tout, un vieux guerrier, revenu de toutes les illusions, qui vivait obscur à Ratopolis, fermant sa porte à la politique. Las des obsessions de Lèchefonds, le vieux sage lui dit enfin sa pensée : malheureusement on n'a jamais pu re-

trouver ni le texte ni le sens de cette réponse.

Cette fin inattendue est pleine de tact : Leopardi, qui flagelle si rudement les jeunes fanfarons italiens, ne veut pourtant pas faire tomber des lèvres d'un homme de bon sens la condamnation motivée de ses compatriotes, la sentence de mort de l'Italie. Du reste, le patriotisme éclate à chaque page d'un livre qui semblerait écrit exprès pour le bafouer. Comme savant, Leopardi avait eu plus d'une fois à se louer des Allemands et à se plaindre des Italiens ; ici, la nature reprend le dessus et intervertit les rôles. Ce qu'il y a de plus beau dans les *Paralipomènes*, c'est, à mon sens, un éloge sonore et hautain de l'Italie venant à la suite d'une raillerie assez vive, plus vive même qu'équitable, à l'adresse de la science allemande et du chauvinisme germanique.

Après la mort du roi Mange-jambons, il restait bien de lui une fille ; mais un philologue allemand, de ceux qui prouvent que le lignage et l'idiome grec et allemand furent un jour frères[1], ou plutôt identiques au début, et que Rome fut une cité germanique, prouve avec force beaux raisonnements et un bon do-

[1] Ce qui paraissait à Leopardi une hypothèse extravagante est aujourd'hui un fait acquis.

cument, que depuis longtemps déjà la loi salique était en vigueur chez les rats.

Que ne prouvent pas les systèmes et les théories de la gent allemande? Grâce à eux, non-seulement, dans les choses obscures, un jour nous savons tout et le lendemain rien, mais dans les plus claires se forme nécessairement un brouillard de doutes et d'hésitations : cependant, on reconnaît partout manifestement que le monde est le fruit d'une graine allemande [1].

. . . .

Si grande est la haine qui brûle dans le cœur des étrangers pour le nom italien, que, cette décadence dont il ne rejaillit sur eux aucune gloire, ils en sont heureux, seulement parce qu'elle fut nôtre. Bien des nations ont éprouvé de dures vicissitudes et se sont dépravées dans un long martyre, mais aucune n'a été chargée d'autant de haine que la nôtre.

Et cela, parce que toute domptée et asservie qu'elle est, bien qu'affaissée et couverte des haillons du malheur, il faut bien appeler encore italien ce que la nature humaine a de plus grand; la gloire de l'éternelle Rome resplendit encore d'un tel éclat qu'elle obscurcit toutes les autres, et l'Europe a beau être orgueilleuse avec nous, elle garde partout l'empreinte de l'Italie.

[1] A Berlin on accuse Leopardi d'ingratitude. C'est se montrer bien chatouilleux. On rencontre ailleurs (ch. VII, st. 23) un passage inoffensif que M. Tobler prend vraiment trop au tragique, quand il y voit un « coup dirigé contre Niebuhr » :

Gl'ignari son e di Creta e di Minosse.
Il Niebuhr li diria se vivo fosse.

Et ce ne fut pas Rome seulement, mais l'Italie désarmée qui, avec sa lumière intellectuelle et sa science, vainquit derechef la barbarie et redevint une fois de plus reine de la civilisation. Elle rit longtemps de l'étranger grossier qui aujourd'hui se croit le droit de la mépriser parce que la fortune penche d'un autre côté; elle vit ses enfants regarder les autres contrées comme un exil douloureux.

Ils sentent, les étrangers, que tout souvenir n'est rien au prix de ceux dont a hérité l'Italie: ils sentent que leur patrie a une taille d'enfant près de celle qui dépasse toute grandeur. Ils voient bien que si les qualités que nous prodigue le ciel n'étaient pas étouffées au berceau, si l'Italie était encore un moment libre, elle redeviendrait reine une troisième fois.

Plus loin, au milieu d'une galerie de personnages historiques du XVIe siècle, voici une brûlante invective contre « l'autrichien » Philippe II :

Ce n'est pas l'honneur, mais la haine et le mépris que se disputent chez nous les grands de ce siècle sombre, et il serait difficile de juger à qui appartient la royauté de la haine si tu ne les avais dépassés tous, ô toi, prodige d'orgueil et gage de la colère céleste, ô Philippe II, plante autrichienne, que Satan se vante encore d'avoir élevée.

Nul de tes contemporains ou de leurs descendants n'a jamais porté, vivant ou mort, autant de haine qu'il s'en est amoncelé sur la tête. Ton nom prononcé rembrunit le visage le plus doux et fait bondir le cœur le

plus tranquille : tu n'as pas ton pareil pour rechercher la source la plus abondante et la plus intime de la colère humaine !

Leopardi avait décidément rectifié ses vues historiques : jeune et sous l'influence de son père, il avait pris pour les ennemis de l'Italie les Français qui étaient venus la réveiller un peu brutalement de son sommeil ; mais à l'époque où il écrivait les *Paralipomènes*, il avait appris à distinguer entre des violences passagères et la tyrannie raisonnée, implacable, que l'Autriche imposait à la Péninsule.

XXI

Le choléra à Naples. — Mort de Leopardi : détails circonstanciés donnés par M. Marc Monnier, d'après Ranieri. — Tombeau de Leopardi. — Son épitaphe. — Stances d'Alfred de Musset sur Leopardi.

Le poète venait de dicter à son fidèle Ranieri les dernières strophes des *Paralipomeni*, lorsque la mort le surprit. Elle le surprit, lui qui l'avait si longtemps attendue, au moment où il reléguait au delà de l'horizon sa hideuse image et où il mettait entre elle et lui un large espace rempli de projets. Le choléra qui depuis plusieurs années parcourait capricieusement l'Europe, avait éclaté à Naples dans l'été de 1836, et, enrayé un moment par la saison froide, sévissait avec plus de fureur en 1837. En face d'un fléau qui transformait ceux qu'il

avait frappés en objets d'horreur, Leopardi partagea l'épouvante générale [1]. Le sort du poète allemand, Platen le Pindarique, qui s'enfuit affolé de terreur et alla mourir à Syracuse, avait laissé dans son âme un souvenir lugubre. Il se raidit contre l'inquiétude secrète qui l'envahissait et il employa ce qui lui restait d'énergie à braver le péril en se promettant d'y survivre. Hélas ! il n'était pas besoin de la peste asiatique pour mettre fin à sa frêle existence minée à la fois par la phthisie et l'hydropisie. « Le mercredi » 14 juin (1837) », dit son biographe, « à 5 heures » après midi, pendant qu'une voiture l'attendait » pour le reconduire à son casino (de Portici) » et qu'il projetait de futures promenades et » projets champêtres, la lymphe, qui depuis » longtemps déjà menaçait les abords du cœur, » s'épancha dans l'enveloppe qui le protége, et » la vie se trouvant étouffée à sa source, ce » grand homme rendit en souriant son noble » esprit entre les bras de son ami. »

Ces quelques lignes de Ranieri contiennent

1. On trouve dans ses Pensées (VII) une sortie très-vive contre les hommes de négoce qui, en vue d'un bénéfice pécuniaire, risquent leur santé et propagent la contagion. Leopardi estime le courage de ces « vils héros » comme « plus abject et plus méprisable que la peur ».

tout ce que nous savions sur les derniers moments de Leopardi avant que M. Marc Monnier, un des hommes qui connaissent le mieux et qui aiment le plus vivement l'Italie, n'eût la bonne fortune de recevoir de Ranieri lui-même des détails plus complets. M. Marc Monnier[1] nous permettra de reproduire d'après lui le récit suivant qu'on ne trouve que dans son livre ; car, il y a trente ans, l'éditeur des œuvres de Leopardi n'avait pas osé laisser dans la préface cette espèce de procès-verbal destiné à prouver que Leopardi n'avait point rendu le dernier soupir en désavouant les opinions de toute sa vie.

« Giacomo Leopardi, » écrit Ranieri, « subit dans sa vie si courte une bonne part des plus graves maladies connues. Elles se confondaient parfois ou s'entremêlaient d'une manière si étrange que le remède de l'une était pour l'autre un poison. Pour ne pas en dire plus qu'on n'en pourrait croire, condamné comme phthisique par les docteurs de Rome en 1831 et par ceux de Florence en 1832, il mourut ensuite à Naples d'hydropisie. Et jamais il ne cessa d'unir l'un à l'autre mal, mais je ne sais quelle mystérieuse

1 Marc Monnier, *L'Italie est-elle la terre des morts?* p. 162 et suivantes.

affection de nerfs par laquelle il expliqua jusqu'à la fin les phénomènes les plus variés et souvent les plus éclatants des maladies qui, sans relâche et sans pitié, combattirent sa misérable existence.

Et même après que de très-graves médecins de Naples se furent expliqués avec lui, bien plus clairement que je ne l'aurais voulu, il me reparlait de l'incertitude de la médecine, de son état de nerfs incompris et méconnu, et des quarante ans de vie qu'il lui restait encore à endurer avec patience, si le choléra ne venait les trancher d'un seul coup.

Cette singulière croyance l'avait rendu constamment fort indocile à toutes les prescriptions de l'art. Ce qu'il observait le moins, c'était la diète très-rigoureusement ordonnée, comme on le sait, dans les cas d'hydropisie. Pour ce seul point mes prières et jusqu'à mes larmes avaient toujours été inutiles. Et se riant, en dépit de tout, par faiblesse, ce jour-là même, selon l'habitude, après un déjeuner abondant de chocolat, il souhaita qu'on lui apportât à dîner, tandis que nous attendait déjà la voiture qui devait nous conduire à la campagne où nous nous proposions de souper vers quatre ou cinq

heures du matin : il n'avait jamais été possible de le mettre au lit avant cette heure.

» Le potage était déjà servi. Et lui, s'étant mis à table plus gai que de coutume, en avait déjà pris deux ou trois cuillerées, quand se tournant vers moi qui m'étais assis auprès de lui : « Je sens augmenter un peu mon asthme », me dit-il (il appelait ainsi les symptômes naturels de sa maladie), « pourrait-on faire venir Don Nicola ? » C'était le prénom de M. Manella, le plus assidu et le plus affectueux des praticiens qui l'avaient assisté : un homme rare par la science et plus rare encore par les mœurs, médecin ordinaire du prince royal de Salerne. »

« Et pourquoi pas ? » lui répondis-je : « j'irai même le chercher personnellement. »

« Nous étions à l'un de ces jours où le choléra fit le plus de victimes, et ce n'était pas le cas d'envoyer des messagers. Je crois que, malgré tous mes efforts, il dut transparaître sur mon visage quelque chose du trouble qui m'agitait. Car, s'étant levé, il en plaisanta et en sourit; puis me serrant la main, il me dit encore un mot sur la longue vie des asthmatiques. J'allai donc avec la voiture même qui nous attendait, en confiant le malade aux miens et surtout à ma

sœur Pauline, sa garde-malade habituelle, dont l'assistance était trop largement récompensée quand il lui disait que sa Pauline de Naples lui rendait possible l'éloignement de sa Pauline de Recanati.

» Je trouve Manella chez lui ; il s'habille et il vient ; mais tout était changé. Accoutumé, par une longue et pénible habitude de maladies mortelles, à sentir trop fréquemment les approches de la mort, notre malade adoré n'en sut plus distinguer les vrais des faux symptômes. Et, d'autre part, inébranlable dans sa conviction que tout son mal était nerveux, il était aveuglément sûr de le calmer à force de nourriture. Aussi, malgré les instantes prières de ceux qui l'entouraient, avait-il voulu se lever trois fois du lit où il s'était étendu tout habillé, et trois fois se remettre à table. Mais toujours, aux premières gorgées, il avait dû, malgré lui, s'arrêter et se rapprocher du lit. Ce fut là que je le trouvai en survenant avec Manella, mais non pas même étendu, appuyé seulement sur le bord entre des coussins qui le soutenaient. Il se réjouit de notre arrivée, il nous sourit, et bien qu'avec une voix plus faible et plus saccadée que d'habitude, il discuta doucement avec

Manella sur sa maladie de nerfs, sur la certitude de la calmer avec des aliments, sur l'ennui du lait d'ânesse, sur les miracles de l'exercice et sur sa volonté de se lever à l'instant pour aller à la campagne. Mais Manella, m'ayant tiré adroitement à part, m'avertit d'envoyer aussitôt chercher un prêtre, car il n'était plus temps de recourir à d'autres secours. Et sur le champ j'envoyai, renvoyai et renvoyai une troisième fois au couvent voisin des Augustins déchaussés.

» Leopardi était là, tous les miens autour de lui : Pauline lui soutenait la tête et essuyait la sueur qui tombait à grosses gouttes de son large front, et moi, le voyant accablé d'une fatale stupeur, j'essayais de le ranimer en lui faisant respirer des essences. Il ouvrit ses yeux plus grands que d'habitude et me regarda plus fixement que jamais. Puis : « Je ne te vois plus, me dit-il, comme en soupirant.

» Et il cessa de respirer, et ni le pouls ni le cœur ne battaient plus ; et en ce moment même entrait dans la chambre frère Felice de Sant'Agostino, augustin déchaussé, tandis que, hors de moi, j'appelais à haute voix celui qui avait été mon ami, mon frère, mon père et qui ne me répondait plus et il paraissait me regarder toujours.

» Or, il faut maintenant (ce qui n'est pas facile) avoir aimé quelqu'un au monde comme j'ai aimé Leopardi ; il faut avoir passé la meilleure partie de sa vie dans sa plus étroite intimité et parlé avec lui vingt-quatre heures par jour pendant de longues années et de longues aventures ; il faut avoir entendu, comme je l'avais fait jusqu'à peu d'instants avant celui-là, tout ce que cet homme exprimait de hautes conceptions, d'idées presque surhumaines, pour comprendre ce qui dut se passer alors en moi et autour de moi. Sa mort resta longtemps pour moi une chose incompréhensible ; les assistants étaient étonnés et muets ; il s'éleva entre le saint frère et moi la plus douloureuse dispute ; je m'acharnais follement à soutenir que mon ami vivait toujours et je suppliais le frère en pleurant d'accompagner religieusement le passage suprême de cette grande âme. Mais lui, ayant touché et retouché le cadavre, répondit constamment que l'âme était déjà envolée. A la fin, il se fit dans la chambre un silence spontané, solennel ; le pieux frère s'agenouilla près du lit, et nous suivîmes son exemple. Puis dans un long et profond recueillement il pria et nous priâmes tous. Enfin, il se leva, s'approcha d'une table, écrivit les

paroles qui suivent et les remit dans mes mains. Je m'étais levé aussi, j'avais déjà imprimé le dernier baiser sur le front du cadavre, et j'avais déjà passé d'un doute cruel à une certitude mille fois plus cruelle encore.

» On certifie à M. le curé qu'instantanément » est passé à meilleure vie M. le comte Giacomo » Leopardi de Recanati, auquel j'ai prêté les der- » nières prières des morts ; ce que je devais et » rien autre. Frère Felice de Sant' Agostino, » augustin déchaussé. »

On verra tout-à-l'heure dans quel but ce procès-verbal attendri accumule ainsi les détails les plus minutieux. Je n'ai pas voulu en retrancher une ligne, bien qu'une étude littéraire puisse ou doive s'interdire d'épuiser la partie biographique, parce qu'il met dans tout son jour et l'admirable dévouement de Ranieri et cette espèce de religiosité extérieure qu'une longue habitude a comme incorporée à la nature italienne et qui remplit de contradictions le cœur des plus sceptiques.

Ranieri disputa la dépouille mortelle de son ami aux règlements sanitaires qui venaient de conduire le ministre de la guerre lui-même à la fosse commune. Il y réussit et put déposer les

restes du poète dans un tombeau qu'il fit élever à ses frais non loin de la grotte de Pausilype, dans la petite église de San-Vitale! C'est là que repose Léopardi, désigné à l'œil distrait du passant par les emblèmes des deux religions qui eurent chacune la moitié de sa vie, la croix chrétienne et la chouette de Minerve. Giordani, comme le vieillard de La Fontaine, grava sur cette tombe une inscription. Elle est d'un goût suspect. Il s'agissait bien là de protester contre l'indifférence de l'Italie et de comparer Léopardi aux Grecs! Si l'on veut avoir la véritable épitaphe de Léopardi, la voici, tracée par lui-même le jour où il ensevelit sa dernière illusion:

Tu vas donc reposer pour toujours, ô mon cœur fatigué! elle est morte l'illusion suprême que je croyais éternelle en moi. Je le sens bien, de ces chères illusions il ne me reste pas une espérance, pas même un désir. Repose pour toujours. Tu n'as que trop palpité. Il n'est chose ici-bas qui mérite de te faire battre, et la terre n'est pas digne de nos soupirs. Amertume et ennui, voilà la vie, rien autre chose; c'est une fange que ce monde. Calme-toi désormais. Désespère pour la dernière fois. A notre race, le destin n'a fait qu'un don, la mort. Méprise tout désormais, toi-même, la nature, ce hideux pouvoir qui, dans l'ombre, gouverne pour le malheur universel et l'infinie vanité de toutes choses!

C'est une lugubre existence que celle qui peut se résumer ainsi dans une dernière et terrible imprécation!

Pendant que l'infatigable Ranieri, aidé par Giordani et P. Viani, travaillait à rassembler les œuvres éparses de Leopardi et à lui conquérir une gloire posthume, un autre poète, triste lui aussi, mais arrivé aux langueurs de la mélancolie par un chemin semé de fleurs, envoyait un salut fraternel au génie qui venait de s'éteindre obscurément de l'autre côté des Alpes. La plupart des Français qui connaissent le nom de Leopardi, le connaissent pour l'avoir lu dans ces belles strophes que la muse capricieuse de Musset a jetées à la suite d'une boutade humoristique.

O toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce à peine refroidi,
Sombre amant de la mort, pâle Leopardi,
Si, pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
Il t'eût fallu jamais toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton cœur simple et hardi?

Telle fut la vigueur de ton sombre génie,
Tel fut ton chaste amour pour l'âpre vérité,
Qu'au milieu des langueurs du parler d'Ausonie,
Tu dédaignas la rime et sa molle harmonie,
Pour ne laisser vibrer sur ton luth irrité
Que l'accent du malheur et de la liberté.

Et pourtant il s'y mêle une douceur divine.
Hélas! c'est ton amour, c'est la voix de Nérine,
Nérine aux yeux brillants qui te faisaient pâlir,
Celle que tu nommais ton « éternel soupir ».
Hélas! sa maison peinte, au bas de la colline,
Resta déserte un jour, et tu la vis mourir.
Et tu mourus aussi. Seul, l'âme désolée,
Mais toujours calme et bon, sans te plaindre du sort,
Tu marchais en chantant dans ta route isolée.
L'heure dernière vint, tant de fois appelée.
Tu la vis arriver, sans crainte et sans remord,
Et tu goûtas enfin le charme de la mort.

Ce portrait, esquissé d'une main hâtive, n'est pas partout d'une ressemblance frappante, et Musset ne se rend pas bien compte des difficultés du vers libre *(sciolto)*; mais cet éloge donné en passant ira à la postérité et retentira encore quand nos dissertations seront oubliées.

pères jésuites, [illegible]

le besoin de l'expliquer. Il leur déplut qu'un homme aussi grand ne fût pas des leurs : il leur parut impertinent que ce puissant esprit eût fait la guerre à leurs croyances, et, après s'être demandé naïvement pourquoi Leopardi n'avait pas été jésuite, ils se répondirent à eux-mêmes qu'il aurait bien pu l'être et que même il devait l'avoir été.

« Cette idée lumineuse vint à l'un de leurs pamphlétaires, [illegible] plein d'invectives, [illegible] ne voulut pas l'honneur d'être nommé. Il trouva [illegible] homme assez obscur pour écrire et pour signer un mensonge, et ce pauvre homme écrivit et signa [illegible]

XXII

Controverse posthume sur la prétendue conversion de Leopardi. — Lettre du P. Scarpa. — Soupçons et conjectures. — Grégoire XVI. — Le comte Monaldo Leopardi. — Monument de Leopardi à Recanati.

Mais il faut, pour être complet, mentionner le bruit que fit un instant autour du nom des Leopardi le zèle peu scrupuleux d'une Coterie ; je préfère laisser la parole à M. Marc Monnier, qui est des mieux informés, en lui laissant également la responsabilité de ses appréciations :

« Ranieri n'eut pas seulement à illustrer son immortel ami ; il eut encore à le défendre. Lorsque, grâce à lui, cette célébrité fut assez bien établie pour faire envie aux [illegible]

pères jésuites, ces honnêtes gens se sentirent le besoin de l'exploiter. Il leur déplut qu'un homme aussi grand ne fût pas des leurs : il leur parut impertinent que ce puissant esprit eût fait la guerre à leurs croyances, et, après s'être demandé naïvement pourquoi Leopardi n'avait pas été jésuite, ils se répondirent à eux-mêmes qu'il aurait bien pu l'être et que même il devait l'avoir été.

» Cette idée lumineuse vint à l'un de leurs pamphlétaires, alors en renom, sans talent et plein d'invectives. Il ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Il trouva sous sa main un pauvre homme assez obscur pour écrire et pour signer un mensonge, et ce pauvre homme écrivit et signa la jolie petite histoire qui suit. Elle est sous forme de lettre et adressée au R. P. lui-même. On en trouvera le texte dans le XI volume (page 486 et suivantes) d'un aimable recueil qui se publiait à Naples, intitulé *Scienza e Fede* (Science et Foi).

« Très-Révérend Père en Christ,

Je réponds à votre très chère lettre. Parmi les joies [illegible] éprouvées dans mon ministère apostolique, fut celle de [illegible]

en lui-même et réconcilié à l'Eglise le grand génie de Giacomo Leopardi. Et s'il eût été dans le bon plaisir de Dieu, Notre-Seigneur, de lui accorder plus longue vie, nous l'aurions eu parmi nous, comme il se proposait d'y venir et me l'avait confié. Mais il plut davantage à Dieu de le rappeler peu après sa conversion. Voici comment s'est passé le fait :

» En l'an 1836, tandis que je confessais dans l'église du Gesù, à Naples, je vis, plusieurs matins de suite, que ce jeune homme se plaçait en face de mon confessionnal; il me regardait fixement quelque temps, comme s'il avait voulu se montrer à moi, puis il s'en allait. Un matin qu'il me vit débarrassé de pénitents, il s'approcha de moi, et avec un doux sourire et d'agréables manières, il me parla en ces termes :

« Père, j'aurais à cœur de me confesser à vous, parce que vous m'avez ravi avec vos agréables façons d'accueillir les pénitents. Mais, avant d'en venir à l'acte de la confession, je voudrais avoir avec vous un long entretien dans un endroit écarté. Je le conduisis dans la petite salle de réunion à côté de la sacristie, et là il m'ouvrit candidement tout son cœur et sa vie, et je veux le dire, d'abord parce que cela tourne à

l'édification commune, et puis parce que cela ne regardait pas la confession.

Il me dit :

— J'eus une excellente éducation depuis mes plus tendres années dans un collége d'Italie, où je terminai le cours des études de belles-lettres et de philosophie à l'âge de quinze ans. Ayant achevé mon éducation dans un âge frais encore, et m'adonnant à l'étude des lois, en relation avec des camarades fort libres en matière de pensée et de religion, et avec la lecture de livres impies et surtout de novateurs et de philosophâtres français, je devins un parfait athée et je me suis tenu pour tel jusqu'à ce moment, bien que j'eusse de loin en loin des lueurs à l'esprit et de fortes impulsions au cœur. Cependant, n'ayant pu entendre les sages conseils et corrections de mon religieux père, je fus chassé de ma maison. Depuis ce temps-là j'ai erré en Italie de ville en ville et je me suis fixé à Naples depuis quatre ans. Là, ayant eu affaire à un savant ecclésiastique (dont il me tut le nom) et étant entré plusieurs fois en conférence sur la religion, je commençai à ouvrir les yeux et à rentrer en moi-même. Dès lors je fus incapable de résister encore aux impulsions intérieures de la grâce

et je me décidai à me rendre chez quelque Père de la Compagnie de Jésus afin de m'éclairer davantage, bien que cette Compagnie m'eût été en exécration, vu la quantité d'œuvres que j'ai lues contre elle.

» Il eut ensuite avec moi divers autres entretiens, et son âme apaisée, grâce à mon faible concours, appuyé par la grâce et par quelques livres que je lui donnai, il se réconcilia avec Dieu par le sacrement de la pénitence. Il se lia avec moi d'une amitié si affectueuse que plusieurs fois il me déclara qu'il aurait passé le reste de sa vie en vivant avec moi, comme il me le disait, me manifestant la volonté d'entrer dans la Compagnie, si le Seigneur lui rendait la santé détruite par des études continuelles. Il continua de se confesser après, pendant quatre ou cinq mois, et j'allai aussi le visiter et le confesser à l'hospice des Incurables, dans une chambre qu'il y occupait en payant. Ensuite, il partit pour Castellamare, afin d'y prendre les eaux minérales, montrant un vif déplaisir de se séparer de moi, et il y mourut du choléra, sans que je pusse aller le visiter, parce que j'étais parti de Naples pour Bénévent. Le plus grand déplaisir que j'éprouvai ensuite, en recevant la

nouvelle de sa mort, fut de ne pas avoir eu entre les mains divers opuscules qu'il avait dessein de faire paraître, comme il me l'avait promis, et qui auraient été de suffisantes déclarations de ses nouveaux sentiments en fait de religion.

» Leopardi avait trente ans quand il mourut : doué d'une âme candide, belle et grande, de stature moyenne, d'yeux très-vifs et d'un visage aimable et charmant, ennemi du vice et amant de la vertu : fourvoyé seulement en matière de religion ; mais, en ceci, ramené depuis et parfaitement sur la bonne route.

» 23 mai 1846.

» FRANCESCO SCARPA. »

On a rarement vu une impudence plus naïve que celle de ce Scarpa, et il faut avouer qu'il n'a guère couru après la vraisemblance. Si le mensonge n'était pas quelque chose d'aussi dégradant, on serait tenté de rire de cette histoire si mal échafaudée, remplie d'impossibilités matérielles, d'inexactitudes palpables, et qui ne supporte pas l'examen. C'est contre ce château de cartes que Ranieri lança le fougueux Gioberti, lequel écrivait alors son pamphlet du *Jésuite moderne*. Gioberti n'eut pas de peine à rectifier

paroles qui suivent et les remit dans mes mains. Je m'étais levé aussi, j'avais déjà imprimé le dernier baiser sur le front du cadavre, et j'avais déjà passé d'un doute cruel à une certitude mille fois plus cruelle encore.

« On certifie à M. le curé qu'instantanément » est passé à meilleure vie M. le comte Giacomo » Leopardi de Recanati, auquel j'ai prêté les der- » nières prières des morts ; tel que je devais et » rien autre. Frère Felice de Sant' Agostino, » augustin déchaussé. »

On verra tout-à-l'heure dans quel but ce procès-verbal accumule ainsi les détails les plus minutieux. Je n'ai pas voulu en retrancher une ligne, bien qu'une étude littéraire puisse ou doive s'interdire d'épuiser la partie biographique, parce qu'il met dans tout son jour et l'admirable dévouement de Ranieri et cette espèce de religiosité extérieure qu'une longue habitude a comme incorporée à la nature italienne et qui remplit de contradictions le cœur des plus sceptiques.

Ranieri disputa la dépouille mortelle de son ami aux règlements sanitaires qui venaient de conduire le ministre de la guerre lui-même à la fosse commune. Il y réussit et put déposer les

restes du poète dans un tombeau qu'il fit élever à ses frais non loin de la grotte de Pausilype, dans la petite église de San-Vitale. C'est là que repose Leopardi, désigné à l'œil distrait du passant par les emblèmes des deux religions qui eurent chacune la moitié de sa vie, la croix chrétienne et la chouette de Minerve. Giordani, comme le vieillard de La Fontaine, grava sur cette tombe une inscription. Elle est d'un goût suspect. Il s'agissait bien là de protester contre l'indifférence de l'Italie et de comparer Leopardi aux Grecs ! Si l'on veut avoir la véritable épitaphe de Leopardi, la voici, tracée par lui-même le jour où il ensevelit sa dernière illusion :

Tu vas donc reposer pour toujours, ô mon cœur fatigué! elle est morte l'illusion suprême que je croyais éternelle en moi. Je le sens bien, de ces chères illusions il ne me reste pas une espérance, pas même un désir. Repose pour toujours. Tu n'as que trop palpité. Il n'est chose ici-bas qui mérite de te faire battre, et la terre n'est pas digne de nos soupirs. Amertume et ennui, voilà la vie, rien autre chose ; c'est une fange que ce monde. Calme-toi désormais. Désespère pour la dernière fois. A notre race, le destin n'a fait qu'un don, la mort. Méprise tout désormais, toi-même, la nature, ce hideux pouvoir qui, dans l'ombre, gouverne pour le malheur universel et l'infinie vanité de toutes choses !

le colonel Freddi et un ancien forçat, Nardoni. Évidemment, dans l'un comme dans l'autre cas, il obéissait à sa conscience ; et, puisque, pour être juste, il faut juger les hommes d'après l'idée qu'ils se sont faite de la loi morale, Grégoire XVI a droit à l'indulgence de l'histoire. L'absolutisme qui croit à son principe est plus noble que celui qui vit d'expédients, mais il n'en est peut-être que plus inflexible. Les esprits possédés par des doctrines absolues et raidis contre toute contradiction perdent à jamais ce je ne sais quoi d'ondoyant et de divers, d'inconséquent et de sympathique, qui est le véritable fonds de la nature humaine.

Au mois de mai 1846, date de la lettre de Scarpa, Grégoire XVI n'avait plus que quelques jours à vivre ; mais rien ne faisait pressentir le mouvement de détente, la fièvre d'espérances qu'allait faire naître la bonté si connue et le patriotisme, hélas ! trop tôt effrayé, de son successeur. Au contraire, le bruit courait que le pape lui-même était sous la tutelle d'une sorte de gouvernement occulte, que l'Inquisition veillait à son chevet pour l'empêcher, soit de faiblir, soit de se préparer un successeur moins inexorable. Le comte Monaldo, nous l'avons vu,

était accessible à toutes les craintes; que les dangers fussent imaginaires ou réels, il en était trop effrayé pour être scrupuleux sur le choix des moyens d'y échapper. En 1832, il avait voulu, à la faveur d'une équivoque habile, faire circuler sous la signature présumée de son fils des brochures protectrices : qui sait si, en 1846, inquiet pour les siens ou mécontent pour son propre compte de la renommée assez peu orthodoxe de son fils aîné, il n'eut pas l'idée de réconcilier la mémoire de ce fils rebelle, dont la franchise n'était plus à redouter, avec les gouvernements d'alors ? Peut-être Scarpa n'est-il si inexact que pour avoir obéi à la première insinuation, sans attendre qu'on lui fournît des couleurs plus vraisemblables. Si ce soupçon est injuste, je regretterai de m'être trompé, mais je regrette déjà qu'il ne soit pas sans fondement. Ce serait manquer de sincérité que de ne pas avouer qu'une biographie de Leopardi ne saurait contenir d'éloge du comte son père, de ce père devant lequel le poëte s'est fait si humble et qui n'eut pour lui qu'un encouragement, le sourire. Quel reproche que ce tombeau de San-Vitale élevé aux frais de Ranieri, et cette épitaphe où il n'est pas question de la famille qui laissait à l'amitié le soin d'en-

sevelir un membre abandonné, cette épitaphe où la voix du sang devait s'associer à la voix du cœur! Peut-être le comte Monaldo ne fut-il que pusillanime, mais il n'avait pas le droit de l'être à ce point; et si sa sévérité cachait une lutte entre la prudence et l'affection, nous verrons dans ces anxiétés exagérées plutôt une explication qu'une excuse de sa conduite. Ce qui est indubitable, c'est que ce père ne sut pas oublier la blessure faite à son amour-propre, l'injure faite à sa foi, et ce qu'il croyait sans doute une tache imprimée à son nom par le génie indocile de son fils.

On dirait que la Providence ne voulut pas le laisser descendre au tombeau sans lui infliger une sorte d'expiation. Lorsqu'il mourut, le 30 avril 1848, l'Italie frémissante se préparait à la guerre de l'indépendance. Une légion de volontaires romains, conduite à la croisade par un nouveau Pierre l'Ermite, le barnabite Gavazzi, traversait Recanati pour se rendre en Lombardie. Quelqu'un invita le P. Gavazzi à assister aux funérailles du comte et à prononcer son oraison funèbre. Le religieux se rendit à l'église des *Minori Osservanti*, et là, en présence du cadavre découvert, selon l'usage du pays, il

voulut rendre hommage à celui qui n'était plus ; mais emporté par son exaltation patriotique, il pulvérisa du premier choc les timides vertus qu'il devait louer, et écrasa de ses fougueuses apostrophes la vieille aristocratie dont les oppresseurs de l'Italie avaient toujours apprécié les complaisances.

Quelques années après (1857) s'éteignait la marquise Adélaïde Antici, la mère du poëte. C'est pour nous une figure effacée ; un ancien l'eût louée de n'avoir jamais fait parler d'elle ; mais nous aurions aimé à retrouver dans l'existence de Giacomo, lui réchauffant le cœur aux heures les plus amères, un rayon de cette tendresse maternelle qui doit suivre même les égarés loin du foyer domestique.

Du reste, qu'importe ? Léopardi aurait pu être moins malheureux, mais rien ne pouvait le réconcilier avec sa destinée. Il n'a pas assez vécu pour voir accomplis ses vœux les plus chers, pour voir l'Italie indépendante des Alpes aux îles Ægades, et cette ville de Recanati où son amour-propre s'est trouvé si rudement froissé, cette ville où ses ouvrages n'avaient pas plus de six souscripteurs en 1830, ne reculer devant aucune dépense pour honorer le

poète qui l'a flagellée sans doute, mais en même temps illustrée. Recanati répond aux invectives de Leopardi comme Florence à celles de Dante. Sur une place ouverte à grands frais et qui sera entourée de trois côtés par les constructions du nouvel Hôtel-de-ville, va s'élever la statue de Leopardi, qui attend déjà dans l'atelier du sculpteur Ugolino Panichi le jour de l'inauguration. Ce jour-là sera une imposante et grave solennité ; la cité tendra la main à son glorieux enfant, et elle aura pour parler en son nom le marquis Giulio Antici, parent du poète et maire de Recanati.

XXIII

Gloire littéraire de Leopardi. — Groupe psychologique auquel il appartient. — Influence exercée sur sa vie morale par le patriotisme, la philanthropie, l'amour, l'amitié, la souffrance et la pauvreté. — Conclusion.

Après avoir déroulé jusqu'au bout le cours de cette triste existence, si calme au dehors et si profondément remuée par les orages intérieurs, il faut résumer les résultats de notre analyse et essayer de fixer, par des comparaisons qui s'imposent d'elles-mêmes, la place que doit occuper Leopardi parmi les esprits de la même famille.

Sa renommée littéraire est faite. L'Italie ressuscitée s'est souvenue de celui qui la gourmandait pendant son sommeil. La génération actuelle, enthousiaste et militante, répète avec émotion

les odes patriotiques qui lui rappellent les angoisses de ceux qui l'ont enfantée à la liberté. Le nom de Leopardi est définitivement inscrit en tête de la pléiade lyrique du XIXe siècle, à côté, sinon au-dessus de celui de Manzoni. Il n'y a pas à craindre qu'un retour de l'opinion le fasse descendre de ce haut rang. Ses vers, tissus d'une trame serrée, où l'éclat de l'expression n'est autre chose que l'énergie transparente de la pensée, ne sont pas de ceux qui volent coquettement au devant d'un succès passager ; nés de passions concentrées, d'émotions vives laborieusement enfermées dans un rhythme harmonieux, ils iront, en passant par-dessus les esprits légers, à leur adresse, à la postérité.

Mais à côté du poète il y a l'homme, le tempérament psychologique ; et si celui-là relève plus directement du jugement de ses compatriotes, on pourrait dire que celui-ci a chance d'être mieux compris hors de son pays. Un tel caractère, où se retrouve quelque chose de la ténacité superbe dont Byron est le type, joint à la philanthropie vague de Rousseau, arrêtée dans ses effusions par je ne sais quel découragement sénile, incurable, que Châteaubriand et de Sénancour ont, l'un décrit, l'autre analysé

sous nos yeux, un tel caractère, dis-je, restera toujours en Italie une exception peu goûtée, tandis que, de ce côté des Alpes, il rencontre des affinités déjà établies, et prend sa large part de la sympathie mélangée de curiosité qui nous attire vers les âmes tourmentées.

Léopardi lui-même avait conscience de cet écart entre la direction de son esprit et le génie de sa nation. Il sentait confusément qu'il n'était pas dans son milieu. Il crut d'abord s'y replacer en sortant de Recanati; mais, à Bologne, à Milan, à Rome, à Naples, à Florence même, il chercha vainement l'esprit novateur, hardi, paradoxal, dédaigneux de la tradition, au milieu duquel a grandi toute cette famille de génies inquiets dont Rousseau est le père. On dirait que l'Italien naît discipliné, dans le sens le plus favorable du mot, c'est-à-dire, ennemi des extrêmes et incapable d'être séduit par l'absurde. Il ne conçoit pas la foi sans culte, la philosophie sans but, la littérature sans règle, tout en conservant assez de souplesse pour railler les fanatiques, les doctrinaires et les pédants. Il a ménagé dans chaque catégorie de ses connaissances comme un espace vide où il loge provisoirement une pointe de scepticisme et où il cataloguera

sans se presser les résultats d'expériences nouvelles. Ailleurs, l'esprit humain s'est accordé plus d'indépendance, et a souvent fait d'heureuses trouvailles en s'égarant à droite et à gauche du sentier battu. Que l'on combine l'esprit religieux et le scepticisme; que l'on transporte le dogme dans le culte, après avoir transformé le culte en art; que l'on associe l'adoration et le blasphème; que l'on fasse raisonner le cœur et délirer l'intelligence; que l'on prête à la raison le langage de la passion et aux sens celui de la métaphysique, on obtiendra un fonds d'idées prodigieusement varié, éminemment poétique, où le génie a su trouver des ressources imprévues. C'est de là que sortent les déclamations brillantes de Rousseau, le *Génie du Christianisme*, et les poésies d'Alfred de Musset.

Léopardi, formé de bonne heure à l'école des anciens, ne se livra point tout entier au courant qui entraînait sa pensée vers cette poésie tumultueuse et troublée, mais il y a puisé une partie de son audace et de ses contradictions. On s'en aperçoit assez quand on démonte pièce à pièce les ressorts de son âme.

Voici d'abord un sentiment qu'il ne doit point à l'école moderne, mais bien à la tradition antique

ravivée par les maux de l'oppression, l'amour de la patrie. A vingt ans, Leopardi se souvient de Marathon et de Salamine : il appelle à grands cris la lutte contre l'étranger. Six ans plus tard, la désillusion est venue, mais le patriotisme est debout encore, car il voudrait, comme Brutus, se jeter sur son épée pour ne pas survivre à ses espérances. Le sentiment patriotique n'abandonna jamais l'élève des Grecs et d'Alfieri : il put se changer parfois en mépris, jamais en indifférence. C'est par là que Leopardi se sépare tout d'abord de ceux dont il se rapproche par tant d'autres affinités. Rousseau et Chateaubriand sont des esprits errants et cosmopolites ; Byron, exilé de son pays par l'intolérance de l'opinion, mit son honneur à prouver qu'on pouvait se passer de patrie ; quant à Alfred de Musset, il se vante d'être parfaitement étranger à un sentiment qu'il prend pour une pure sottise. J'aime à croire que tous eussent changé de langage si, comme Leopardi ou comme nous, ils avaient vu leur patrie vaincue, humiliée et incertaine de l'avenir[1].

Leopardi doit à son amour filial pour l'Italie

[1] Je n'en veux pour preuve que la brillante réplique de Musset au *Rhin allemand* de Becker.

les rayons les plus éclatants de son auréole poétique. Il réussit moins à s'assimiler les aspirations, un peu confuses de leur nature, de la philanthropie. Il aima l'humanité un peu à la façon de Rousseau, ne lui donnant qu'une part de son cœur et se réservant de lui accorder l'autre, la plus grande, le jour où il l'aurait refaite à son gré. Il n'est pas arrivé à se faire sur les hommes et la société une opinion stable. Sans doute, il persiste à croire que l'espèce humaine est en décadence : Homère et Hésiode le disaient déjà, et Leopardi est trop bon classique pour en douter; il n'est même pas loin d'admettre que cette décadence est due à la société, définie par lui « une ligue des coquins contre les hommes de bien »; mais, d'autre part, on voit assez que, si les sauvages des *Natchez* ne lui déplaisent pas, les anthropophages le dégoûtent de l'état de nature contre lequel Lucrèce l'avait déjà mis en défiance. Somme toute, et malgré quelques boutades misanthropiques, Leopardi est un philanthrope : il n'a point séparé sa cause de celle de l'humanité, il ne veut pas qu'on voie en lui un être à part, isolé dans sa grandeur et indifférent à tout ce qui l'entoure. Il ne se montre point sans cesse, à la façon de René, « seul

sur la terre », « repoussé par la société », ou dans cette attitude de lion solitaire qu'affectionne Byron. Il se croit certainement plus malheureux que personne, mais il regarde les hommes comme des compagnons d'infortune.

Aimer l'humanité ne veut pas dire, comme on l'a trop répété à propos de Rousseau, réserver pour un être de raison une affection qu'on ne veut donner à personne. Ni l'amitié, ni, hélas ! l'amour, ne trouvèrent insensible le cœur de Leopardi. L'amour, ardent, tenace, ravivé peut-être par le poison qui eût dû le tuer ; voilà le secret du désespoir du poète [1]. On ne comprend bien toute l'amertume de son âme qu'après avoir lu cette phrase de Ranieri : « Cet homme, digne » en tout point d'un siècle meilleur, porta in» tacte au tombeau la fleur de sa virginité, et, » pour cette raison même, il aima deux fois » (bien que *sans espoir*) comme jamais homme

[1] Lorsque le *deformed transformed* de Byron se relève sous la forme d'Achille, son premier cri est : « J'aime et je serai aimé ! » Voilà le cri qui eût sauvé Leopardi. L'infortuné poète souffrait d'autant plus cruellement de sa difformité qu'il s'était interdit à lui-même et qu'il interdisait aux autres d'en tenir compte. Il n'a jamais voulu avouer qu'elle entrât pour quelque chose dans son malheur, et il a eu la faiblesse — bien excusable en pareille matière — de soutenir jusqu'au bout cette gageure contre l'évidence.

» n'avait aimé sur la terre. » Il n'est pas de ceux qui ont trouvé l'amertume au fond de la coupe et qui se sont plaints quand ils auraient dû s'accuser. On risquerait d'être naïf en disant qu'il se place ici en dehors du groupe auquel nous voulons le comparer. L'amitié fut le seul sentiment qui put rasséréner l'âme de Leopardi. D'autres en ont parlé davantage: nul ne l'a mieux ressenti. La meilleure preuve, c'est qu'il eut des amis désintéressés et dévoués. Châteaubriand eut des admirateurs, je ne sais si on lui trouverait un ami.

Mais, outre que l'amitié ne console point de tout, elle vint trop tard arracher Leopardi aux pénibles impressions de son enfance. Ceux qui n'ont pas connu la libre expansion au sein de la famille, ceux qui ont grandi sans caresses, portent toute leur vie la trace ineffaçable de cette contrainte précoce. Ecoutez la confession de René: il vous dira que, dans son enfance, il était « timide et contraint devant son père ». Faut-il rappeler La Mennais qui a écrit quelque part: « L'ennui naquit en famille.... une soirée d'hiver »? Quoi qu'en dise l'Ecriture, il est des jougs qu'il ne faut pas porter de bonne heure, et surtout qu'il ne faut pas porter trop tard.

Leopardi a dans ses *Pensées* une page que je ne veux pas citer, car elle ne lui fait réellement pas honneur, dans laquelle il déduit longuement les raisons qui rendent incapable de grandes actions et même de grandes pensées l'homme que le cours naturel des choses n'émancipe pas à temps de la puissance paternelle. Il remarque aussi en passant l'influence déprimante de la pauvreté. « C'est la pauvreté, dit Théocrite, qui éveille les arts. » Oui, mais elle cesse bien vite d'être un aiguillon pour être une entrave, et je ne sache pas qu'elle ait jamais porté bonheur aux hommes de lettres. On la retrouverait, doublée aussi d'une infirmité physique, au fond de la mélancolie de Sénancour, au fond de bien d'autres découragements que la critique superficielle ne veut pas attribuer à une cause aussi vulgaire. A l'esprit qui veut rester indépendant, digne et calme, il faut au moins la sécurité du lendemain. Selon Pindare, « l'or est fils de Jupiter » ; à ce compte, il pourrait bien être frère des Muses.

C'est assez insister, je pense, sur le concours d'influences qui firent de Leopardi un pessimiste convaincu. Pour contrebalancer cette formidable pression qui le poussait tout d'un côté, il eût

fallu une foi large, facile et solide en même temps, celle qui console les malheureux. Mais la foi elle-même prend la forme de l'esprit qui s'en imprègne : les croyances qui épanouissaient le cœur de Leibniz avaient torturé celui de Pascal. Leopardi ne vit jamais que le côté sombre du christianisme : il s'attardait d'instinct aux dogmes les plus effrayants, et si l'on songe à l'effet que produisent d'ordinaire sur une sensibilité exagérée de pareilles préoccupations, on est tenté de croire qu'en changeant de méthode, il n'a fait que changer de supplice.

Quoi qu'il en soit, c'est le caractère absolu de son esprit qui constitue son originalité propre. De tous ces rêveurs mélancoliques auxquels nous l'avons comparé, il est le seul qui ne se soit jamais laissé distraire de son idée fixe, et qui, poursuivant opiniâtrément sa marche rectiligne, se soit constamment éloigné du type commun de l'humanité.

Si ceux qui ont inventé le fleuve de Tendre avaient découvert quelque part un fleuve du Désespoir, une sorte de Styx aux ondes noires, fait avec les larmes des choses, et qui irait se perdre dans un abîme, je me représenterais volontiers l'auteur de *Werther* penché en obser-

vateur curieux sur la source, Châteaubriand contemplant son image dans le miroir mobile des eaux, Sénancour sommeillant indifférent sur la rive, Byron se jouant dans les flots, heureux d'effrayer ses admirateurs et sûr d'aborder quand il le voudra ; Musset descendant joyeux dans sa barque et s'y couchant à demi résigné quand il a senti l'attraction du gouffre ; enfin, plus près de la chute, Leopardi, debout sur son esquif, appuyé dédaigneusement sur sa rame et bravant du regard un ciel sans Dieu.

FIN.

ERRATA

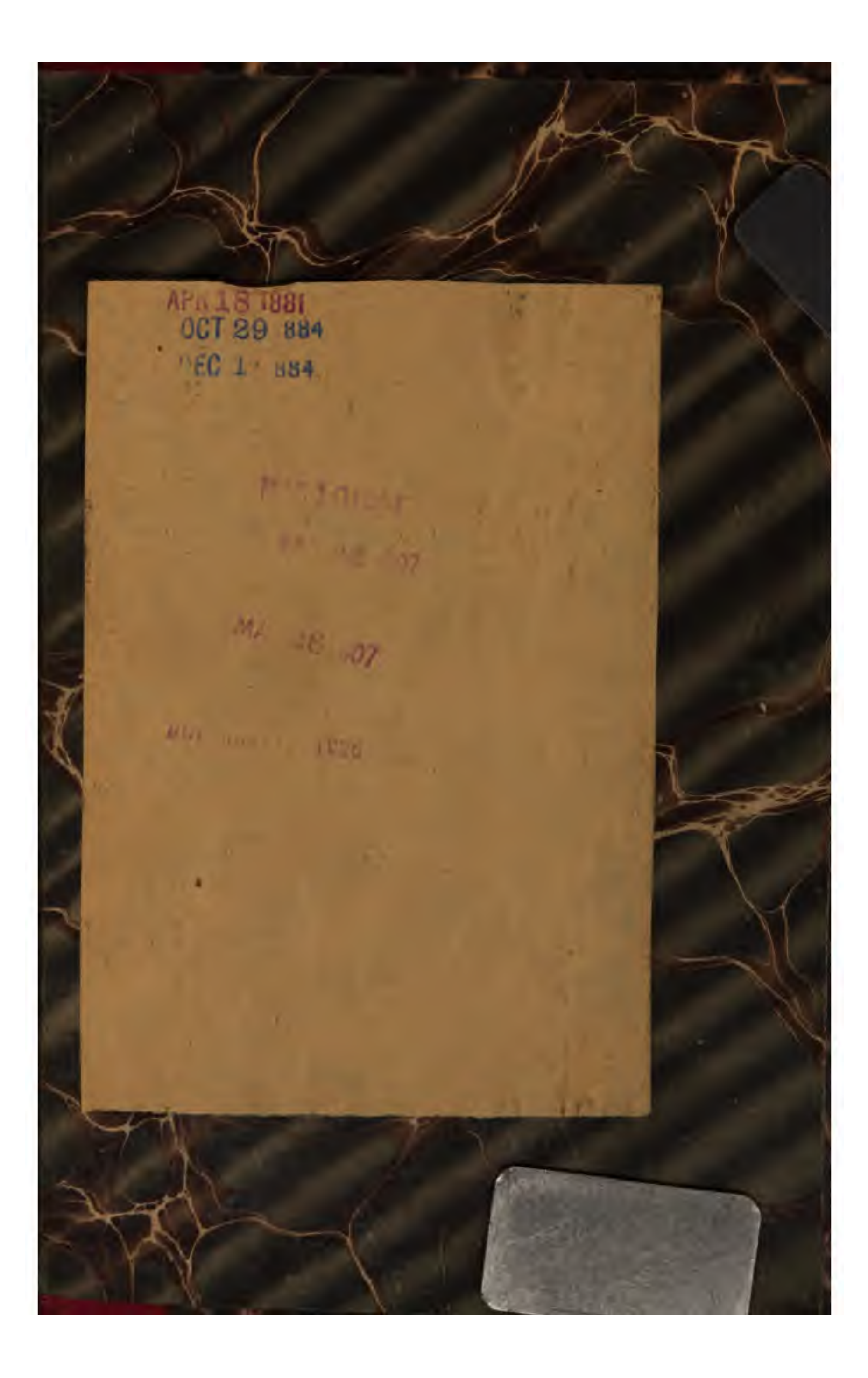
Pag. 43, lig. 19, au lieu de : *aujourd'hui réalisée*,
lisez : *aujourd'hui non réalisée.*

Pag. 102, lig. 19, au lieu de : *on y est compté pour rien*,
lisez : *on n'y est compté pour rien.*

Pag. 109, lig. 11, au lieu de : *quemes hôtes*,
lisez : *que mes hôtes.*

TABLE DES MATIÈRES.




APR 18 1881
OCT 29 884
884